

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



ÉTATS-UNIS

**ENQUÊTE
SUR LA
NATION
NAVAJO**

N° 443. JANVIER 2016

NOUVEAU
+ DE PHOTOS
ET DES VIDÉOS

Cuba

Jamais vu

SIERRA MAESTRA,
LA HAVANE, VIÑALES...
NOTRE TRAVERSÉE D'UN PAYS
QUI S'OUVRE AU MONDE

AVEC DES PHOTOS AÉRIENNES INÉDITES



Découverte
LE CHARME DISCRET DE
LA VIEILLE DUBAI



**OBJECTIF
MARS
LE VOYAGE
EST-IL
POSSIBLE ?**



Reportage
LE «HOME SWEET HOME»
DES PAYSANS CHINOIS

Pourquoi prévoir le temps quand on peut l'ignorer?

Nouvelle Audi Q7. Équipée de la dernière technologie quattro® pour une conduite plus précise et plus dynamique. quattro®. En toutes conditions la perfection.



Volkswagen Group France S.A. au capital de 7 750 000 € - 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts - RCS SOISSONS B 602 025 538.
Audi recommande **Castrol EDGE Professional**. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.

Gamme nouvelle Audi Q7: consommations en cycle mixte (l/100 km): 5,5 - 8,3. Rejets de CO₂ (g/km): 144 - 193.



A detailed, high-contrast black and white photograph of a mechanical watch movement. The image shows various gears, levers, and screws, all covered in numerous small water droplets, suggesting the watch is waterproof. The lighting highlights the metallic textures and the intricate design of the movement.

1954

PLUS DE 60 ANS D'INSPIRATION AU SERVICE DE LA TECHNIQUE

L'Heritage Black Bay est la descendante directe du succès technique remporté par TUDOR au Groenland, au poignet des matelots de la Royal Navy. 60 ans plus tard, la Black Bay est prête, à son tour, à plonger dans la légende.

BLACK BAY

Mouvement mécanique à remontage automatique, étanche à 200 m, boîtier en acier 41 mm.
Visitez tudorwatch.com et découvrez-en plus.



TUDOR

Dites Bonjour au WiFi gratuit dans le ciel

Il est désormais possible de se connecter gratuitement à bord de la plupart de nos A380. Vous pouvez également acheter 500MB de données pour seulement 1 euro.



*Bonjour Demain

Hello Tomorrow*


Emirates

Plus de 2000 chaînes de divertissements

Plus de 140 destinations à travers le monde. Pour plus d'informations, contactez Emirates au 01 57 32 49 99 (coût d'un appel local) ou rendez-vous sur emirates.fr.

La question que nous pose Cuba



Derek Hudson

Good bye Castro ? Les Cubains pourraient tourner un remake du film *Good Bye Lenin*, qui, en 2003, montrait des Allemands de l'Est désirant éviter à leur mère, qui sortait d'un long coma, d'ouvrir les yeux sur le monde capitaliste qui déboulait chez eux après la chute du Mur. Les Cubains, bien sûr, en ont assez de leur monde ancien, castriste et castrateur, où, comme le dit l'un d'entre eux, «chaque mois, je dois choisir entre manger et m'acheter une paire de chaussure». Mais ils hésitent à quitter la quiétude de ce système confortable où «l'on fait semblant de travailler pendant que l'Etat fait semblant de nous payer». Leur dilemme, face aux utopies déchues, soulève au fond une question qui se pose à nous aussi. De quelle société rêvons-nous ? Les fameuses «valeurs qui sont les nôtres», quelles sont-elles ? Et comment les défendre ? Par l'action militaire et policière, par le renseignement... Le débat est posé, mais l'essentiel est ailleurs.

L'éducation Matteo Renzi, le chef du gouvernement italien, a eu raison de rappeler qu'à «un euro investi dans la sécurité doit corres-

pondre un euro investi dans la culture». La formation d'esprits libres et humanistes commence d'abord chez nous, et c'est l'affaire de tous, parents, enseignants, chefs d'entreprises, journalistes. Ailleurs dans le monde, le terreau dans lequel prospère l'obscurantisme est rendu encore trop fertile par la pauvreté de l'instruction. Le nombre de personnes définies comme illettrées par l'Unesco donne le vertige : 14,5 millions en Egypte, 4,4 en Irak, 6,7 au Maroc, 41 au Nigeria, 52 au Pakistan.

Les droits des femmes Peut-on espérer combattre l'ignorance et protéger les enfants du fanatisme tant que l'autorité des femmes et leur légitimité, dans la vie familiale comme dans la vie publique, ne sont pas érigées en valeurs premières ? Une société ou un pays qui méprise la moitié de ses membres, et par extension la moitié de l'humanité, ne peut porter un projet de civilisation.

Le désir de sens La voix extrémiste trouve écho chez nous parce qu'elle présente une voie en rupture (violente) avec l'ordre établi, qualifié de «corrompu» et d'incapable à fournir une vision d'avenir qui fait sens. Ce poison extrémiste a d'autant plus de prise sur nos sociétés que celles-ci acceptent de voir bafouées, en leur sein, les valeurs mêmes qu'elles prétendent prescrire au monde. Quelle peut être, par exemple, la crédibilité d'un pays, la France, qui se pose en champion des droits de l'homme et qui aura sans doute encaissé plus de 15 milliards d'euros en 2015 en vendant des armes ?

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



L'ÎLE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS VUE

Un pays à la nature sauvage, au superbe relief, baigné de la douceur des Caraïbes... On doit les photos aériennes de notre dossier sur Cuba, prises tôt le matin ou en fin d'après-midi depuis un ULM, au photographe lituanien **Marius Jovaiša**. C'est après un premier séjour dans l'île, en 2010, qu'il a eu l'idée de la montrer sous un jour différent. «Je croyais naïvement qu'en tant qu'étranger impartial, j'obtiendrais toutes les autorisations sans trop de difficultés ou de déceptions», écrit-il dans son livre *Unseen Cuba* (Cuba jamais vu), paru en 2015. En réalité, inertie et méfiance de l'administration obligeant, il lui a fallu quatre ans pour finir le projet. A la clé, un territoire révélé dans toute la force de sa géographie – sans pour autant oublier son histoire.

GOODBYE LE CONFORMISME

HELLO LE VRAI CONFORT

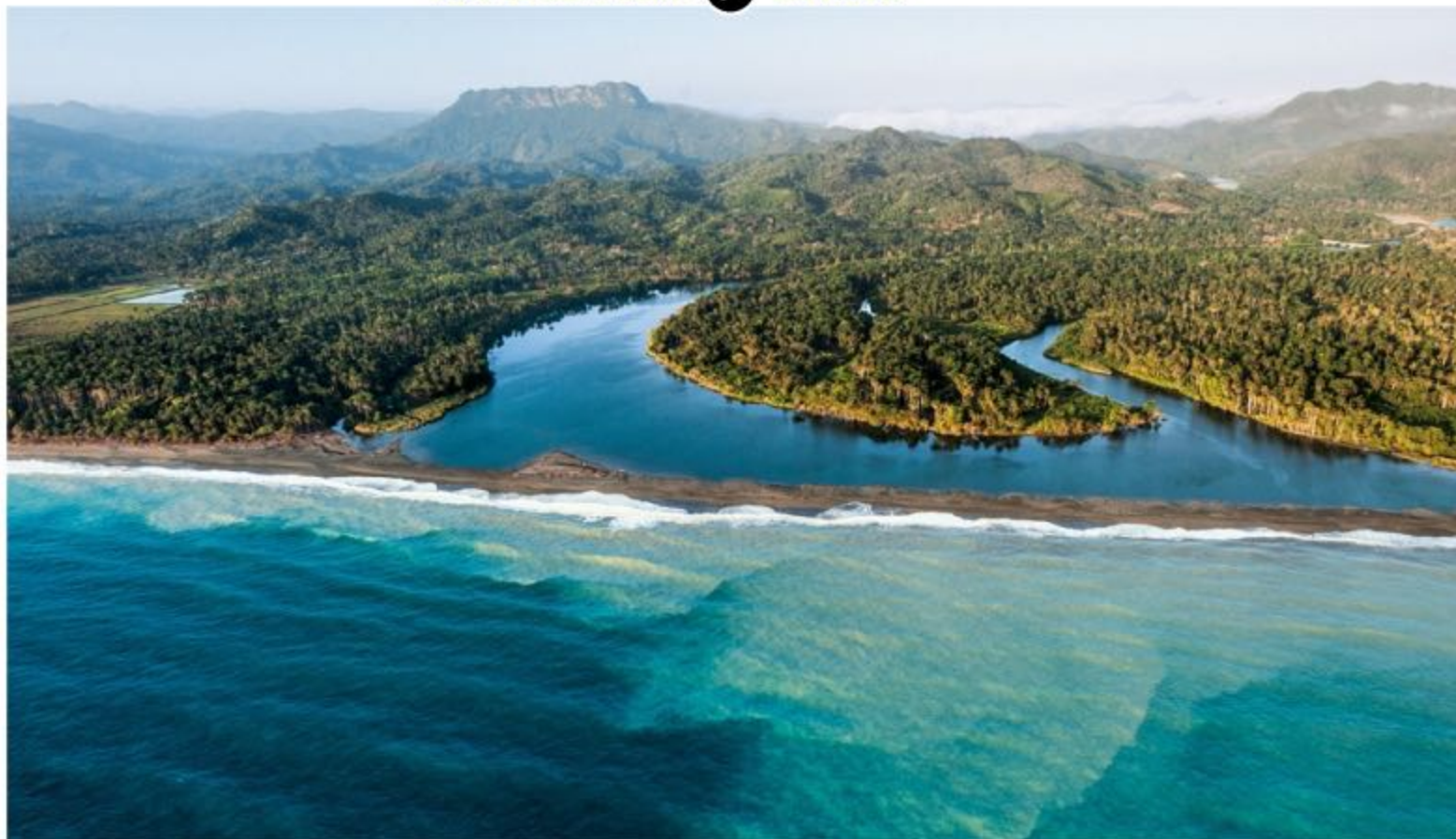
Lave-linge Samsung WW80J6410CW et WW90J6410CW

Il ne retrouvera pas les chaussettes manquantes, mais il vous indiquera le programme optimal pour laver parfaitement les autres. Technologie EcoBubble et programme « Super Rapide » pour une efficacité de lavage maximale, même à froid. Vous allez aimer votre nouveau lave-linge.

Welcome to the new home
SAMSUNG

SOMMAIRE

VOIR LE SOMMAIRE  EN VIDÉO



Marius Jovaša

EN COUVERTURE

Cuba jamais vu Les fermes biologiques de La Havane, les majestueuses sierras et les cités coloniales de l'Orient, la vallée de Viñales, d'étonnantes photos aériennes... et le témoignage de l'écrivain Leonardo Padura.

44



+ DE PHOTOS : À LA DÉCOUVERTE DU GRAND OUEST CUBAIN

ÉDITO 7

VOTRE AVIS 12

PHOTOREPORTER 16
Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 24
Les énergies propres, une bonne affaire.

LE GOÛT DE GEO 25
Le gombo : le roi des légumes africains.

L'ŒIL DE GEO 26
A lire, à voir.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 136

LE MONDE DE... 142
Jean-Christophe Grangé



Stéphane Lagoutte / MYOP

DÉCOUVERTE

Dubaï. Des tours... une âme On imagine une mégapole surgie en plein désert. Mais qui sait qu'ici, jadis, on faisait le commerce des perles ? Face aux gratte-ciel, la vieille ville se souvient.

28



EN VIDÉO : LE MAKING-OF DE NOTRE REPORTER



Gilles Sabrié

REGARD

Le kang, cœur brisé du foyer chinois

Dans les villages de la province du Gansu, les intérieurs sont agencés autour de cette estrade chauffée, qui raconte un mode de vie en disparition.

90



Yves Gellie

GRAND REPORTAGE

Nation navajo, un Etat dans l'Etat Le plus grand peuple amérindien des Etats-Unis, autrefois méprisé, a maintenant son président, son parlement et son système judiciaire. Et sa réserve est devenue une étonnante démocratie.

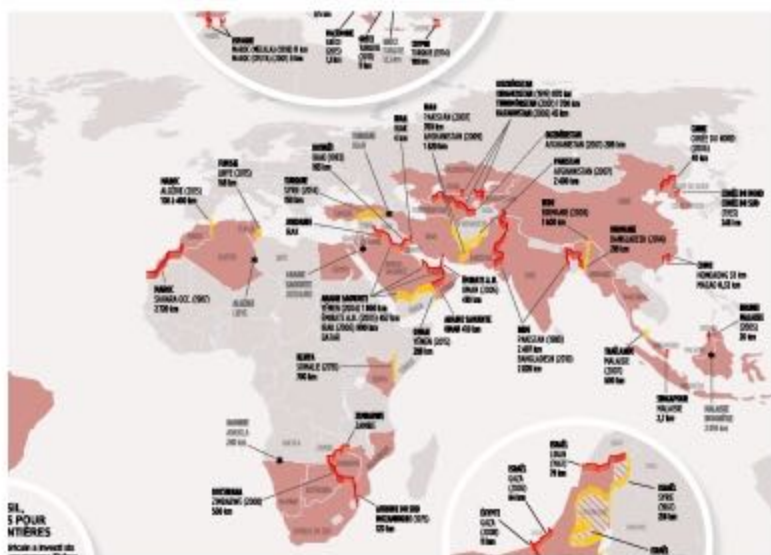
118



+ DE PHOTOS : AU CŒUR DE LA NATION NAVAJO



EN VIDÉO : LE RÉCIT DE NOTRE PHOTOGRAPHE



LE MONDE EN CARTES

Toujours plus de murs !

114



LE MONDE EN CARTES, EN VIDÉO



Jim Urquhart / Reuters

DÉCOUVERTE

Mars. 916 jours aller-retour C'est la durée d'un voyage sur la planète rouge. Un projet bientôt à la portée de l'humanité.

104



À LIRE AUSSI : LUCIE POULET, AVENTURIÈRE DE MARS

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO



La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 136.

À LA TÉLÉ

En janvier, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 136.



SUR INTERNET



Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

Couverture : Marius Jovaša. Vignettes : En haut : Yves Gellie. En bas : d. Stéphane Lagoutte / MYOP ; NASA / JPL-Caltech / MSSS ; Gilles Sabrié. Encarts : Abonnement : 4 cartes jetées ; Encart Welcome pack - Encart Serengo - Bayard Jeunesse, posé sur C4 sur une sélection d'abonnés. VPC : Carte posée sur C4 sur une sélection d'abonnés.

Le luxe

ne se vit plus de la même façon.



CA CRÉDIT AGRICOLE
BANQUE PRIVÉE

Aujourd'hui, on ne choisit plus une banque privée simplement pour développer et gérer son patrimoine.
On la choisit aussi pour **réaliser ses projets**.

Pour les mener à bien, Crédit Agricole Banque Privée définit avec vous une **stratégie patrimoniale personnalisée** pour préserver, valoriser, diversifier ou transmettre votre patrimoine.

Renseignez-vous auprès de votre Caisse régionale.

credit-agricole.fr/banque-privée

VOTRE AVIS

Vous souhaitez partager une expérience de voyage ? Écrivez-nous. Chaque mois, nous publierons plusieurs témoignages et photos envoyés par nos lecteurs.

Courrier des lecteurs :

13, rue Henri-Barbusse,
92624 Gennevilliers Cedex.

E-mail : lecteurs@geo.presse.fr

Site GEO : www.geo.fr

[facebook.com/GEOmagazineFrance](https://www.facebook.com/GEOmagazineFrance)

@GEOfr

@magazinegeo

COURRIER

ON A RETROUVÉ LE KORAKUEN

Ayant lu avec un grand intérêt le numéro 22 de votre passionnant GEO Histoire consacré au Japon, je me permets de vous écrire pour signaler une erreur dans la légende de la photo du jardin Korakuen. Celui-ci n'est pas situé à Yokohama ville, à vingt-cinq kilomètres au sud de Tokyo, dans la province du Kanto, mais à Okayama, dans la province de Chugoku, à environ 700 kilomètres plus à l'ouest. **Patrick Charron**

UNE CATHÉDRALE VÉGÉTALE EN 3D

Je connais GEO depuis de nombreuses années et j'y suis abonné depuis cinq ans pour mon plus grand plaisir. Je vous félicite pour la qualité de l'ensemble de votre travail. C'est avec stupéfaction, et délectation, que j'ai découvert votre reportage sur la Tasmanie dans votre numéro de novembre (n° 441). En effet, j'ai eu l'occasion de prendre exactement la même photo [du parc de Mount Field] que celle qui sert de fond au titre de l'article, lors de mon voyage sur cette île en janvier 2013. Avec un petit plus : elle est stéréoscopique (en relief). Il faut donc la regarder avec des lunettes à verres colorés (rouge pour l'œil gauche, cyan pour l'œil droit). **Fabien Brosy**



DES GRATTE-CIEL TOUJOURS PLUS HAUTS

Grand lecteur de GEO depuis plusieurs années, j'ai reçu le magazine de novembre (n°441). En parcourant le dossier sur New York, je me suis aperçu qu'une petite erreur s'était glissée à la page 62. Il y est dit : «Le One World Trade Center est la plus haute tour de l'hémisphère nord.» Il faut lire «hémisphère ouest» car il existe d'autres gratte-ciel plus élevés dans l'hémisphère nord (Chine, Arabie saoudite...). Petite précision à apporter. Mais, surtout, continuez votre superbe revue qui me fait rêver et voyager tous les mois pour quelques euros ! **Michael Colson**

SUR FACEBOOK

Vos réactions à propos des numéros de novembre et décembre : New York, la Tasmanie, le Colorado...

Jacqueline Bayere : Reçu, déjà dévoré ! Je veux aller à NYC...

Jean-Claude Fornay : Le Colorado. Souvenir. Mon premier GEO, qui était aussi le numéro un. Je vais pouvoir comparer les deux reportages à trente-six ans d'intervalle !

Patrick Gannon : Nous avons plus que jamais besoin de lire GEO pour rêver, découvrir et partager. Merci à la rédaction qui se donne à fond.

SUR TWITTER

@lias_Kojiro : Excellent numéro de @GEOfr consacré à l'Afrique au temps des colonies (1850- 1960). Très complet.

@RaphBonamy : Génial @GEOfr Extra spécial James Bond. Géopolitique, secrets de tournages, lieux mythiques...

RETOUR DE VOYAGE

LA PAISIBLE SPLENDEUR DES LAGONS D'ISLANDE

Après une année de travail intensive pour terminer une thèse, j'ai eu besoin de me retrouver en pleine nature. J'ai choisi l'Islande pour un road trip à l'abri du temps qui file. J'ai loué une voiture et fais le tour de l'île au rythme de mes envies, au gré du soleil qui ne se couche jamais, habitée par un sentiment incroyablement de liberté. L'un de mes plus beaux souvenirs restera le jour où j'ai découvert le Jökulsárlón, entre le parc national du Vatnajökull et la ville de Höfn. Alors que la route était monotone depuis plusieurs dizaines de kilomètres et que mon impa-

tience grandissait, ce lac s'est révélé à moi comme une gifle. Après le passage d'une petite butte, j'ai réalisé l'un de mes rêves : contempler de la glace bleue. Un lieu magique, paisible et d'une beauté à tomber ! J'ai ensuite poussé jusqu'à Fjallsárlón, au sud du glacier Vatnajökull. Dans un moment d'une immense tranquillité est apparu ce lagon, quasiment sans une ride, me renvoyant à un autre fantasme : me tenir face à un miroir quasiment parfait... L'Islande m'a offert un dépaysement à couper le souffle, de la glace bleue et un miroir d'eau pure que j'osais à peine espérer...



Céline Joubert



Variations 2015

3 nouvelles Éditions Limitées



Vanille Amaretti
Intensité 6



Ciocco Gingembre
Intensité 6



Vanille Cardamome
Intensité 6

*Quoi d'autre ? - Suggestion de présentation, café avec arômes naturels NESPRESSO France SAS - SIREN 382 597 821 - RCS PARIS

L'INSPIRATION PEUT VOUS
CONDUIRE ENCORE PLUS LOIN.

DS 4 CROSSBACK

Né pour l'évasion, DS 4 Crossback vous permet d'explorer de nouveaux territoires. Grâce à son Contrôle de Traction Intelligent et ses motorisations efficaces, votre plaisir est garanti aussi bien en ville que lors de vos envies d'aventures.



DS préfère **TOTAL**

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSUMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 4 CROSSBACK : DE 3,8 À 5,6 L/100 KM ET DE 100 À 130 G/KM. AUTOMOBILES CITROËN RCS PARIS 642 050 199.



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE



www.driveDS.fr





MONT ELBROUZ, RUSSIE

MAGIE NOCTURNE SUR LE TOIT DE L'EUROPE

Cette photo de l'observatoire de Terskol face aux pentes enneigées du mont Elbrouz – le plus haut sommet d'Europe – tient du miracle. «J'avais passé toute la soirée dans un nuage et sans grand espoir que la météo s'améliore lorsque, brusquement, le ciel s'est dégagé, révélant un panorama à couper le souffle surmonté par la voie lactée dans toute sa splendeur», raconte le Russe Boris Dmitriev, qui trois semaines durant, en 2014, a photographié en compagnie d'une poignée de passionnés, les plus beaux paysages du nord du Caucase. Les efforts de cette expédition consacrée aux prises de vues nocturnes furent amplement récompensés ce soir-là. «Comme c'est toujours le cas la nuit, j'ai ressenti un profond sentiment d'unité avec la nature, on aurait dit qu'elle posait juste pour moi», conclut Boris.



Boris DMITRIEV

Cet ambulancier russe de 30 ans est un passionné de photo, art qu'il pratique en amateur avec une prédilection pour les paysages nocturnes.

MER DE CORTÉS, MEXIQUE

L'ART DE SAISIR LA BÊTE AU BOND

Un prototype d'aéronef futuriste ? Non, mais une raie Mobula saisie en plein «vol» par le Britannique Christopher Swann à l'ouest de l'île San Marcos. Chaque printemps, des milliers de ces raies pélagiques, dont les plus grosses dépassent cinq mètres d'envergure, se regroupent là pour des motifs encore mystérieux aux yeux des scientifiques. Leurs bonds majestueux les propulsent jusqu'à deux mètres au-dessus des flots. «Assister à ce spectacle est passionnant», explique Christopher qui explore la mer de Cortés depuis quinze ans. «Cela faisait deux jours que j'observais ces animaux et j'avais remarqué que l'on pouvait parfois anticiper leurs mouvements. Mais comme j'étais seul à bord du bateau, cela n'a pas été facile de manœuvrer et de photographier en même temps. La persévérance, voilà la clé !»



Christopher SWANN

Ancien plongeur de la Royal Navy puis pour l'exploitation pétrolière en mer du Nord, il se consacre désormais à la photo sous-marine.





VOLCAN NYIRAGONGO, RÉPUBLIQUE
DÉMOCRATIQUE DU CONGO

UNE TERRASSE AVEC VUE SUR L'ENFER

Avec son cratère dépassant un kilomètre de diamètre et son lac de lave – le plus grand au monde – dont les variations de niveau ont formé de nombreuses terrasses, le Nyiragongo est l'un des volcans les plus dangereux d'Afrique. C'est à l'occasion d'une expédition de l'Institut national de géophysique et de vulcanologie italien que Francesco Pandolfo a pris ce cliché. «L'objectif des scientifiques consistait à surveiller les gaz émis par le volcan et mon travail à faciliter leur accès dans le cratère où ils récoltaient des échantillons», explique-t-il. Avec un dénivelé de 200 mètres et la nécessité de s'encorder, cette descente vers les entrailles du monstre fut délicate. «Contre la puissance des volcans, l'homme ne peut rien, sauf surveiller de près leur évolution», ajoute Francesco.



Francesco PANDOLFO

Géologue de formation, cet Italien s'est reconverti en guide pour des voyages extrêmes durant lesquels il pratique aussi la photo amateur.





Porsche a choisi **Mobil 1** et **Michelin**

Notre principe : transférer nos technologies du circuit à la route.

Porsche E-Performance.

Lorsqu'une technologie a fait ses preuves sur circuit, nos ingénieurs ont pour objectif de la déployer sur nos voitures de série.

À l'image de la motorisation hybride avec laquelle nous avons remporté le Championnat du Monde des constructeurs en endurance FIA WEC 2015. À l'arrivée : les Panamera S E-Hybrid, Cayenne S E-Hybrid et 918 Spyder affichent des niveaux d'efficacité encore jamais atteints pour un tel niveau de performance.

C'est ce que nous appelons chez Porsche, l'E-Performance.



Cayenne S E-Hybrid - Conso. mixte : 3,4 l/100 km - Émissions de CO₂ : 79 g/km. Panamera S E-Hybrid - Conso. mixte : 3,1 l/100 km - Émissions de CO₂ : 71 g/km. 918 Spyder - Conso. mixte : 3,1 l/100 km - Émissions de CO₂ : 72 g/km. Selon le NCCE (Nouveau Cycle de Conduite Européen).



AGENCE QUAI DES ORFÈVRES

www.porsche.fr ou Porsche Contact **0 800 400 911** Service & appel gratuits



PORSCHE



Le coût des technologies baisse et les énergies vertes (ici Ocotillo Wind, en Californie) concurrencent désormais le kWh produit avec du gaz ou du charbon. Le solaire, l'éolien (terrestre surtout) sont des solutions durables... et raisonnables.

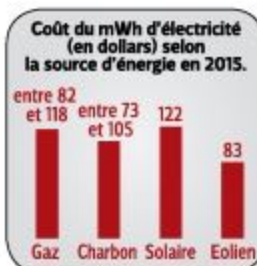
Les énergies propres, une bonne affaire

L'électricité produite par le vent et le soleil n'est plus seulement propre, elle devient rentable. Quant au pétrole et au charbon, déjà montrés du doigt pour leurs nuisances environnementales, ils se voient attribuer un autre défaut : leur coût. Dans un rapport d'octobre 2015, l'agence Bloomberg New Energy Finance, spécialisée dans l'analyse du coût des énergies nouvelles, montre, après compilation de milliers de sources, que, durant l'année 2015, le prix de revient moyen dans le monde du mégawattheure produit à partir d'éoliennes terrestres est passé de 85 à 83 dollars et celui du solaire de 129 à 122 dollars. Alors que, par exemple, durant la même période, le prix du mégawattheure «charbon» a grimpé de 66 à 75 dollars sur le continent américain, 68 à 73 dollars en Asie/Pacifique et 82 à 105 dollars en Europe. La même tendance s'observe pour le mégawattheure «gaz». Ces chiffres recouvrent de grandes disparités régionales voire

nationales, compte tenu des différences d'ensoleillement, du coût du mètre cube de gaz ou de la performance des centrales thermiques classiques. Néanmoins, l'éolien et le solaire sont désormais des marchés mondiaux à croissance rapide (+33 % entre 2014 et 2015 pour le photovoltaïque, constate le cabinet américain IHS Technology, et +23 % par an pour l'éolien entre 2005 et 2014 selon le Global Wind Energy Council). Ils génèrent des produits et services allant de la conception de projets à la fabrication de turbines, câbles, structures métalliques, hélices, cellules photovoltaïques... Une industrie stimulée par des investissements qui, au plan mondial, ont été multipliés par six depuis 2004 (246 milliards d'euros aujourd'hui). «En France aussi, l'heure est à la baisse du coût des énergies renouvelables, indique Virginie Schwarz,

en charge de ce secteur au ministère de l'Ecologie. Le mégawattheure solaire est ainsi tombé à 87 euros en 2015 alors qu'il coûtait encore 150 euros en 2011.» Quant aux avantages en termes d'environnement, ils sont connus : l'ONG internationale REN21 a calculé que la production d'un kilowattheure éolien génère quarante fois moins de gaz carbonique que celle d'un kilowattheure «gaz» et quatre-vingt fois moins qu'un kilowattheure «charbon».

Jean Rombier





Le gombo



Le roi des légumes africains

De forme allongée, à peine plus pointu qu'un cornichon, il n'est pas très alléchant. Quand il est frais, le gombo arbore même des poils duveteux sur sa peau striée. Il a l'air de peu, et pourtant c'est un roi, celui que les Maliens de la diaspora cuisinent pour se sentir un peu plus près de chez eux. Ce légume d'un vert éclatant, au goût doux, proche de l'aubergine, possède un signe distinctif qui peut rebuter les palais non avertis : il est mucilagineux. Une fois coupé et écrasé, il gonfle au contact de l'eau. Idéal pour épaissir soupes et ragoûts. Le voici donc qui compose la sauce gombo, un plat gluant que l'on déguste en général nature avec du tô (une sorte de polenta préparée avec de la farine de mil, de sorgho, voire de maïs) et que l'on agrémenté parfois de viande, de poisson ou de crustacés.

Au Mali, et dans toute l'Afrique de l'Ouest, le gombo, dont le nom est d'origine bantoue, est le légume le plus cultivé après la tomate. Toute l'année, dans les marchés de Bamako, on le trouve bien en évidence sur

les étals ou en train de mijoter dans des marmites fumantes, posées à même le sol. On le voit partout, dans les champs au bord des cases, en train de sécher au soleil ou encore réduit en poudre pour ensuite servir de condiment. Ses feuilles aussi sont comestibles – un régal en salade – et, de ses graines, on a même tiré un ersatz de café... Tout est bon dans le gombo ! Si bon d'ailleurs qu'il a conquis le monde entier, souvent sous une autre étiquette : on l'appelle *bamia* dans les Balkans, *calalou* à Haïti ou *okra* aux Etats-Unis, notamment en Louisiane, où il est à la fête dans la cuisine cajun. Ce sont les Maures qui, au Moyen Age, importèrent cette plante tropicale (*Abelmoschus esculentus*) en Europe, via l'Egypte. Puis le gombo est arrivé en Amérique, par le commerce triangulaire. Les esclaves du Nouveau Monde ont d'ailleurs longtemps appelé «gombo» tous les légumes, sans distinction. Aujourd'hui, les nutritionnistes vantent les mérites de ce superaliment, riche en fibres, antioxydants, vitamine C, potassium... Fort de sa texture particulière, le roi gombo entre également dans la composition de produits de soin et de beauté traditionnels, qui adoucissent la peau et les cheveux. Et aujourd'hui, des industriels testent ses propriétés pour la fabrication de colle pour papier glacé... Ou même pour des confiseries ! ■

Carole Saturno

LE CONNAÎTRE SUR LE BOUT DES DOIGTS

Parce qu'il a les faveurs d'une multitude de cuisinières et de cuisiniers, le gombo, aussi appelé *lady's finger* (doigt de femme) dans de nombreux pays anglophones, est facile à dénicher sur les étals des épiceries orientales, africaines ou asiatiques.

BIEN LE CHOISIR Il ne doit pas dépasser cinq à dix centimètres environ pour rester tendre.

LE CUISINER sans tarder car il ne se conserve que trois jours (au frais).

LE COUPER ou l'écraser avec précaution car plus on le travaille, plus sa substance mucilagineuse se libère. On peut le laisser entier (comme une petite courgette) si l'on craint cette texture.

Et pour l'atténuer, ajouter de la tomate, du citron ou une petite cuillerée de vinaigre.

LE CUIRE La cuisson à l'étouffée est idéale. Mais jamais plus de dix minutes !

UNE SÉLECTION DES MEILLEURES SORTIES, LIVRES ET DVD SUR UN THÈME. CE MOIS-CI : **LES FEMMES**



Julia Margaret Cameron, Christina Broom, Gerda Taro, Gertrude Käsebier, Diane Arbus... Leurs clichés ont, chacun à sa façon, contribué à l'émancipation des femmes. Et à comprendre le monde autrement.

Qui a peur des femmes photographes? 1839-1945, au musée de l'Orangerie et au musée d'Orsay, à Paris, jusqu'au 24 janvier. Contact: musee-orsay.fr

PHOTOGRAPHIE

UN REGARD SUR LE MONDE D'UN AUTRE GENRE

Les pionnières de la photographie en Europe et aux États-Unis sont rassemblées dans une double rétrospective parisienne, au musée de l'Orangerie (période 1839-1919) et au musée d'Orsay (période 1918-1945). Contrairement aux autres beaux-arts, comme la peinture, la photo était peu codifiée à ses débuts, ce qui a permis à la gent féminine de s'y engouffrer librement et a contribué à son émancipation. Au milieu du XIX^e siècle, la Britannique Julia Margaret Cameron héroïsait ses contemporaines, comme sa nièce Julia Jackson, future mère de l'écrivain Virginia Woolf, dont le profil est auréolé de lumière. L'Anglaise Christina Broom suivait les marches des suffragettes, escortées par la police, en 1909.

Durant la guerre d'Espagne (1936-1939), l'Allemande Gerda Taro saisissait les républicaines armées à la main. Au-delà du clivage entre les genres, chacune d'entre elles offre son regard sur le monde. L'Américaine Gertrude Käsebier, par exemple, révèle un Rodin en colosse fragile, les yeux baissés, la main délicatement posée sur l'une de ses sculptures. «Je veux voir ce que la vie fait aux autres [...] C'est ma façon de vivre au maximum, que de voir les autres vivre et montrer que j'ai vu cela», avait-elle expliqué. Parmi les talents présentés, certains, telle Diane Arbus, étaient à peine en train d'éclore. On rêverait de découvrir la suite.

Faustine Prévot

ROMAN

Pantin de guerre



A Paris, une baronne écrit ses mémoires. Cette noble respectée fut prostituée dans un camp d'entraînement pour volontaires français SS en Bohême, avant d'assister à la chute du Reich. De cet argument sulfureux, inspiré de faits réels, Guillaume Lemiale tire un premier roman cru et fort sur les destins paradoxaux façonnés par l'Histoire.

Margarine, de Guillaume Lemiale, éd. du Sonneur, 17 €.

BEAU LIVRE

Reines des confins



Il est des peuples où les femmes ont toujours été au premier plan. Le

photographe Pierre de Vallombreuse nous dévoile l'intimité des Palawan des Philippines qui exercent les mêmes activités que les hommes, des Khasi en Inde qui héritent des biens familiaux de mère en fille, des Badjao qui assurent la justice sur leurs territoires du Sud-Est asiatique...

Souveraines, de Pierre de Vallombreuse, éd. Arthaud, 39,90 €.

DVD

Leurre soviétique



Tchécoslovaquie, années 1980. La jeune Anna est intégrée à l'équipe nationale de

sprint. Pour qu'elle soit sélectionnée aux JO de Los Angeles, son coach puis sa mère n'hésitent pas à la doper à son insu. La réalisatrice Andréa Sedláčková, passée à l'Ouest, dépeint un régime qui broie l'individu et où tout n'est que simulacre.

Sur la ligne, d'Andréa Sedláčková, éd. Zyllo, 16,99 €.

CINÉMA

La leçon de vie d'une cuisinière hors pair

ATokyo, la septuagénaire Tokue se fait embaucher comme cuisinière par le taciturne Sentaro, un vendeur de dorayakis, des pancakes fourrés à la pâte de haricots rouges confits. Très attentive aux petits bonheurs du quotidien, elle porte un lourd secret : elle a passé sa vie dans un sanatorium pour lépreux. Naomi Kawase a adapté le roman de Durian Sukegawa, *An*, grand succès dans son pays, pour brosser le portrait de cette vieille dame épicurienne et sage, alors même qu'on lui a volé sa jeunesse.

Les Délices de Tokyo, de Naomi Kawase, en salles le 27 janvier.



Le Sud-Tyrol cherche des amoureux de l'hiver en quête du secret des Alpes le mieux gardé.

Le Sud-Tyrol vous cherche.

Découvrez le
Sud-Tyrol:
[www.suedtirool.info/
magazinesudtirool](http://www.suedtirool.info/magazinesudtirool)



Découvrez ce merveilleux bijou caché de l'Italie avec sa succession de vues à couper le souffle dans le décor spectaculaire des Dolomites, les Alpes italiennes. Avec 300 jours d'ensoleillement et une neige garantie sur plus de 1000 km de pistes, le Sud-Tyrol offre une expérience de ski véritablement unique. Une cuisine raffinée, des vins exquis dans une atmosphère chaleureuse rendant les fins de journées aussi inoubliables que l'endroit.

www.suedtirool.info/magazinesudtirool

SÜDTIROL
Alpes italiennes

DUBAI

DES TOURS...



On imagine souvent une mégapole surgie de rien en plein désert. Mais qui sait qu'ici, jadis, on faisait le commerce des perles ? Aujourd'hui, face aux gratte-ciel, la vieille ville se souvient.

PAR FEURAT ALANI (TEXTE)
ET STÉPHANE LAGOUTTE (PHOTOS)

Inauguré en 2004, le centre financier extraterritorial est l'une des grandes réalisations immobilières de Dubai. La ligne de métro qui le traverse a été ouverte en 2009.





DUBAI

...UNE ÂME



Sillonnée par les abras (barques), la crique de la cité portuaire est bordée par ses deux plus anciens quartiers : Bur Dubai (au fond) et Deira (au premier plan).

Dans le désert, loin des gratte-ciel, un vieux cheikh se laisse aller à la nostalgie

Au-dessus des dunes d'Al Lisaili, on devine encore, en filigrane, l'impressionnante *skyline* du centre financier de Dubai, situé à trente kilomètres. Mais le cheikh Hamad Al Ketbi, 80 ans, vêtu de la robe blanche traditionnelle des Emiratis et coiffé d'un keffieh à carreaux rouge et blanc, aimerait que cela ne soit qu'un mirage. S'il vient se retirer ici, en plein désert, c'est pour oublier ce qu'est devenue sa ville. A l'écart des autoroutes et des centres commerciaux climatisés, hors piste, en compagnie d'amis, Hamad Al Ketbi pratique la fauconnerie. Un art ancien, inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité. «Il est gouverné par l'esprit de camaraderie et de partage», remarque-t-il. Parfois, le cheikh part aussi à la chasse aux oryx, élégants bovidés aux cornes élancées. Mais en ce mois d'octobre, il fait encore 42 °C, trop chaud pour que Hamad puisse se livrer à sa passion. Alors, au volant de sa Jeep, il se laisse aller à la nostalgie en contemplant les tentes de Bédouins et les dromadaires que l'on aperçoit encore dans les environs. Pour le vieil homme, modernisation rime avec disparition. «La nouvelle génération ignore la vie que nous menions avant, explique-t-il. Les jeunes, aujourd'hui, fréquentent les écoles modernes. C'est bien. Mais ils oublient les traditions, comme les *majliss*, des réunions entre aînés qui étaient de véritables écoles de vie.» Tout à l'heure, Hamad Al Ketbi retournera chez lui, dans le district résidentiel et touristique de Jumeirah situé face au golfe Persique. Là où, jadis, ses ancêtres bédouins vinrent se sédentariser après avoir quitté le monde intérieur du désert.

Evoquer le passé dans Dubai la futuriste ? Voilà qui semble aussi incongru que parler du futur dans l'île-musée du Mont Saint-Michel. Plaque tournante entre l'Asie et l'Europe, celle qui est à la fois la capitale économique de la fédération des Emirats arabes unis et sa ville la plus peuplée a su réinvestir ses pétrodollars, bien avant ses voisins, dans le commerce, les nouvelles technologies, le tourisme haut de gamme et le transport. En 2014, son aéroport, le premier au monde pour son trafic international, a vu passer soixante-dix millions de passagers. Désormais, 2,4 millions de personnes

représentant 130 nationalités vivent ici, contre 60 000 avant la création de la fédération des Emirats arabes unis en 1971 (voir notre chronologie). Et avec sa Burj Khalifa, 828 mètres, la plus haute tour du monde inaugurée le 4 janvier 2010, ou son hôtel sept étoiles Burj Al Arab, dont les clinquantes suites royales peuvent atteindre 22 000 euros la nuit, Dubai s'est imposée comme la ville de tous les superlatifs. Au point de faire oublier qu'elle a également une histoire. Pourtant, à l'ombre des 500 gratte-ciel qui dominent désormais le front de mer se cachent des quartiers qui ont conservé le charme du passé. Bastakiya, Al Shindagha, Deira... Découvrir ces endroits, c'est se replonger dans l'époque où la ville ne faisait que deux kilomètres carrés de superficie (contre 1 000 aujourd'hui, soit le quart de la surface de l'Emirat). Un temps où les Emiratis, déjà tournés vers le monde, n'avaient pas été transformés par la découverte du pétrole. Entre sable et golfe Persique, leur quotidien était encore rythmé par les chants polyphoniques qui accompagnaient la saison, entre juin et octobre, de la pêche à la perle.

Dans les années 1930, le commerce était dominé par les marchands indiens

Ce passé, le cheikh Hamad Al Ketbi en est l'une des dernières mémoires vives. Dans sa jeunesse, quand sa famille habitait l'Emirat de Fujairah, dans le sud-est des Emirats arabes unis, Hamad n'hésitait pas à plonger, parmi les méduses, les requins et les raies, vers les bancs d'huîtres perlières. «Je restais sous l'eau plus de trois minutes d'affilée, se souvient-il. Mon père vendait les perles à des négociants indiens qui, à leur tour, les écoulaient sur les marchés de Bombay. A cette époque, les échanges à Fujairah et à Dubai se faisaient d'ailleurs en roupies.» Puis, durant les années 1940, la concurrence du Japon et de ses perles de culture porta un coup de grâce au commerce perlier du Golfe. Les Emiratis connurent une période de pauvreté. Jusqu'à ce qu'en 1966, l'exploitation de l'or noir bouleverse leur destin tout comme celui des commerçants indiens restés à leurs côtés, les Bhattia, un clan rajpoute originaire du Sindh, province passée sous la coupe du Pakistan après la ●●●

Ce dromadaire, rappelle l'origine bédouine des fondateurs de Dubai. Il est l'une des attractions d'Heritage Village, un endroit situé dans le quartier d'Al Shindagha, dédié aux arts et traditions émiratis. La dynastie des Al Maktoum, au pouvoir, a vécu ici jusqu'en 1958.

A l'ombre du centre financier, Satwa est un faubourg cosmopolite qui a échappé à la destruction. Les Philippins qui y habitent le surnomment le «petit Manille». Ils représentent la deuxième diaspora des Emirats après celle des Indiens.





A ses débuts, Dubai était encore un village qui vivait du poisson et des huîtres perlières

Bébés requins (photo), dorades, mérous, thazards, capitaines... Le Fish Market de Dubai est situé dans le quartier marchand de Deira. Jusqu'au milieu du siècle dernier et la révolution du pétrole, les Dubaïotes, descendants de Bédouins sédentarisés, remontaient eux-mêmes les filets quand ils ne plongeaient pas à la recherche d'huîtres perlières. Aujourd'hui, ce sont des travailleurs de la mer originaires du sous-continent indien et du Pakistan, comme ici, qui approvisionnent ce marché couru par les restaurateurs et les familles émiraties.





Le vendredi, jour de repos hebdomadaire à Dubai, parcs et petits jardins (ici à Bur Dubai) accueillent une Babel de travailleurs migrants en goguette. Quand la chaleur n'est pas trop accablante, ils y pique-niquent entre compatriotes.

●●● partition de l'Inde en 1947. De religion hindouiste, 20 000 d'entre eux vaquent désormais à leurs affaires entre Bombay et les Emirats.

Pas très grand, les yeux brumeux et la peau marquée par les ans, Maghanmal Pacholia vient de fêter son quatre-vingt-onzième printemps, dont soixante-quinze passés à Dubai. Le père de la communauté bhatia, comme on l'appelle ici, est le plus ancien expatrié des Emirats. «Lorsque j'ai débarqué ici en 1942 pour rejoindre mon père commerçant, ce n'était encore qu'un village, explique Maghanmal Pacholia, dans son bureau d'affaires de Bur Dubai, le vieux Dubai, situé sur la rive gauche de la crique coupant la ville en deux. Il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau potable, encore moins de routes et de voitures. La vie était très rude. Nous avions des lampes à pétrole, nous circulations en utilisant des ânes et des dromadaires,

nous allions nous-mêmes chercher l'eau dans des puits», raconte-t-il. Comme les 200 autres Bhatia venus à l'époque s'installer à Dubai, Maghanmal se lança d'abord dans le commerce des perles. L'Emirat était depuis 1892 un protectorat sous mandat britannique, rayonnant sur une région que l'on appelait les «États de la Trêve», en référence à un traité de 1853 entre le Royaume-Uni et les émirs de la côte garantissant l'arrêt de la piraterie contre les navires britanniques. «La ville rimait alors avec simplicité, poursuit Manghanmal. Nos liens avec les Bédouins étaient forts, nos relations affectueuses. La confiance était la règle.» Après la chute de la filière perlière, Manghanmal ouvrit une nouvelle ère dans Dubai : il y importa le premier groupe électrogène, et se dit fier aujourd'hui d'avoir «apporté l'électricité sur les bords du golfe Persique». Puis, en 1957, il fonda avec quatre autres

Dans les souks de Deira, le farsi se mêle au pachtou et l'or aux épices



personnes la première société d'électricité des Émirats, la Compagnie d'électricité indo-arabe qui fournissait alors tout juste 8 000 personnes. La compagnie fut nationalisée en 1971 et monsieur Pacholia passa ensuite à un autre business : l'import-export de bijoux, de textile et d'électronique, qu'il pratique toujours avec l'un de ses enfants.

Dans la vieille ville, on n'a jamais oublié le rôle joué par la communauté bathia. A quelques mètres à peine de la grande mosquée, l'un des plus vastes lieux de culte de l'Émirat, un vieux temple hindou rappelle le destin entremêlé des anciens fils du désert et de ces migrants venus de l'autre côté de l'océan Indien. «C'est une marque de confiance et de tolérance entre les bhatia et les musulmans, sourit Maghanmal Pacholia. On ne se fréquente peut-être plus comme avant mais on se respecte les uns les autres.»

De la fenêtre de son bureau, on domine les ruelles de Bastakiya, quartier ainsi nommé en

l'honneur de la ville iranienne de Bastak et de ses riches marchands perses qui vinrent s'installer au début du XX^e siècle dans ce qui était alors une ville-entrepôt. Il ne reste que des vestiges du mur d'enceinte fait de coraux et de gypse, qui protégeait la vieille ville. Mais le majestueux fort Fahidi, bâti à la même époque, au début du XVIII^e siècle, a été restauré et transformé en musée. Ça et là, des tours à vents érigées au sommet de maisons en argile rappellent un autre legs des Iraniens de Bastak. Ces ancêtres des climatiseurs rafraîchissaient jadis les habitations. Galeries d'art, restaurants et cafés... la bohème dubaïote aime aujourd'hui se retrouver dans les étroites ruelles ombragées de Bastakiya.

Un havre de tranquillité comparé à la grouillante Deira, l'autre quartier historique de Dubai, situé en face, sur la rive droite de la crique, ce bras de mer à partir duquel Dubai commença à rayonner

sur le monde. Deira, 300 000 habitants, est un vibrant concentré d'Asie. Dans ses rues bondées, le *shelwar qamiz* pakistanais côtoie le sari indien, le farsi iranien se mêle au pachtou afghan, les bijouteries du souk de l'or succèdent aux étals du marché aux épices. Dans le port d'Hamriya, les cargos qui parcourent chaque semaine les 1 000 kilomètres séparant Dubai de Karachi voisinent avec des *dhow*s, petits bateaux de pêche traditionnels usés par de longues courses dans le golfe Persique. Visage buriné, Mobin Ibrahim, la quarantaine passée, descend de l'un de ces esquifs. C'est un pêcheur originaire du Bangladesh. Durant plus de seize ans, Ibrahim a vécu sur le port en compagnie de 200 autres immigrants originaires du sous-continent. Employés par des sociétés locales de pêche, ces forçats des mers habitaient dans des petites cabanes en bois étroites et défraîchies, sans électricité, eau courante ou climatisation à même d'apaiser la chaleur étouffante de l'été.

Le cosmopolite quartier de Satwa a été sauvé grâce à une mobilisation sur les réseaux sociaux

Aujourd'hui, Ibrahim et ses compatriotes logent dans des préfabriqués disposant de tout le confort. Les conditions de travail se sont améliorées. Les horaires se sont assouplis. Ce qui ne les empêche pas de se lever tous les matins à 4 heures pour partir pêcher à une cinquantaine de kilomètres au large. Leurs poissons – faskar (sorte de daurade), mérrou, thazard, shari (capitaine) ou bébé requin – seront ensuite vendus à la criée, au marché de Fahidi, où des revendeurs indiens et iraniens marchandent dans le tumulte les prises du jour. Les acheteurs, qui hurlent leurs commandes à plein gosier, sont à l'image de la ville-monde : cosmopolites et de toutes les origines sociales. Le chef cuisinier occidental d'un cinq-étoiles côtoie les grossistes pakistanais ou iraniens, l'ouvrier du bâtiment bangladais fait ses courses en même temps que la domestique philippine.

Celle-ci vit généralement à Satwa, le «petit Manille» de Dubai, 200 000 habitants, situé à neuf kilomètres de Deira. Un autre quartier animé. Cet entre-deux mondes, coincé entre le centre financier, le DIFC (Dubai International Financial Centre) et Jumeirah, a failli disparaître en 2008 pour laisser place à un centre commercial. Quelques vieilles maisons abandonnées par des Émiratis furent ●●●

UNE VILLE-MONDE SAISIE PAR LA FOLIE DES GRANDEURS



Infographie : Antoine Levesque

1833

FONDATION par les Bani Yas, un clan bédouin. Règne des Al Maktoum, dont descend le 13^e émir, Mohammed ben Rachid Al Maktoum, actuellement au pouvoir.

1853

TRAITÉ DE PAIX signé entre Londres et les cheikhs de la région. Naissance des Etats de la Trêve, futurs Emirats arabes unis. Grâce à la pêche perlière, Dubai devient un carrefour commercial.

1892

L'EMPIRE BRITANNIQUE place Dubai sous sa protection exclusive. La ville recense moins de 10 000 habitants. Des marchands indiens, originaires du Sindh, viennent y acheter les perles.

1920

LE PORT FRANC attire les commerçants perses, qui fuient les taxes élevées frappant les marchandises transitant par le havre iranien de Bandar Lengeh. Dubai s'impose comme la plaque tournante du golfe Persique.

1940

MARASME et misère frappent l'Emirat, suite à l'effondrement du commerce perlier et au ralentissement des échanges dus à la Seconde Guerre mondiale.

A POUSSÉ AUTOUR DE LA CRIQUE



Statut

Capitale économique de la fédération des Émirats arabes unis.

Population

2,4 millions d'habitants, dont plus de 90 % d'étrangers, majoritairement des Indiens, Philippins et Pakistanais. Parmi les minorités : **20 000 à 25 000 Français.**

Economie

Le tourisme constitue 25 % du PIB de l'Émirat alors que le pétrole n'en représente plus que 2 %. Dubai, 7^e ville la plus visitée du monde, a accueilli 12 millions d'étrangers de passage en 2014. 20 millions sont attendus en 2020 pour l'Exposition universelle.

Bur Dubai (1), rive gauche. Deira (2), rive droite : la vieille ville est située autour du bras de mer qui lui servait jadis de port naturel. Le Dubai vertical s'étend plus à l'ouest, entre le front de mer et le désert, avec le centre financier offshore, inauguré en 2004 (3) ; le district touristique et résidentiel de Jumeirah qui ne cesse de s'agrandir (4) ; le quartier de Downtown (5), surgi en 2008 à l'ombre des 828 m de la tour Burj Khalifa (6). Les travailleurs migrants qui n'ont pas la chance de vivre dans les faubourgs, comme à Satwa, (7) font l'aller-retour quotidien depuis l'Émirat voisin, Sharjah. La ville – 1 000 km² de superficie contre 2 km² à l'origine – a aussi gagné sur la mer pour construire ses célèbres archipels artificiels (8).

1960

OR NOIR. Avec sa rente pétrolière, Dubai attire travailleurs migrants et premiers expatriés. La ville dépasse les 60 000 habitants. Ouverture de l'aéroport et du premier hôtel international.

1971

NAISSANCE de la fédération des Émirats Arabes unis avec Abu Dhabi comme capitale politique et Dubai en tant que capitale économique. Les postes de Premier ministre et de vice-président sont confiés aux Al Maktoum.

1973

QUADRUPLEMENT DU COURS DU BRUT. Grâce à ses pétrodollars, Dubai entame sa politique de diversification économique. La barre des 180 000 habitants est atteinte en 1975.

2000

UN MILLION D'HABITANTS. L'Émirat se tourne vers les services, le tourisme et mène de gigantesques projets immobiliers : Mall of the Emirates, archipels artificiels des Palm et World Islands, tour Burj Khalifa...

2015

CRISE FINANCIÈRE. Lourdemment endettée (100 % de son PIB) après la crise de 2008, Dubai poursuit son redressement. La ville se lance dans de nouveaux travaux : musées, parcs à thème et tours du futur Dubai Creek Harbour.



Sur Instagram, Shaikha poste les photos de plats cuisinés par les anciens

Les riches Emiratis habitent la zone résidentielle de Jumeirah, réputée pour ses plages et le luxueux hôtel Burj Al Arab. En fin de journée, les hommes renouent avec le mode de vie ancestral et bavardent sur des tapis sortis devant leur demeure.

A Bur Dubai, ce centre culturel est fréquenté par la plus ancienne et fortunée diaspora locale : les Bathia, des marchands indiens dont les aînés étaient venus du Sindh pour commercer les perles avec les Dubaïotes.

●●● détruites, mais la zone a été finalement préservée grâce à la mobilisation sans précédent de ses habitants sur les réseaux sociaux et dans la presse locale. Parmi eux, nombre de Philippins. Cette diaspora (plus de 470 000 personnes dans les Emirats arabes unis, soit la deuxième communauté étrangère après les Indiens) joue un rôle essentiel à Dubai. Restauration, hôtellerie, blanchisserie et résidences de luxe... Sans les employés philippins, le train de vie dubaïote ne serait plus le même. Anna Lopez, une nourrice de 38 ans originaire de Cebu, deuxième métropole des Philippines, touche 400 euros par mois pour quarante-cinq heures par semaine. Elle fait partie de ces résidents de Satwa qui se sont battus pour préserver l'identité de leur quartier. Installée là depuis dix ans, la domestique partage une petite maison avec quatre compatriotes. La chambre se loue 200 euros. Anna parle avec passion de son environnement : «C'est l'un des rares endroits de Dubai où l'on peut continuer à se promener à pied.» Elle vit ici «presque comme au pays», où sont restés ses enfants. «A Satwa, je trouve les mêmes produits qu'à Cebu, les puddings de maïs par exemple, raconte-t-elle. Et parfois, il m'arrive de passer toute une journée à ne parler que tagalog [la langue vernaculaire des Philippines] !» Catholique comme la majeure partie de ses compatriotes, Anna se rend le vendredi matin, jour de repos hebdomadaire, à l'église Sainte-Marie, située dans le quartier d'Oud Metha, non loin de la crique. Et quand il ne fait pas trop chaud, elle rejoint ensuite la Babel des autres travailleurs de l'ombre qui viennent pique-niquer à Bur Dubai, dans le parc de Zabeel, à près du palais du même nom. Le vaste espace vert, réputé pour ses arbres tropicaux et ses oiseaux protégés, est coupé en deux par l'autoroute Cheikh-Zayed qui traverse l'Emirat.

Sa pause, Shaikha Mohamed Al-Ali, 25 ans, se l'offre au café de l'hôtel Vida Downtown, près de la Burj Khalifa, dans le nouveau quartier de Downtown. Vissée à son smartphone, la jeune femme, qui travaille pour une revue d'art de vivre nommée *Thooqmag* (le magazine du bon goût) est une vraie Emiratie du XXI^e siècle. Pour autant, elle se décrit comme une «résistante culturelle». «Si l'on oublie nos traditions, que va-t-il rester ?» interroge la jeune femme, vêtue de la classique abaya noire. Au nom des coutumes, Shaikha ne serre pas la

main aux hommes «même si cela se perd», explique-t-elle, un peu gênée. Elle poste sur son compte Instagram, @whenshaikhacooks (quand Shaikha cuisine), des photos qui immortalisent des Emiratis de l'ancienne génération en train de lui montrer les plats qu'ils concoctent dans leur cuisine. Une manière de prouver qu'ici, les hommes cuisinent tout autant que les femmes. Un legs de l'héritage bédouin. Le *baleet*, plat de vermicelles sucrés à la cannelle et au safran ou encore l'*ar-siya*, du riz blanc cuisiné avec du bouillon de poulet, n'ont plus de secret pour la jeune femme. «Je me souviens encore d'étrangers qui, quand j'étais enfant, avaient clamé haut et fort que les Emiratis n'avaient pas de tradition culinaire, raconte-t-elle. Cela m'avait vexée. Alors, j'ai commencé à chercher et j'ai pu constater que mes concitoyens cuisinaient beaucoup de plats méconnus du grand public. Les révéler, c'est une manière pour moi de véhiculer notre histoire.» Déjà 26 000 personnes sont abonnées à son compte et Shaikha sent que les lignes sont en train de bouger. La culture émiratie reprend ses droits. «Aujourd'hui, le gouvernement lui-même souhaite à la fois préserver son histoire et construire le futur», remarque-t-elle.

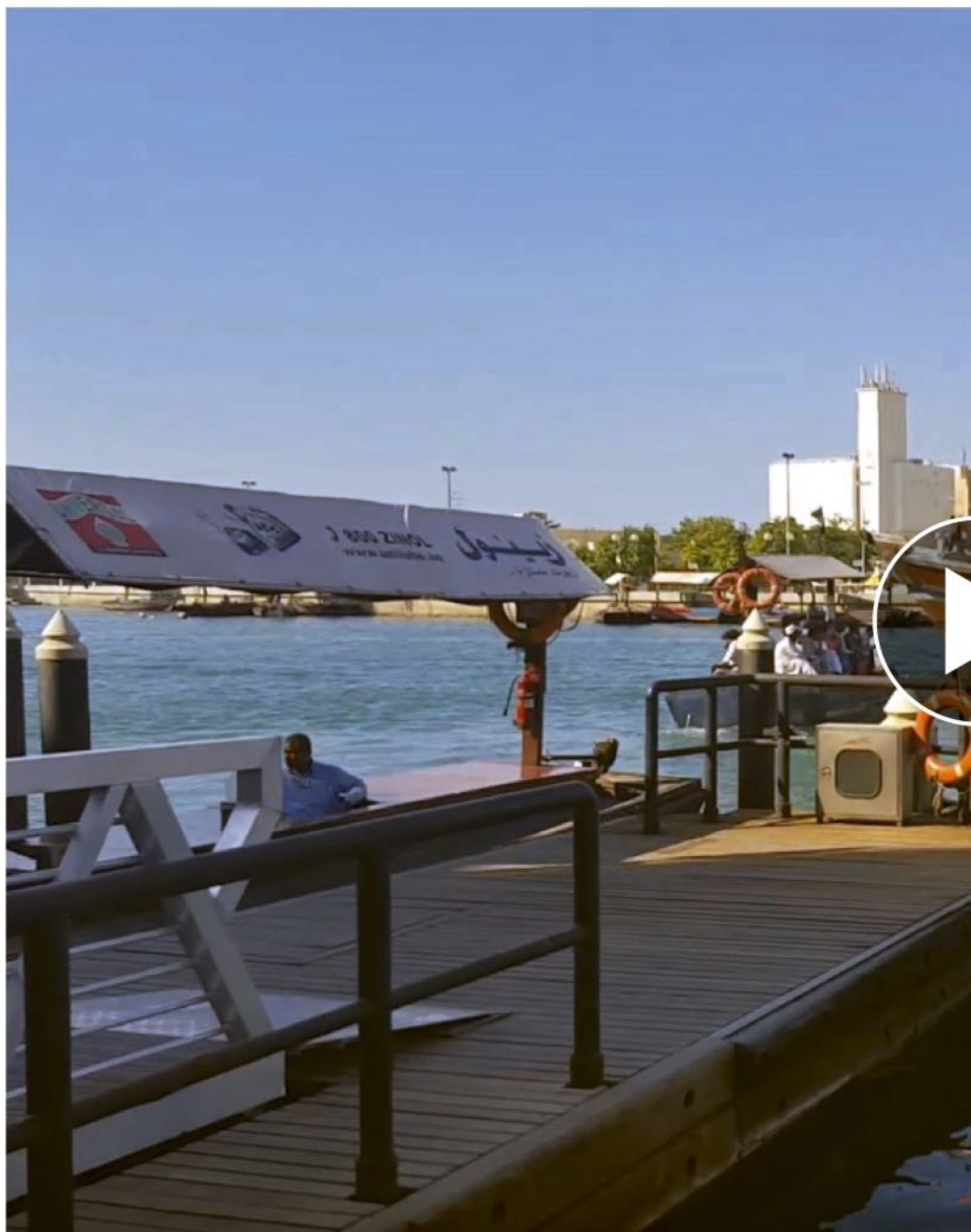
Bientôt à Deira, on inaugurera un musée consacré à l'histoire des Emirats arabes unis

Pour recevoir l'Exposition universelle de 2020 et sans doute vingt millions de touristes, Dubai, qui se remet de l'explosion de sa bulle immobilière après 2008, s'est lancé dans de nouveaux travaux pharaoniques. Six tours résidentielles, dont deux jumelles qui dépasseront en hauteur les Petronas de Kuala Lumpur (452 mètres), devraient surgir au fond de sa crique. D'ici à trois ans, la ville inaugurera aussi, dans un anneau géant, un musée de l'Avenir consacré aux innovations technologiques. Pendant ce temps, à Deira, sur Union Square, on rénove un vieux bâtiment qui sera dédié, à partir de 2017, à l'histoire de la fédération des Emirats arabes unis. L'occasion pour les jeunes citoyens connectés qui roulent en 4x4 de garder un œil sur leur rétroviseur. En attendant, l'ancienne génération s'en remet à ce proverbe bédouin : «Ce qui est passé a fui. Ce que tu espères est absent. Mais le présent t'appartient.» ■

Feurat Alani

+ EN VIDÉO

LE MAKING-OF DE NOTRE JOURNALIS



PAR FEURAT ALANI

STE À DUBAÏ





SHUTTERSTOCK

Parfums et mystères des îles du Sud...

Embarquez pour une croisière PONANT en Polynésie, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.



DEREK HILGSON

GEO Que ressent-on à l'heure de boucler son sac pour une croisière en Polynésie?

Éric Meyer Je me souviens qu'un reporter du magazine GEO, celui d'entre nous qui avait visité le plus de pays au monde,

m'avait dit à son retour de l'île de Pâques : «C'est le rêve ultime du voyageur». Avec l'archipel des Gambier et les îles de Pitcairn, où nous ferons escale durant cette croisière, il s'agit des lieux habités les plus éloignés de tout continent. C'est la confluence d'un espace géographique extraordinaire et d'une culture très particulière. Avec, de plus, le halo de mystère qui entoure les statues de l'île de Pâques et la disparition brutale de cette civilisation.

Avec la multiplication des images de voyage, quelle part reste-t-il pour le rêve?

La mondialisation est virtuelle. On croit que l'on sait, que l'on connaît. Mais en réalité, rien ne remplacera jamais l'expérience personnelle, l'authenticité du ressenti. Il faut aller en Polynésie pour sentir la caresse d'une brise des mers du sud ou le parfum d'une fleur de tiaré.

Même les plus belles images répondent à un cadrage. Au milieu d'un paysage réel, vous avez votre propre perspective.

Entre les navires de PONANT, au label «Clean Ship», et le magazine que vous dirigez, existe-t-il une parenté naturelle?

Il y a une proximité d'esprit, oui. Lors de ma précédente croisière, en Alaska, j'ai découvert parmi les passagers un grand nombre de nos lecteurs. J'ai mené une conférence sur la conception du magazine, depuis l'idée du reportage jusqu'à la maquette, le choix de la couverture, l'impression... En Polynésie, l'un de nos photographes, Olivier Tournon, animera d'ailleurs à mes côtés des ateliers d'écriture et d'images. Comme PONANT, nous essayons de mettre en valeur les beautés du monde, afin de mieux le faire connaître. J'apprécie à

+ Ces énigmatiques statues dressées vers l'inconnu

L'île de Pâques, aussi appelée Rapa Nui, abrite l'un des plus grands mystères de l'histoire de l'humanité : les moaï, monumentales statues de tuf et de basalte, qui atteignent jusqu'à dix mètres de haut. Cet ensemble exceptionnel est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.



NATHALIE VICHET

CROISIÈRE GEO

Du 6 au 19 octobre 2016
14 jours / 13 nuits à partir de
3 610 €⁽¹⁾ par personne au
départ de Papeete.
Contactez votre agent de
voyage ou le 08 20 20 31 27*

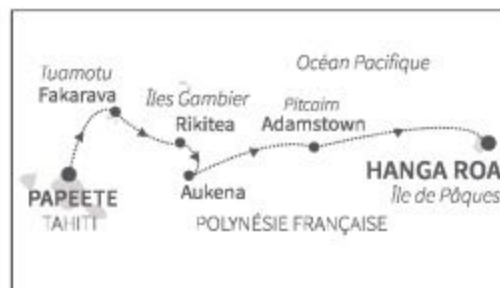
ce propos la taille raisonnable des navires comme *Le Soléal*, qui permet d'aborder les terres lointaines, même les plus fragiles, dans le respect de l'écosystème et des peuples.

Et puis, il y a sur les croisières **PONANT**, comme dans le magazine **GEO**, cette même volonté de donner à comprendre, et pas seulement à voir...

Une image n'est rien sans la connaissance des peuples, de la faune, des cultures et du patrimoine. Prenez l'histoire du fameux navire *Le Bounty*, dont les mutins ont peuplé Pitcairn. J'en connais les grandes lignes, mais je serai ravi d'en savoir plus en visitant le musée et en écoutant les conférences sur le sujet. Il est bon, dans ces voyages au bout du monde, d'arriver avec une certaine virginité des sensations et du savoir.

Se sent-on dans un bureau de rédacteur en chef comme un commandant sur la passerelle d'un navire?

J'ai parfois eu ce sentiment, oui. J'ai pu mesurer à quel point la responsabilité du commandant était grande. Non seulement pour assurer la sécurité des passagers. Mais aussi pour leur offrir, au jour le jour, les plus beaux moments à vivre.



+ Une cathédrale de corail, de nacre et de dents de cachalots

Parti de Tahiti, *Le Soléal* aborde l'archipel des Tuamotu (Fakarava) avant de faire escale aux Gambier. Cet archipel méconnu de la Polynésie française semble figé dans le temps. La belle cathédrale Saint-Michel de Rikitea (1840), sur l'île de Mangareva, a été construite et rénovée à l'aide de matériaux polynésiens typiques. Quant aux fermes perlières des Gambier, au cœur d'un lagon superbe, elles sont mondialement réputées pour produire la « reine des perles ».



ALAMY

+ Le yachting de croisière avec PONANT

Profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée, et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience d'une croisière qui allie élégance, convivialité, et privilège l'émotion de la découverte.



FRANÇOIS LUTHE

(1) Tarif Ponant Bonus, sur base occupation double, hors pré et post acheminements, hors taxes portuaires et de sûreté. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Tarif sujet à évolution selon les disponibilités au moment de la réservation. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. *0.09 € TTC / min.

EN COUVERTURE

CUBA JAMAIS VU

Nous en avons assez de la vision réductrice de Cuba, les vieilles maisons de La Havane, les voitures américaines décaties... Nos reporters ont exploré les fermes biologiques de la capitale, les majestueuses sierras et les cités coloniales de l'Orient, la vallée de Viñales, au plus près de ce pays qui s'ouvre au monde.

DOSSIER DIRIGÉ PAR NADÈGE MONSCHAU

sommaire

LE PARADOXE DE LA PEUGEOT,
PAR LÉONARDO PADURA

P. 46

À L'EST

P. 48

L'ORIENTE,
LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

P. 54

AU CENTRE

P. 58

EN VILLE, LA RÉVOLUTION
EST VERTE

P. 66

LE FACTEUR CHEVAL
DES CARAÏBES

P. 70

À L'OUEST

P. 74

LE PARI DE L'OCCIDENTE

P. 80

CARTE

LES TENTATIONS D'UNE ÎLE

P. 86

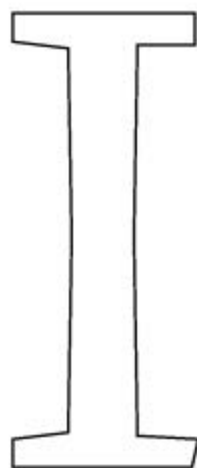


Dans l'immense golfe de Guacanayabo, au sud du pays, les lagunes et la mangrove s'entrelacent pour former un fabuleux dédale vert et bleu.

LE PARADOXE DE LA PEUGEOT

Acheter une voiture, un acte banal ? Pas à Cuba. Malgré l'ouverture, en 2014, du marché de l'automobile à tous les Cubains, posséder un véhicule est impossible. L'écrivain Leonardo Padura témoigne de cette réalité absurde.

PAR LÉONARDO PADURA



Il y a quelques semaines, j'ai accompagné un ami français, en visite à La Havane, afin qu'il voie de ses yeux l'un des endroits les plus extraordinaires de la capitale cubaine. De son côté, ce Français avait déjà fait le tour des lieux emblématiques de la ville, dont le magnifique centre historique en pleine rénovation ; il s'était rendu à la Finca Vigía, la demeure mythique où vécut Hemingway durant une vingtaine d'années et où il écrivit plusieurs de ses romans ; il s'était aventuré dans deux des nouveaux restaurants privés qui ont fleuri

en ville à la faveur des récentes mesures économiques, et qui ont fait preuve d'efficacité et de compétitivité dans tout l'espace urbain... Il avait déjà vu tellement de choses que je décidai de l'emmener chez le concessionnaire où les Cubains peuvent désormais acquérir une voiture neuve, même si elle n'est pas de l'année et bien que les offres et les marques soient limitées. Surpris par ma proposition, l'ami en question me demanda : «Un concessionnaire... un endroit où l'on vend des voitures ?»... Ce à quoi je répondis : «Oui, enfin, plus ou moins.»

Il me semble important de rappeler que durant un demi-siècle, les Cubains n'ont pas eu cette possibilité. Lors de cette période, l'acquisition d'une automobile n'était possible que dans des cas exceptionnels, allant de la simple attribution de la voiture par une instance officielle à une personne jugée digne de mériter cette récompense, jusqu'à l'achat direct par des citoyens dûment autorisés (ce qui requérait l'approbation de deux ministres et de plusieurs fonctionnaires subalternes). Citoyens qui, d'une façon ou d'une autre mais toujours légalement attestée, avaient obtenu des gains en monnaie forte [c'est-à-dire en pesos convertibles ou en devises étrangères] et qui étaient liés à l'appareil étatique (presque uniquement des diplomates, des médecins ayant exercé à l'étranger en mission officielle, des artistes, des sportifs). Ces prétendants à la possession d'un véhicule, neuf ou usagé, faisaient l'objet d'une enquête et, si leurs finances étaient en règle, après un temps d'attente et une analyse consciencieuse de leur cas, on leur remettait (ou pas) une lettre, «la Lettre», qui les autorisait à réaliser cet achat.

Pour le propriétaire de n'importe quelle voiture construite après 1960, ce système d'acquisition prévoyait aussi l'interdiction de la vendre à un particulier. Elle pouvait uniquement être vendue à l'Etat, qui l'évaluait selon son bon plaisir, toujours à des montants très bas au regard des prix qu'elle aurait pu atteindre dans d'autres circonstances sur un marché ouvert, où l'offre est insuffisante. En revanche, les propriétaires de véhicules antérieurs à 1960 étaient autorisés à les vendre à qui ils voulaient. Tout ce système engendra l'existence d'un marché

clandestin : si les propriétaires de voitures construites après 1960 avaient besoin d'argent, ils les cédaient sans les vendre officiellement car elles étaient aimablement prêtées à une autre personne. Par ce biais, quelqu'un qui avait pu acheter une voiture d'occasion, disons au prix de 5 000 dollars, pouvait ensuite la «prêter» pour 40 000 à quelqu'un ayant assez de moyens, de désirs ou de besoins pour se l'offrir. Un particulier pouvait même vendre (prêter) sa voiture quand elle n'était encore qu'un document : il vendait 40 000 dollars, à quelqu'un qui possédait suffisamment de capitaux, la «Lettre» l'autorisant à acheter une voiture d'occasion de, disons, 4 000 dollars.

Confronté à cette situation d'interdictions excessives, en réalité transgressées, qui générât diverses formes d'illégalités et permettait des gains élevés grâce à la vente clandestine d'une voiture, le gouvernement cubain décida, en 2014, d'ouvrir toutes grandes les portes du marché automobile et, tout en permettant aux particuliers d'acheter ou de vendre légalement n'importe quel véhicule de n'importe quelle année, il créa des agences où des voitures neuves ou d'occasion seraient en vente libre.

Les personnes intéressées furent prévenues, dès le début, que les prix des voitures seraient fortement taxés, car les gains obtenus par la vente aux particuliers (qui auraient ainsi le privilège de posséder une automobile seulement pour eux et leurs familles) permettraient de financer l'achat de matériels destinés aux transports collectifs.

Bien qu'étant informé de cette évolution historique, mon ami français tomba des nues en arrivant devant le tableau des prix affiché chez l'un des concessionnaires. Non, il ne comprenait pas. Ou il ne croyait pas (il ne pouvait pas croire) ce qu'il lisait... Son séjour à Cuba avait appris à ce visiteur, en plus de la face cachée de l'histoire du marché automobile cubain, l'existence des deux monnaies en libre circulation dans l'île : d'une part les «pesos cubains», les CUP, la monnaie traditionnelle, les pesos que reçoivent les travailleurs en paiement de leur salaire, et,



L'AUTEUR | LÉONARDO PADURA

Depuis trente ans, dans ses romans policiers, ce natif de La Havane, également scénariste et journaliste, livre sa vision de la société cubaine à travers les yeux de son héros, le lieutenant Mario Conde. En 2016, Métailié va publier en poche ses quatre premières aventures (*Quatre saisons*, collection Suites), ainsi qu'un nouveau recueil de nouvelles.

Avec son texte, Leonardo Padura nous a fait parvenir une photo prise chez un concessionnaire. On y voit le prix des véhicules, des Peugeot d'occasion de 2013. La moins chère (une 206), est vendue 91 113,23 pesos convertibles ; la plus chère (une 508), 262 185, 50. Soit des tarifs qui oscillent entre 85 000 et 245 000 euros !

d'autre part, les «pesos convertibles», les CUC, d'une certaine façon la monnaie forte, créée pour l'acquisition de certains biens et services spécifiques autrefois payables en dollars ; cette monnaie, le CUC, était indispensable pour se procurer des biens et des services – au début seulement ceux qui étaient considérés comme somptuaires (une voiture, par exemple) –, puis nombre de produits de première nécessité (l'huile de table, pour donner un autre exemple) avaient fini par faire partie de cette catégorie. De plus, le Français savait qu'un CUC vaut pratiquement un euro ou un dollar, et qu'au change un CUC correspond à vingt-quatre CUP, les pesos cubains. Il ignorait cependant qu'à Cuba, le salaire moyen, après des augmentations successives, tourne autour de 500 CUP, soit vingt à vingt et un CUC ou leur équivalent, une vingtaine de dollars ou d'euros.

Mais ce que le visiteur étranger n'arrivait pas à comprendre ni même à croire, malgré ce qu'il avait sous les yeux, c'était les chiffres qui accompagnaient les différents modèles de voitures Peugeot, françaises comme lui, que le concessionnaire offrait librement à l'acheteur intéressé. Comme il ne pouvait y croire, il pensa qu'il s'agissait d'une sorte de plaisanterie, fort bien orchestrée, pour tromper d'innocents étrangers comme lui. Jusqu'au moment où, en entendant le commentaire d'un autre Cubain qui s'était arrêté devant la vitrine du concessionnaire pour lire les prix affichés, il comprit qu'il ne s'agissait pas d'un jeu mais d'une vérité tout à fait stupéfiante. Alors, comme il fallait s'y attendre, mon ami français me posa la grande question : «Et à des prix pareils... ils ont vendu combien de voitures ?» Ma réponse fut la même que celle que m'avait faite le «dealer» de cette agence peu de temps auparavant : «Des neuves... pour autant que je sache, aucune»... «Et... – l'étranger étonné hésita – et l'aide au transport public ?» Ma réponse fut de nouveau la même que celle du vendeur en question : je haussai les deux épaules à la fois, autant que je pus, ce qui signifie, du moins en langage cubain, de façon très emphatique : «Qu'est-ce que j'en sais, moi !» ■

Traduit de l'espagnol par Elena Zayas

EN COUVERTURE

CUBA

Est

De Baracoa à Las Coloradas



La mythique Sierra Maestra, point culminant du pays (1 974 m), s'étire le long de la côte caribéenne, à l'extrême sud de l'île. C'est là qu'en 1956, Castro et ses guérilleros, protégés par une jungle épaisse, ont mûri leur coup d'Etat. Aujourd'hui, ces montagnes abruptes abritent de petites communautés de paysans et accueillent les amateurs de trek.

An aerial photograph showing a lush green mangrove forest bordering a black sand beach. A river flows through the forest towards the sea. The ocean is a vibrant turquoise color with white waves breaking on the shore. The text 'EN COUVERTURE' is in the top left corner, and 'CUBA EST' is in a large, stylized font below it.

EN COUVERTURE

CUBA EST

Sable noir, végétation émeraude et mer céruléenne... playa Duaba est un petit bijou tropical. Cette plage est très prisée des habitants de Baracoa, la *ciudad primada*, «la ville première», située à quelques encablures de là. La cité de Baracoa fut en effet, à partir de 1512, le point de départ de la conquête espagnole, menée par Diego Velázquez de Cuéllar.



EN COUVERTURE

CUBA EST





La rivière Duaba se faufile dans la forêt vierge, au pied d'El Yunque (au fond à droite) : ce pic au profil d'enclume a été décrit par Christophe Colomb dans son journal de bord. Les autochtones taïnos s'y sont réfugiés à l'arrivée des conquistadores, comme en témoignent les squelettes et les artefacts trouvés sur le site. Le mont est Monument national depuis 1979.

L'ORIENTE, LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

Dans l'imaginaire national, l'Est tient une place à part : cette terre âpre et sauvage est le berceau de l'indépendance et de la révolution. Voyage aux sources de l'identité cubaine.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE) ET MARIUS JOVAÏSA (PHOTOS)

Telle une prêtresse vaudoue, les mains tantôt en offrande, tantôt levées vers le ciel, une opulente sexagénaire en robe de dentelle blanche et rose dirige une chorégraphie étrange, scandée par une rangée de percussionnistes : avec distinction, une douzaine d'hommes et de femmes exécutent ce qui ressemble d'abord à un menuet digne de la cour de Louis XIV. Puis, les mouvements se font de plus en plus endiablés, obéissant à des rythmes originaires du Bénin... Cette drôle de danse, c'est la *tumba francesa*. Deux fois par semaine, dans une belle maison coloniale de Santiago, l'association La Caridad de Oriente perpétue cette tradition héritée des esclaves d'Haïti, débarqués ici à la fin du XVIII^e siècle. Ils avaient fait le voyage en compagnie de leurs «maîtres» français qui, après la sanglante révolte menée par Toussaint Louverture, étaient venus se réfugier par milliers dans le Grand Est cubain.

Cette immigration a, au cours du XIX^e siècle, révolutionné les arts, les mœurs et le commerce à Cuba – les Français d'Haïti ont par exemple implanté ici la culture du café. Un impact qui n'est pas surprenant : dans l'imaginaire national, l'Orient est la terre de tous les commencements. C'est en effet sur cette queue de comète de l'île caraïbe (le tiers du territoire national) que se sont déroulés la plupart des événements fondateurs, depuis le débarquement de Christophe Colomb sur la plage de Gibara, en 1492, jusqu'aux balbutiements de la révolution castriste, en 1953. Là où, longtemps, tout se décidait, tout se jouait, alors que le reste du pays, La Havane incluse, semblait un peu assoupi. Là aussi où se niche encore aujourd'hui le Cuba le plus authentique, le plus proche de ses racines... «La plupart de nos expressions culturelles sont nées dans l'Orient, c'est ici que se sont mêlés avec bonheur rythmes africains et chants de troubadours venus d'Europe»,

1492

Christophe Colomb accoste à Gibara.

1511

Conquête espagnole. Les premières cités sont fondées dans l'Orient : Baracoa, Bayamo, Santiago de Cuba...

1868

Le propriétaire terrien Céspedes affranchit ses esclaves et prend les armes, avec d'autres planteurs de la province.

Guerres d'indépendance.

1902

Naissance de la République de Cuba.

1956

Débarquement de 82 révolutionnaires castristes sur la plage de Las Coloradas. La Sierra Maestra devient le QG de la guérilla.

1959

Entrée triomphale de Fidel Castro à Santiago, le 1^{er} janvier.

analyse Rodolfo Vaillant, 74 ans et allure de vieux sage, célèbre compositeur de son (genre musical popularisé dans le monde grâce au Buena Vista Social Club). Pas étonnant que les plus grands musiciens soient *santiagueros* (natifs de la région de Santiago) : Miguel Matamoros, Sindo Garay, Compay Segundo...

Pour s'approcher au plus près de la «cubanité» – on dit ici la *cubania* –, il faut se rendre à Bayamo, paisible agglomération de l'intérieur des terres. Chaque samedi, les habitants de la cité coloniale commémorent ce sentiment national : depuis la rue piétonne, le *bulevar*, jusqu'à un terrain vague en périphérie, retentissent des orchestres municipaux exaltant la fierté patriotique. Puis, défilent des clowns, des groupes de boléro ou de hip-hop. Dans une atmosphère de kermesse, on se délecte de jus de goyave, de rhum bon marché, de cornets de cacahuètes ou de brochettes de porc...

La place centrale de Bayamo, dominée ce matin-là par les cris d'enfants jouant au hockey avec



un bouchon de bouteille, donne une idée de l'importance historique et symbolique de la ville. S'y dresse la statue de Carlos Manuel de Céspedes (1819-1874), le «père de la patrie», dont la maison natale se trouve juste en face. Sur un pan de la stèle, on peut lire : «Nous croyons que tous les hommes sont égaux.» Un acte de foi prononcé le 10 octobre 1868, jour où ce grand propriétaire terrien, avocat de formation, a affranchi les cinquante-cinq esclaves de sa propriété de La Demajagua, sur le littoral, et déclaré la guerre au pouvoir colonial espagnol. Ce fut le point de départ de la lutte pour l'indépendance, motivée par le ras-le-bol croissant des Cubains envers les taxes imposées par Madrid. A l'autre extrémité de la plaza, un triptyque en marbre représente un autre héros local, Peruchito Figueredo (1818-1870). Sur sa droite, la partition de l'hymne national, la *Bayamesa*, qu'il composa, cette même année 1868 ; sur sa gauche, les paroles : «Cuba libre, l'Espagne est déjà morte. Son pouvoir et son orgueil, où sont-ils

Son port en eaux profondes est son atout. Santiago, capitale de l'île de 1522 à 1607, fut l'un des principaux sites négriers de Cuba aux XVIII^e et XIX^e siècles. Aujourd'hui, la deuxième ville du pays (500 000 habitants) est un grand centre de pêche et d'exportation de minerais.

passés ? [...] Aux armes, braves, courez !» Chaque année à la mi-octobre, les habitants de Bayamo l'entonnent à pleins poumons devant la cathédrale. Et chaque matin, les écoliers le déclament avant d'entrer en classe.

Le cri de révolte de Bayamo fut le déclencheur d'une guerre ex-ténue qui prit fin en 1898, grâce à l'aide des Américains. Ceux-ci y établirent cinq ans plus tard une base navale à Guantánamo, laquelle s'étend encore aujourd'hui le long d'une baie splendide, dans le sud de l'Orient.

L'immense forteresse jaune crème a été reconvertie en école

Mais les Etats-Unis, alliés d'hier devenus entre-temps «ennemis», ont pris soin de barricader le site. Le seul moyen d'en avoir un aperçu est de grimper sur la colline de la Gobernadora. De là-haut, armé de bonnes jumelles, on distingue toutes les infrastructures américaines, l'aéroport, les ferrys, l'hôpital, les casernes et les geôles. «C'est une cicatrice aussi anachronique qu'humiliante, cet

endroit nous appartient !» s'indigne Junior Leyva, 26 ans, un villageois costaud qui vit juste à côté, à Boquerón. Puis de montrer avec fierté ses trophées : des photos de l'enclave prises discrètement depuis le mirador de Malones, avant le 11-Septembre. «Depuis, les Etats-Unis ont bloqué l'accès à ce promontoire de peur qu'on puisse apercevoir les atrocités commises à la prison Delta», ajoute Junior.

L'historiographie officielle prétend qu'il n'y aurait pas eu deux révolutions cubaines, mais une seule : celle de Castro en 1959 ne serait que la continuité de celle initiée par Céspedes en 1868. «Cela a du sens, analyse l'historien Juan Antonio Lopez. La première visait la férule espagnole, la seconde, la mainmise américaine.» Le dictateur Fulgencio Batista était à la botte des Etats-Unis et devait être renversé : c'était là la conviction d'un certain Fidel Castro, avocat natif de Birán, près d'Holguín, dans l'Orient justement. Le 26 juillet 1953, il tenta un coup de poker d'une suicidaire audace, la prise de la garnison de ●●●

EN COUVERTURE

CUBA EST

Au centre de la cité de Guantánamo, qui se situe à seulement 15 km de la base américaine du même nom, se dresse l'église Santa Catalina. Face à l'édifice religieux, une statue rend hommage à José Martí (1853-1895), figure de proue de l'indépendance.



●●● Moncada, à Santiago, pour faire main basse sur l'arsenal. Ce fut un fiasco, et la centaine de rebelles battit vite en retraite. Aujourd'hui, l'immense forteresse jaune crème a été reconvertie en école et en musée. Lisset Heredia, 22 ans, y travaille comme guide. Elle désigne le centre du terrain de jeu, où des collégiens se livrent sous la pluie à un match de football chahuté : « Là se trouvait la terrible mitrailleuse qui a brisé l'assaut. Et regardez l'édifice : il est criblé d'impacts de balles ! » Elle esquisse alors un sourire : « Les soldats de Batista ont eu beau les boucher, après la révolution, on s'est empressé de les remettre en évidence, quitte à en perforer de nouveaux ! »

On connaît la suite : Fidel Castro et ses acolytes furent incarcérés, puis s'exilèrent au Mexique. Mais ils débarquèrent à nouveau en décembre 1956 sur la plage de Las Coloradas, près de Niquero, dans l'ouest de la province, à bord du yacht *Granma*. Pourquoi, une fois de plus, avoir choisi l'Orient ? Parce qu'en cas de nouvel échec

– ce qui fut le cas –, la toute proche Sierra Maestra, point culminant de Cuba (1 974 mètres), pouvait servir de refuge. De fait, ses versants impénétrables furent un havre pour la guérilla menée par Fidel, son frère Raúl, Ernesto « Che » Guevara, Camilo Cienfuegos et les autres *barbudos* (barbus). Et c'est là qu'ils préparèrent la victoire finale de 1959.

Le site a peu changé depuis. Les forêts sont toujours aussi denses, les chemins, pentus, les accès, difficiles et les marches, épuisantes. Depuis le hameau de Villa Santo Domingo, il faut des poumons d'acier et de bonnes réserves d'eau pour grimper jusqu'à la Comandancia de la Plata, où Fidel établit son quartier général. Soudain, au milieu de la jungle, on découvre un minicampement, quasi intact. Tout est là, la clinique de fortune où le « Che », médecin de formation, exerçait parfois, la cachette d'où émettait *Radio Rebelde* (radio rebelle), et, surtout, la « maison » de Fidel, une cabane en bois dotée de sept issues de secours. « Jamais l'ennemi n'a

découvert cet endroit névralgique, raconte Luis Angel Segura, le conservateur du parc national de la Sierra Maestra. Si on y ajoute l'extrême motivation des troupes révolutionnaires et le piteux moral du rival, on peut comprendre pourquoi, en seulement deux ans, 300 hommes ont eu raison de 10 000 ! » Regard intense dans un corps décharné, il se souvient, chaviré par les larmes : « J'étais tout gamin, les révolutionnaires étaient mes héros, et les soldats de Batista avaient tué l'oncle que j'adorais. Pour moi, cet endroit est un sanctuaire... »

Plaza central de Baracoa, à l'autre bout de la province. Des jeunes viennent se connecter au WiFi (payant) jusque tard dans la nuit. L'un deux, piercing à l'oreille et look de rappeur, explique avec orgueil que cette ville de l'Orient fut, il y a quelques mois, la première du pays – où le Net est encore très contrôlé – à se voir équipée d'un accès internet sur une place publique. Pourquoi ici, et non à La Havane ? Peut-être pour le symbole : après tout, Baracoa,

EN PLEINE JUNGLE, INTACTE, LA CABANE EN BOIS DE CASTRO DOTÉE DE SEPT ISSUES DE SECOURS !

Même sur les plages, les Cubains célèbrent leurs héros : sur celle de Duaba, un mémorial honore le général Maceo (1845-1896), appelé «le plus grand lion» par les Espagnols.



c'est le berceau des Cubains. C'est ici que Christophe Colomb séjourna une semaine lors de son premier voyage, et où, plus tard, il se maria. Ici aussi qu'en 1512, Diego Velázquez de Cuéllar, premier gouverneur de Cuba, établit sa résidence, ainsi que la capitale et l'évêché de la colonie. Comme disent les Cubains, Baracoa est la *ciudad primada*, la ville première. Aujourd'hui encore, ce gros bourg alangui donne une impression de paradis perdu noyé sous les bananeraies. Sur le *malecón*, la promenade de bord de mer, ou dans les rues de terre ocre, on n'entend que le piétinement des calèches et le grincement des vélos. Une quiétude seulement brisée parfois par le vrombissement d'une vieille Cadillac ou par des plaisanteries lancées à la cantonade. Casquette rouge de baseball, l'œil bleu de ses ancêtres, Over Borges, agronome à la retraite, confirme : «Les visiteurs disent que Baracoa est un lieu de réconciliation avec la nature, et c'est vrai. Mais on a aussi beaucoup souffert d'isolement...» L'abrupte Sierra del Puril enserme la cité coloniale, et il a fallu attendre 1964 pour que la *Farola*, une route d'altitude qui serpente dans ce décor de granit, vienne désenclaver la ville première...

«Une abondance d'eau et de fruits, de plages et de forêts, de pacifiques Indiens fumant du tabac... on comprend facilement pourquoi Colomb considérait l'Orient comme la merveille absolue !» s'enthousiasme Alejandro Hartmann, le très respecté historien de Baracoa qui reçoit, toutes portes ouvertes, en short et en tee-shirt, dans sa maison coloniale aux murs vert émeraude.

Dans un recoin grillagé se dresse une croix plantée par Colomb

En s'appuyant sur des documents historiques et des tests ADN effectués sur des habitants de l'Orient, il affirme que les Taïnos et les Karibs – les autochtones de l'île – n'ont pas été totalement exterminés par les conquistadores, mais se sont «dilués» dans la population. Le chercheur manifeste aussi son admiration pour un Taïno du nom de Hatuey : ce cacique rebelle refusa de se convertir à la foi catholique et préféra «l'enfer» – il fut brûlé vif en 1512 – au «paradis des Espagnols». Face à la cathédrale de Baracoa, qui, dans un recoin grillagé, conserve la seule encore conservée des vingt-neuf croix que planta jadis Colomb dans les Amériques, se dresse une imposante statue d'Hatuey, honoré

aujourd'hui encore à Cuba en tant que première figure héroïque de la lutte contre le colonialisme. Hartmann explique en rigolant : «Cette statue, c'est un pied de nez anticlérical ! Elle a été sculptée par les francs-maçons de Baracoa, bien avant la révolution...»

Terre de tous les commencements, l'Orient est aussi celle des fins annoncées. Aux abords du village de Mayarí Arriba, au pied de la Sierra del Cristal, surgit, telle une apparition, un monument funéraire aux allures soviétiques. C'est le mausolée familial de Raúl Castro, l'actuel président de la République. Entre des massifs de *califa*, une plante rouge symbolisant le sang des «martyrs de la révolution», et des allées de palmiers royaux, l'arbre national, repose une grosse pierre tombale, portant l'inscription «Raúl-Vilma», laconique hommage à son épouse décédée en 2007. Des haut-parleurs diffusent en boucle une musique pompeuse, où se mêlent clavecins, voix d'opéra et bouts de discours du grand frère Fidel. La dernière demeure du Patriarche – aujourd'hui malade et affaibli –, elle, sera ailleurs. «C'est un secret de Polichinelle, affirme Daniel Almenares, directeur d'une compagnie de théâtre. On sait tous que ses restes reposeront dans notre ville de Santiago.»

Direction donc le cimetière Santa Ifigenia, situé dans le nord de la grande cité portuaire. Passé un drapeau tricolore hissé haut dans le ciel, on tombe sur un caveau néoclassique orné de quatre cariatides, qui héberge l'urne du poète et philosophe José Martí (1853-1895), fondateur du parti révolutionnaire cubain. La dépouille du *Líder Máximo* partagera-t-elle ce panthéon ? Ou un autre sera-t-il édifié à sa gloire ? En guise de réponse, comme pour dissimuler sa gêne, la responsable de la nécropole de Santiago part dans un long rire sonore. Mais une chose est sûre : dans l'Orient, comme dans tout Cuba, une nouvelle ère a déjà commencé. ■

François Musseau

EN COUVERTURE

CUBA

Centre

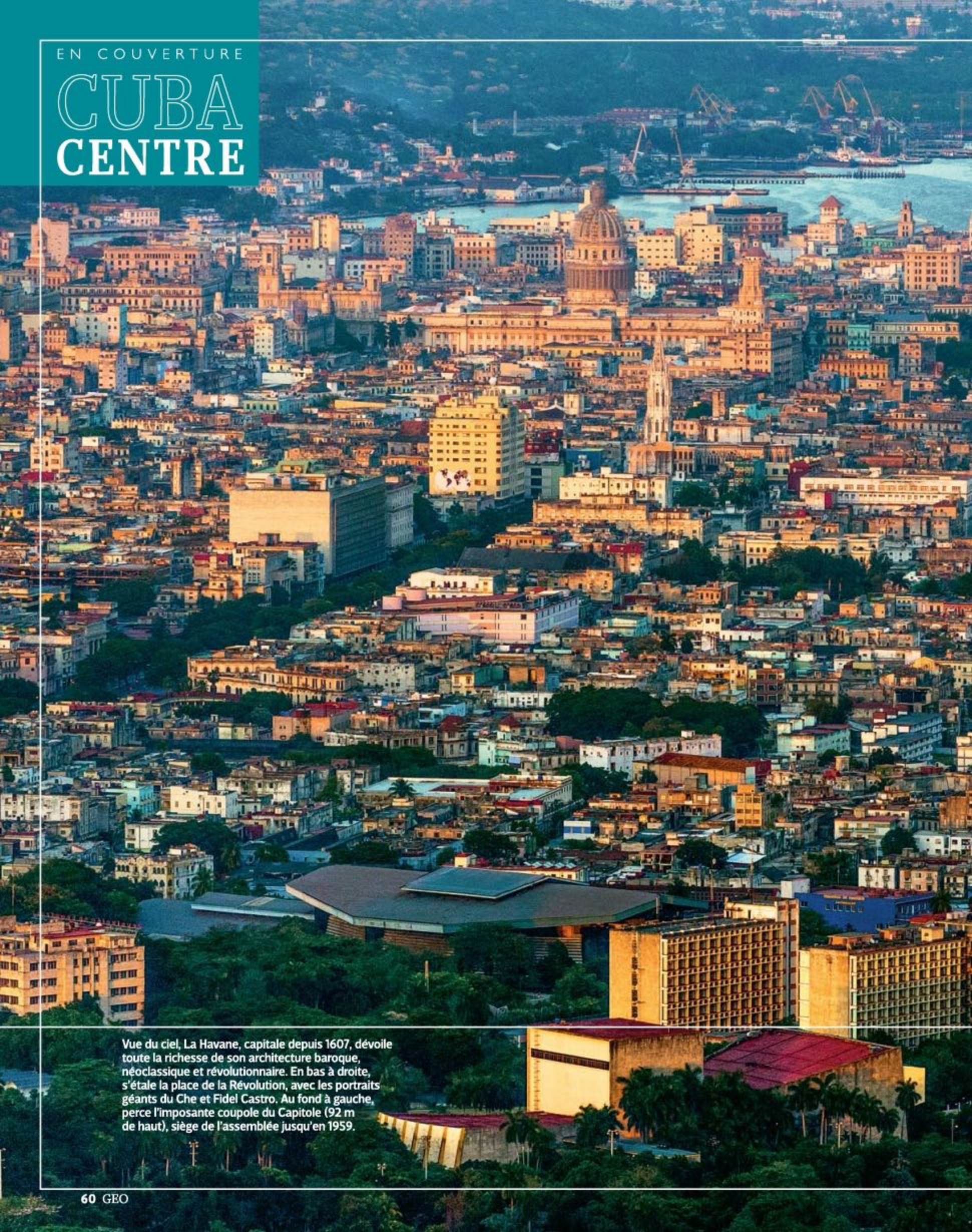
De La Havane à Camagüey



Loïn des plages surpeuplées de la presqu'île de Varadero, les cayos, ces îlots situés au nord de Cuba, offrent des paysages intacts et sont entourés d'eaux coralliennes, fabuleuses pour la plongée. Les plus grands, comme Cayo Santa Maria ou Cayo Coco, sont reliés au continent par une digue. Les plus petits ne sont accessibles que par bateau ou avion.

EN COUVERTURE

CUBA CENTRE




Vue du ciel, La Havane, capitale depuis 1607, dévoile toute la richesse de son architecture baroque, néoclassique et révolutionnaire. En bas à droite, s'étale la place de la Révolution, avec les portraits géants du Che et Fidel Castro. Au fond à gauche, perce l'imposante coupole du Capitole (92 m de haut), siège de l'assemblée jusqu'en 1959.



EN COUVERTURE

CUBA CENTRE

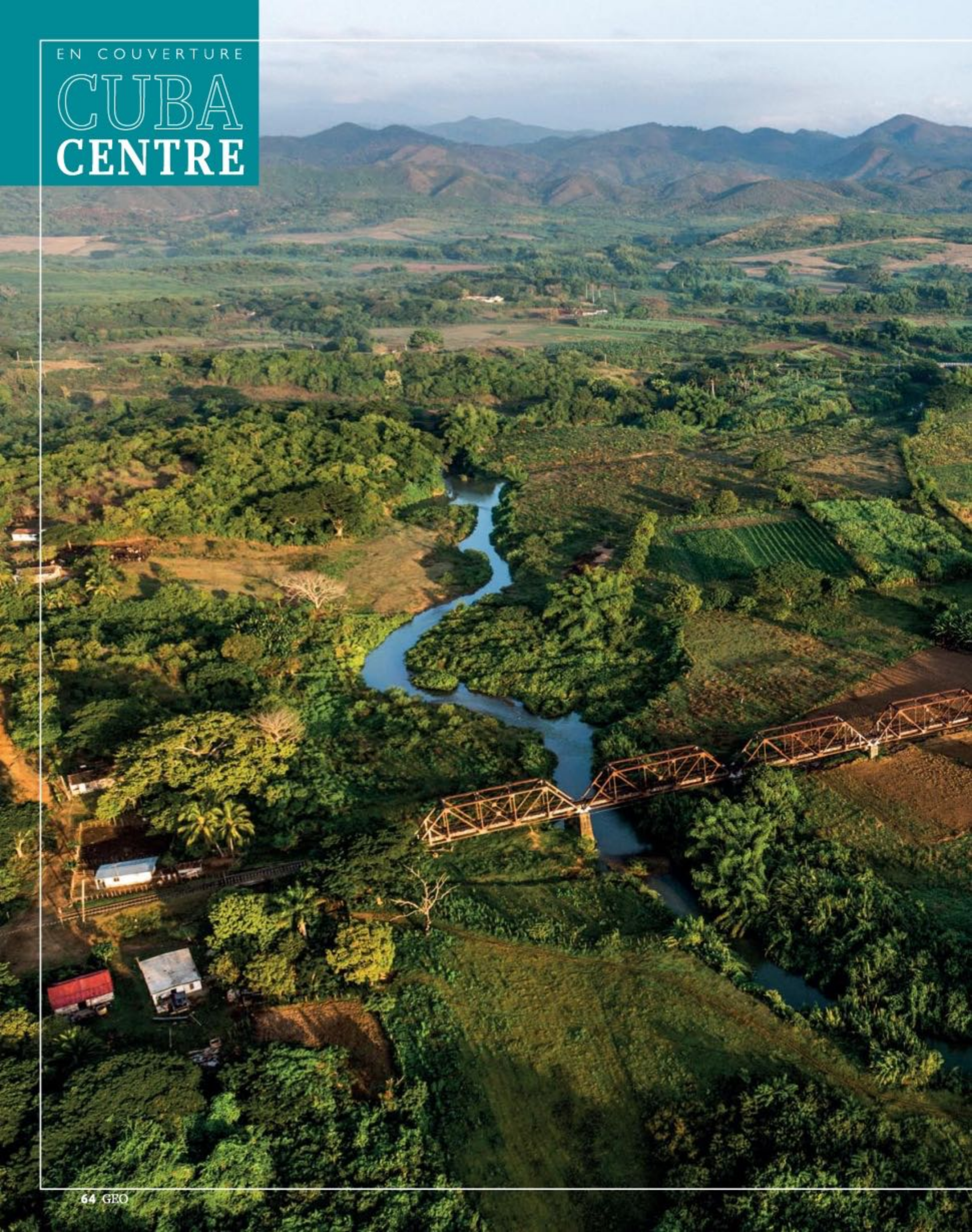


Ce cordon de bitume qui semble flotter sur l'Atlantique est un chef-d'œuvre d'ingénierie civile. Achievé en 2000, le *pedraplen* (chaussée) relie l'île principale aux îlots de la côte septentrionale, inhabités mais ouverts au tourisme depuis la fin des années 1990. Long de 48 km, il contourne la fragile mangrove et préserve la faune marine grâce à 48 ponts.



EN COUVERTURE

CUBA CENTRE





Plus qu'une voie ferrée, c'est un moyen de remonter le temps. Chaque matin, un vieux train à vapeur quitte Trinidad pour sillonner la Valle de los Ingenios, vaste plaine couleur de jade, où l'industrie sucrière connut son apogée, au XIX^e siècle. A l'arrivée à Manacalznaga, dans une hacienda rénovée, le voyageur peut déguster un *guarapo*, jus de canne pressée.

EN VILLE, LA RÉVOLUTION EST VERTE

Dans les années 1990, les citoyens cubains, poussés par la faim, ont planté partout : toits, terrasses, décharges. Aujourd'hui, le pays est le numéro un mondial de l'agriculture urbaine biologique. Enquête.

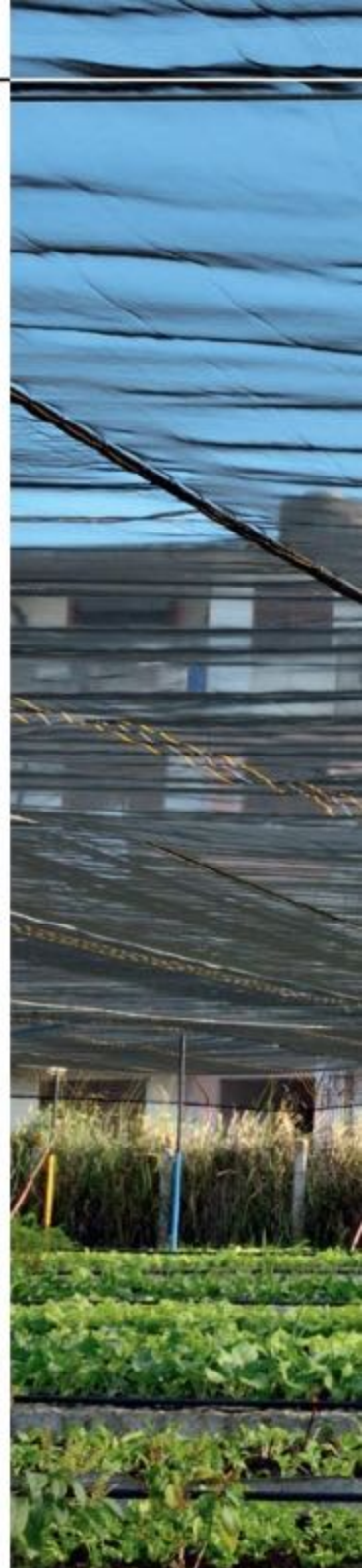
PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE) ET FEDERICO LABANTI (PHOTOS)

Un bout de campagne... en pleine ville. Dans le quartier de Barrio Nuevo, dans l'ouest de La Havane, le long d'une avenue bordée d'usines désaffectées, apparaît soudain un havre de verdure, dominé par des bananiers. C'est le «domaine» d'América Alarcón. A 67 ans, cette petite femme est une force de la nature. En un quart de siècle, elle a aménagé ici un demi-hectare de plantations, où s'épanouissent une quinzaine de variétés de légumes et plantes aromatiques, des carottes, des betteraves ou du basilic, mais aussi des tubercules tropicaux, comme le yucca et le malanga. Entre les potagers et une modeste mesure, gambadent même des coqs, des poules et des canards, ainsi que deux énormes truies, qui viennent de mettre bas... «A part des fumigations qui nous protègent, nous, des moustiques, vous ne trouverez pas une goutte de produits chimiques ici,

ce n'est que du bio !» se targue América, qui emploie deux salariés. En 1991, cette auxiliaire de nettoyage au salaire de misère (moins de trois euros par mois) s'est vu attribuer par l'Etat cette parcelle, alors une décharge «où pullulaient les rats». Elle l'a transformée en corne d'abondance. Chaque matin, sur le bord de la route, les riverains s'arrachent ses produits frais. «Avant je survivais, aujourd'hui je prospère !» clame cette fermière des villes...

América Alarcón n'a rien d'une exception. En à peine deux décennies, le pays entier a concrétisé un rêve d'écologistes : faire la révolution verte en ville. Lorsque, au début des années 1990, l'URSS s'est désagrégée, Cuba s'est englué dans une terrible crise. En cinq ans, le PIB a dégringolé de 35 %, et le pouvoir d'achat de 50 %. Faute de pétrole et de fertilisants, que le «frère» soviétique ne pouvait plus fournir, le secteur agricole, très mécanisé et polluant, s'est effondré. Les pénuries sont

devenues le lot quotidien. En 1992, Fidel Castro a décrété l'établissement d'une «période spéciale en temps de paix», doux euphémisme pour annoncer un régime sec. Poussés par la faim, les Cubains se sont mis alors à semer des graines un peu partout, à planter sur des terrains vagues, des friches industrielles, voire des dépotoirs. Y voyant son intérêt, le régime n'a pas tardé à appuyer et à encadrer ce mouvement populaire, en cédant des parcelles à quiconque voulait bien les cultiver. Dans les villes cubaines, un modèle durable d'agroécologie a ainsi pris racine. Aujourd'hui, même si dans les campagnes, les grandes cultures – tabac, pommes de terre, canne à sucre et maïs – sont toujours arrosées de produits chimiques, la métamorphose a porté ses fruits dans les zones urbaines et périurbaines : d'après les autorités, les agglomérations sont constellées de 400 000 exploitations fournissant 1,5 million de tonnes de fruits et légumes l'an,





et ce, seulement grâce à des engrais et insecticides bio ! Une mise minimale pour un gain maximum : les fermes citadines ne dépassent pas le quart des surfaces agricoles du pays, mais représentent les deux tiers de la production agricole cubaine.

La Havane incarne mieux qu'aucune autre ville cette réussite. Le défi était de taille : la capitale ne dispose que de 0,4 % des terres cultivables du pays, tout en concentrant 20 % de la population (plus de deux millions de personnes). L'urgence de se nourrir a permis ici de mettre en valeur

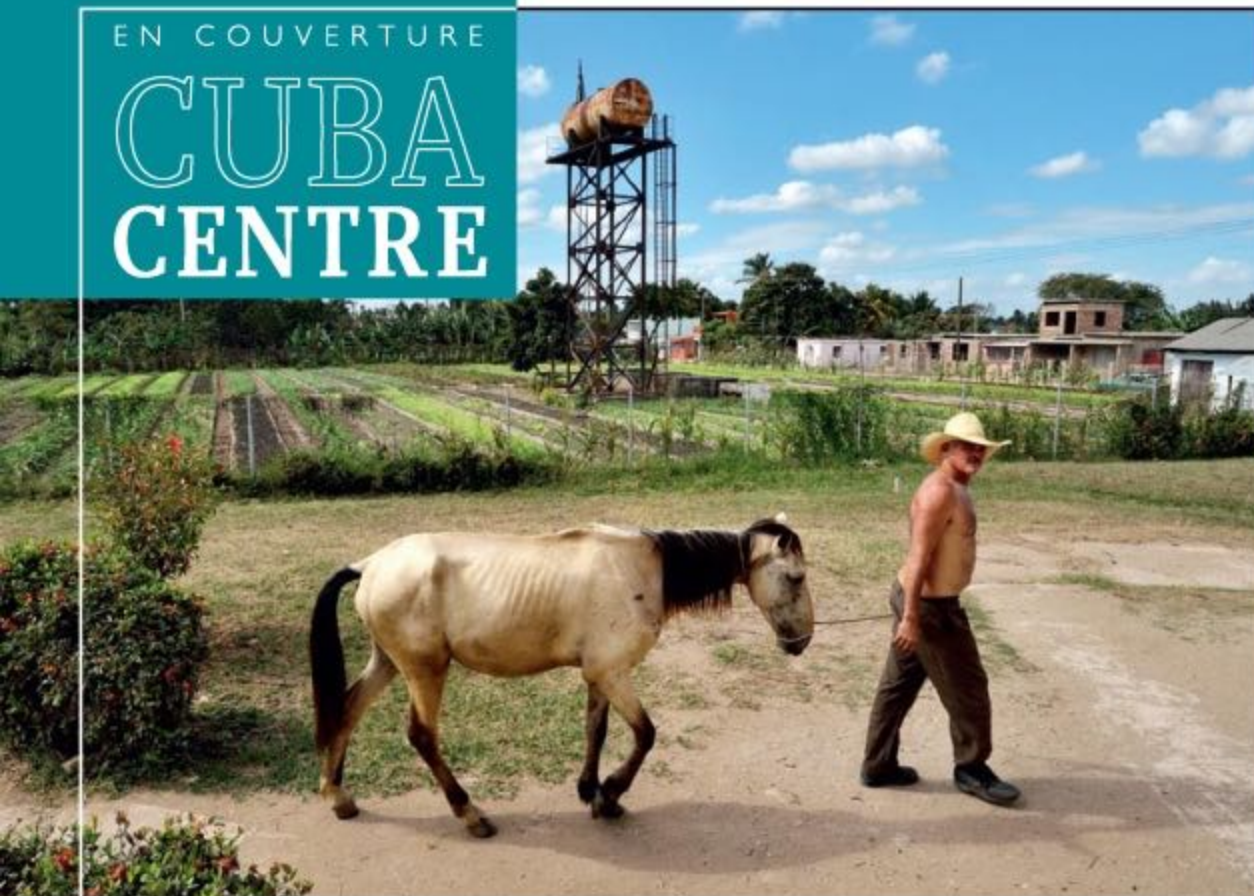
35 000 hectares : assez pour couvrir la moitié des besoins annuels des habitants. Il suffit de flâner dans la cité pour être frappé par l'omniprésence des *huertos intensivos* (jardins intensifs), ces lopins cédés, comme celui d'América Alarcón, en usufruit à un ou plusieurs cultivateurs, et des *organopónicos*, des fermes organisées en coopératives. Sans compter la myriade de potagers, qui se nichent partout, patios, terrasses ou toits : d'après l'Actaf, l'Association cubaine des techniciens agricoles et forestiers, on en compterait une centaine de milliers rien

A l'ombre des immeubles de Santa Clara, à l'est de La Havane, sur un ancien terrain vague, s'épanouissent désormais des plants d'épinard, de laitue, d'ail ou de basilic. L'*organopónico* (ferme coopérative) écoule sa production auprès des riverains, et les six cultivateurs se répartissent les bénéfices. Leur revenu est ainsi bien supérieur au salaire moyen cubain.

que dans la capitale. L'objectif de ces microplantations n'est pas de faire négoce, mais d'alléger la part de l'alimentation dans le budget des familles, à l'heure où le salaire moyen est toujours aussi dérisoire (autour de vingt dollars par mois). José Quintana, un militaire à la retraite dont le jardin de manguiers, de *mameys* (un arbre typique des Caraïbes dont le fruit rappelle l'abricot) et d'avocats donne sur l'imposante place de la Révolution, l'affirme sans honte : « Lors des plus rudes années de la période spéciale, c'est cette parcelle qui m'a permis de survivre. » ●●●

EN COUVERTURE

CUBA CENTRE



Dans les 400 000 fermes urbaines de l'île (ici dans l'*organopónico* America Latina, à Camagüey), les chevaux et les bœufs ont remplacé les tracteurs après la pénurie de pétrole consécutive à la chute de l'URSS.



Retraité, Luis Vazquez travaille pourtant, et ce à Belleza Productiva, une plantation installée dans un quartier résidentiel de Trinidad. Semences, engrais et insecticides biologiques sont fournis par l'Etat.

●●● Carmen Cabrera, qui vit dans un quartier colonial décati, est tout aussi catégorique : les 150 mètres carrés qu'elle a plantés sur son toit nourrissent les quatre générations de la maison. «A la pire époque, ou tu semais, ou tu n'avais rien dans le ventre, dit-elle. Aujourd'hui, ma famille vit mieux, on mange des poireaux, des tomates, du chou-fleur... Plus seulement du riz et des haricots !»

«Ne vous bousculez pas, il y en aura pour tout le monde !» lance une maraîchère débordée. Mais en un rien de temps, tout le stock s'est envolé, et certains clients repartent penauds, les mains vides. Il n'est que huit heures du matin. Situé dans le quartier de Playa, l'*organopónico* dirigé par Roberto Perez, 66 ans, est réputé à La Havane pour la diversité de ses légumes, chicorées, roquette, bettes...

Le modèle cubain attire les délégations étrangères

Sur deux hectares de sol rocailleux et sableux, quarante-huit *canteros* ont été disposés avec soin, bien alignés, bien parallèles. Les *canteros*, ce sont des bacs de cinquante centimètres de haut remplis de matière végétale et de compost, qui permettent de faire pousser des plantes même en terrain hostile. «Nous avons ouvert en 1992, et très vite, nous sommes devenus une référence», s'enorgueillit Roberto. A l'époque soviétique, cet homme flegmatique était haut fonctionnaire, en charge de l'importation des pesticides. Aujourd'hui, outre sa fonction de responsable de l'*organopónico* de Playa, il est expert en lombricompostage et en produits bio au sein de l'un des six «centres de reproduction» de La Havane. Ces pôles de recherche – où le système des

L'ÉTAT PRÉLÈVE 20 % DES RÉCOLTES POUR ALIMENTER GRATUITEMENT ÉCOLES ET HÔPITAUX



La moitié des fruits et légumes (ici des piments sur un étal de Habana Vieja, la vieille ville) consommés dans la capitale est produite sur place.

canteros a été mis au point –, placés sous la houlette de l'Etat, expérimentent les meilleurs moyens naturels d'aider les plantes à résister aux nuisibles. «On a développé des fongicides biologiques, ainsi que l'utilisation de l'huile de mangousier comme insecticide, explique Roberto. Des délégations du monde entier nous rendent visite : c'est le signe qu'on a atteint un haut niveau de connaissances dans ce domaine...»

Ni vraiment privée ni vraiment publique, la ferme urbaine à la cubaine, qu'elle soit *organopónico* ou *huerto intensivo*, répond parfaitement au leitmotiv des autorités : «Décentraliser sans perdre le contrôle, centraliser sans tuer l'initiative.» Elle est autogérée et organise la production à sa guise, mais doit rendre des comptes à l'Etat, dont elle dépend en grande partie. Faute de moyens financiers propres, elle reçoit des autorités semences, biofertilisants, outillage, matériel d'irrigation et conseils techniques. «On passe beaucoup de temps à négocier avec l'Etat, admet Roberto Perez. Mais l'essentiel de nos gains nous revient.» Certes, la loi impose de reverser 20 % des récoltes aux autorités pour alimenter écoles, hôpitaux et maisons de retraite en produits frais. Mais les 80 % restants sont vendus sur place, à des tarifs plafonnés, et les bénéfices, répartis entre les dix membres de la coopérative. Chapeau de paille et chemise trempée de sueur, Orlando Zuñiga, la quarantaine, se réjouit : «Le travail est dur, mais, comme tous les agriculteurs de l'*organopónico*, je gagne 1 800 pesos par mois [soixante euros], six fois plus que lorsque j'étais tech-

nicien en télécommunications !»

Moins de pollution (la traction animale et les bœufs ont remplacé les tracteurs), moins de transport (les aliments sont produits, vendus et consommés sur place), plus de verdure, une alimentation plus saine et plus variée : dans les cités cubaines, le rêve des écologistes semble devenu réalité. Mais cette révolution verte était née de la nécessité, et non d'un choix. Et aujourd'hui, selon le programme alimentaire mondial des Nations unies, Cuba doit encore importer 70 % de ses aliments. Alors, l'expérience peut-elle durer ? A l'heure où l'île s'ouvre aux capitaux étrangers, rien n'est moins sûr. «La libéralisation pourrait faire revenir les pesticides et tout ruiner», s'inquiète Egidio Pérez Medina, l'énergique président de l'Actaf. Pourtant, beaucoup de «fermiers des villes» confient, sous couvert d'anonymat, que l'agroécologie pourrait avoir un bel avenir à Cuba si le corset de l'Etat, qui plafonne les prix, se desserrait enfin. Dans l'impressionnant *organopónico* d'Alamar, à l'est de la capitale, la superficie cultivée a triplé depuis 1997, et la production, décuplée. Selon Miguel Salcines, son responsable, «l'idéal serait que les produits bio soient certifiés, cela permettrait d'augmenter les prix sur les marchés...» Une vision qui ne fait pas l'unanimité. Alors que le rêve de pérenniser le modèle agro-écologique cubain est, lui, bien partagé : «Dans quel autre pays du monde les villes font de l'agriculture entièrement bio ? Aucun, conclut Egidio Pérez Medina. Cette exception est notre atout.» ■

François Musseau



Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début janvier sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.



Sur la route

EXPLOREZ L'AUSTRALIE
EN TOUTE LIBERTÉ

Savez-vous que le road trip* est le meilleur moyen de découvrir l'Australie ? Optez pour un séjour en camping-car et partez à la conquête de l'île-continent, depuis la magnifique baie de Sydney jusqu'à la forêt tropicale de Cairns au nord. Et pourquoi ne pas faire un détour pour admirer le légendaire rocher d'Uluru, ainsi que les autres merveilles du Centre rouge ? Choisissez vos dates et laissez le spécialiste du voyage sur mesure en Australie s'occuper de tout ! **Australie Autrement** propose des séjours itinérants **à partir de 1 300 € TTC/pers.** (17 jours avec vols, camping-car 2 pers. en base standard, période : mai-juin 2016). **Un, deux, trois, prêts ? Roulez !**

Pour tout renseignement
rendez-vous sur
www.australieautrement.com

**5 bis rue de l'Asile Popincourt
75011 Paris**

01 40 46 99 15

* voyage-découverte sur les routes



AustralieAutrement



AUSTRALIA.COM

LE FACTEUR CHEVAL DES CARAÏBES

La vie de Gallo, coiffeur, diplomate, espion de Castro et maintenant artiste, est le reflet de l'histoire de l'île. La misère, le succès, l'effondrement post-URSS... Entretien.

PAR VINCENT REA (TEXTE) ET NATHALIE BAETENS (PHOTOS)

Barbier, révolutionnaire, diplomate, agent secret... La vie d'Héctor Pascual Gallo Portieles, dit Gallo, pourrait nourrir le plus palpitant des biopics. Avec un épilogue en forme de coup de théâtre : en 1990, alors que Cuba s'enfonçait dans la misère, cet homme au parcours improbable a échoué à Alamar, banlieue sans âme de La Havane, avec une retraite de dix dollars par mois. Au bord du suicide, c'est en puisant dans son imaginaire qu'il a trouvé la force de survivre. Il s'est mis ainsi à créer des centaines de «pièces», recyclant des objets du quotidien détournés de leur utilité première. Petit à petit, ses œuvres ont colonisé son appartement, puis son quartier. Ce vaste ensemble, qu'il a baptisé le *Jardin des Affects*, commence à être reconnu à sa juste valeur par les amateurs d'art brut.



L'ARTISTE
HÉCTOR
PASCUAL GALLO
PORTIELES

C'est une fois retraité que celui qui se fait appeler Gallo s'est mis à créer. Avec humilité : «Je me considère plus comme une pièce parmi les autres que comme un créateur», dit-il.

premier a eu lieu en 1924. C'est tout simplement ma naissance : ma mère m'a eu à 47 ans ! A cette époque, nous vivons à Campo Florido [village proche de La Havane], dont mon père, ancien compagnon de l'indépendance aux côtés de José Martí, était le maire. Mais en 1936, il est écarté de la mairie et nous nous retrouvons du jour au lendemain sans ressources. Me voilà donc, à 12 ans, obligé de chercher du travail. Longtemps, j'ai aidé mon frère dans son salon de coiffure pour hommes, qui était déjà le rendez-vous des militants socialistes de

GEO Vous allez fêter cette année vos 92 ans. En quoi votre vie est-elle liée aux moments clés de l'histoire de Cuba ?

Gallo Je me dis parfois que mon existence a été une succession de surprises, et de miracles. Le

la région. Ensuite, j'ai ouvert mon propre salon, tout en poursuivant mes activités clandestines, comme la transmission d'informations et de messages aux rebelles. En 1959, la révolution triomphe, portée par la majorité des Cubains, dont moi. Après quelques mois, on me convoque à La Havane. Et là, un camarade me dit : «Fini la coiffure. Désormais, tu seras diplomate !» Nous savions que la sécurité du pays était menacée, et devions constituer un service de renseignements extérieurs. Douze jours plus tard, me voilà en mission au Paraguay, un pays dont j'ignorais tout. N'oublions pas que j'ai quitté l'école à 12 ans. Malgré tout, ma carrière me conduira dans une vingtaine de pays, dont neuf en tant qu'attaché d'ambassade, en Amérique latine, mais aussi en Algérie, au Bénin, au Cambodge... J'ai eu la chance de voyager, ce qui m'a ●●●



Gallo recycle, détourne et réinterprète tout ce qu'il trouve : vieux téléviseurs, appareils ménagers usagés, machines à écrire... Ses créations s'emplissent au pied de son immeuble d'Alamar, une banlieue de La Havane.

CUBA
CENTRE

1927

FILS DE HÉROS Gallo, né en 1924, est le sixième enfant d'Antonio, compagnon de lutte de José Martí, leader de l'indépendance.



1938

JEUNE MESSENGER A 12 ans, il quitte l'école. Grâce à son vélo, il servira de liaison entre les militants socialistes, amis de son frère.

BARBIER ET BARBUDO Tout en travaillant dans son salon, il soutient clandestinement les révolutionnaires, les «barbus».



1950

... ouvert l'esprit. Cela m'a appris à voir les choses comme elles sont réellement et non comme on les imagine ou comme on les idéalise. Et cela a contribué à me donner cette liberté d'expression.

Cet itinéraire a même croisé la grande histoire, quelques semaines avant le débarquement de la baie des Cochons...

Début 1961, le projet d'invasion américaine n'est plus un secret pour personne. Reste à savoir où, quand et comment. Je suis alors en poste à San José, au Costa Rica. Et là, je rencontre par hasard un mercenaire guatémaltèque qui prétend travailler pour les anticastroïstes. Il affirme détenir toutes les informations sur leurs plans, et se dit prêt à les céder pour 500 dollars. Par principe, nous nous interdisions de payer nos informateurs. Et de toute façon, nous n'avions pas cette somme ! Je finis par lui proposer trente dollars... qu'il accepte, bizarrement. Le soir même, il me remet un message crypté, dont il me confie le code avant de disparaître : les forces anticastroïstes débarqueront dans la baie des Cochons le 24 février 1961. Toutes les informations, y compris

les détails annexes, seront avérées par l'histoire, sauf la date, puisque la tentative d'invasion eut lieu le 17 avril. Je m'interroge encore sur cette étrange rencontre, ces renseignements obtenus si facilement, cette localisation précise, alors que l'on sait aujourd'hui que Kennedy a changé d'avis au dernier moment sur le site du débarquement... Qui savait ? Nos services ont immédiatement câblé cinq lignes à La Havane, et l'écrivain Carlos Luis Fallas a pris l'avion pour Cuba avec notre rapport caché dans la doublure de sa veste.

Avec de tels états de services, vous imaginiez sans doute une retraite confortable. Que s'est-il passé alors ?

En juin 1990, me voici à la retraite. J'ai 66 ans et je viens d'échanger ma grande maison des beaux quartiers de La Havane contre deux modestes appartements : un pour mes enfants, et celui-ci, pour ma femme et moi [la *permuta*, système informel en vigueur jusqu'en 2011, permettait aux Cubains de changer de logement à l'époque où la vente immobilière était interdite]. Cuba entre alors dans la «période

spéciale en temps de paix», ces années terribles où l'île a connu la misère et la faim. Après la chute du mur de Berlin et la conversion au capitalisme des pays «frères», notre commerce s'est effondré, passant de 8 500 millions de dollars par an à presque zéro. Ça, c'est pour l'aspect comptable. Mais il y a un autre aspect que l'on ne peut pas mesurer aussi facilement, c'est l'impact psychologique. Tous ces symboles sacrés balayés, tous ces principes révolutionnaires érigés en lois et qui ne tiennent plus... Et moi, au milieu de tout ça, avec l'équivalent de dix dollars par mois.

Comment avez-vous trouvé la force de rebondir ?

Et que faire ? Me suicider ? Bien sûr que j'y ai pensé. Mais paradoxalement, ma dépression, profonde, a agi comme un ressort. J'étais un naufragé, perdu dans l'océan déchaîné, sans autre possibilité que nager et nager encore. Il m'était insupportable de rester chez moi à ne rien faire. Alors j'ai commencé à me promener dans mon quartier, à ramasser des objets abandonnés, obsolètes. La toute première «pièce», c'était un

POUR EN SAVOIR PLUS

► UN LIEU

Le Jardin des Affects de Gallo se trouve dans la Zona Micro X d'Alamar, à Habana del Este.

► UN LIVRE

Gallo, de Nathalie Baetens et Vincent Rea, édité en 2014 par l'Art Brut Project. Il est disponible à la librairie de la galerie Christian Berst, 3-5, passage des Gravilliers, 75003, Paris. christianberst.com

«EN 1961, UN MERCENAIRE M'A VENDU LES PLANS DE L'INVASION DE LA BAIE DES COCHONS...»



1960
UN BON CAMARADE Castro le promeut diplomate. Un comble pour lui qui se voit comme un «semi-analphabète».



1964
DANS LES HAUTES SPHÈRES Pendant trente ans, il fréquente ministères et ambassades (ici à La Paz, en Bolivie) avec son épouse, Emilia.

DOUBLE JEU Il multiplie les missions à l'étranger, officiellement comme attaché commercial, en réalité comme agent secret. Ici à Barcelone.



pare-chocs. Vieux, tordu, mais très beau. Je l'ai installé devant l'immeuble, dans ce qui deviendra plus tard le *Jardin des Affects*. On m'a d'abord pris pour un fou. Puis, petit à petit, les gens m'ont regardé autrement. Et aujourd'hui, ce n'est plus moi qui vais chercher les pièces, on me les apporte... Je suis toujours très surpris par cette force qui m'a permis de me remettre des

coups de la vie. Mais je suis également très conscient que ma renaissance, c'est à l'art que je la dois. Grâce à l'art, je suis devenu un nouvel être. Agir comme je pense, dire ce que je ressens... Plus je m'approche de cela, plus je suis libre.

Justement, quelles sont vos sources d'inspiration ?

La vie elle-même, qui n'est rien d'autre qu'une transformation

L'intérieur de son appartement, que Gallo a baptisé *galería*, fourmille d'œuvres, dont beaucoup de visages. «L'autoportrait, c'est une façon de me livrer et de me multiplier», explique-t-il.

permanente de la matière. Regardez toutes ces pièces accumulées chez moi. Je les produis comme elles me viennent. Sans réfléchir. Sinon, je me sentirais prisonnier, ou pire, exilé. Quant à celles que l'on m'apporte, je ne les modifie pas : je les «complète», en fonction de ce qu'elles m'inspirent. Certaines parlent si clairement le langage des sentiments que je les installe telles quelles. Au fond, je ne cherche pas la perfection dans l'art mais l'expression la plus sincère. Plus cela semble fait par un enfant, plus cela me ressemble.

Quelles leçons tirer de ce destin en forme de montagnes russes ?

Qu'il est toujours possible de se relever, peu importe l'âge. Il m'a fallu attendre d'avoir 66 ans pour découvrir cette forme de liberté idéale qui est de pouvoir exprimer ce que l'on ressent au plus profond de soi-même, et donner aux autres tout ce que l'on peut. J'en ai aujourd'hui 91, et je ne veux pas que la vie s'arrête, parce que je n'aurai jamais le temps de terminer tout ce que je veux faire. Tout ce que je veux donner. ■

Propos recueillis par Vincent Rea



EN COUVERTURE

CUBA

Ouest

Du cap San Antonio à Mariel



Pause baignade dans le río San Juan. Cette piscine naturelle se cache dans les échancrures de la Sierra del Rosario, tout près de Las Terrazas, premier village du pays à s'être tourné vers l'écotourisme. Outre le gîte et le couvert, chez l'habitant, on trouve ici toute une gamme d'activités, randonnées à cheval, balades naturalistes, parcours accrobranche...

EN COUVERTURE

CUBA OUEST



Des engins de métal rouillent dans l'indifférence, à deux pas des habitations. Les gisements de cuivre de Minas de Matahambre, jadis exploités par les Américains, ont été nationalisés par Fidel Castro à sa prise de pouvoir, en 1959, puis abandonnés – et classés au patrimoine du pays. Mais le gouvernement va bientôt relancer l'extraction.



EN COUVERTURE

CUBA OUEST



La nuit va bientôt tomber sur Vinales, majestueuse vallée parsemée de mogotes, des monts calcaires tout en rondeurs. Cette contrée fertile est le fief des *guajros*. Reconnaisables à leur sempiternel chapeau de paille, ces paysans se dévouent à la culture du tabac. Les meilleurs cigares cubains proviennent de la région, inscrite au patrimoine de l'humanité en 1999.



LE PARI DE L'OCCIDENTE

Port gigantesque, golf, complexes hôteliers... Longtemps délaissé par les autorités, l'Ouest rural change de visage. Une métamorphose qui n'est pas sans créer quelques tensions. Reportage.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE) ET SEBASTIAN LISTE (PHOTOS)

Quelques rafiots ont été amarrés à un ponton sur le point de rendre l'âme. Depuis le petit port de pêche de Mariel, des habitants contemplent le côté opposé de la baie, comme hypnotisés : là-bas, se déploie le tout récent terminal de containers, hérissé de quatre énormes grues rouges. Une rocade flambant neuve permet déjà d'accéder à ce chantier de cinquante kilomètres carrés – la moitié de la superficie de Paris ! Le «centre des affaires» est bien avancé, alors que la future base logistique reste parcourue par un ballet de pelleteuses, et neuf autres zones – dont un parc industriel de haute technologie – ne sont encore que des terre-pleins arrachés à la végétation tropicale. Jamais la Cuba castriste n'avait lancé de projet aussi pharaonique. Le régime veut faire de Mariel, qui héberge déjà l'activité portuaire de La Havane, située à une cinquantaine de kilomètres plus à l'est, le «nouveau hub des Amériques» d'ici à cinq ans. Inauguré en janvier 2014, ce site stratégique par sa position, en plein centre des Caraïbes et à seulement

200 kilomètres de la Floride, devrait servir de poste de transit entre l'Europe et l'Asie. Le gouvernement cubain, qui a su attirer ici d'importants investissements étrangers, notamment brésiliens, rêve maintenant d'une levée de l'embargo américain. Pour que Mariel acquière enfin une stature internationale...

Electriciens, chauffeurs, maçons... on recrute en masse

«La bataille économique est notre principale tâche.» Ce slogan de Fidel Castro, peint il y a une trentaine d'années sur une paroi rocheuse à l'entrée de Mariel, prend aujourd'hui un sens nouveau : au-delà du chantier, une gigantesque «zone spéciale de développement Mariel», la ZEDM, devrait naître, avec golfs, complexes hôteliers et appartements touristiques... Une éclatante vitrine capitaliste en terre socialiste ! Mais les Cubains ne sont pas choqués : déjà, ces titanesques projets rejailissent sur le reste de la province d'Artemisa et, par ricochet, sur celle, voisine, de Pinar del Río. Jusqu'alors, l'Occidente (Ouest), petite contrée de montagnes, était un peu endormi. C'était juste un

bout d'île au charme désuet, réputé pour ses plantations de tabac et sa grandiose vallée de Viñales. Un instituteur de la ville de Pinar del Río, qui, comme beaucoup de témoins rencontrés au cours de cette enquête, préfère garder l'anonymat, résume à sa façon : «La dictature de Batista nous avait marginalisés, la Révolution nous a bien traités, mais en nous reléguant à un rôle mineur. C'est désormais notre heure : le changement passe par l'Ouest !»

Dans le vieux bourg de Mariel, 40 000 habitants, ce changement est déjà palpable. Non dans la physionomie des rues, immuables, mais sur les visages, et surtout dans les conversations. On ne parle que de la «bourse du travail», l'organisme par lequel les autorités du mégachantier recrutent par dizaines des électriciens, chauffeurs, maçons, dockers... Quoique non chiffré, le besoin de main-d'œuvre est énorme. «A terme, il faudra embaucher dans toute la région, confie Victor Paes, employé au ministère du Commerce extérieur. Chaque habitant a déjà au moins un parent qui travaille là-bas. Et cela bouleverse la donne...»





Assis dans l'ombre généreuse d'un flamboyant, le jeune Bernardo Rodríguez – son nom a été changé – en est l'illustration parfaite. Son père et son oncle, employés à la cimenterie depuis trois décennies, émargent à 365 pesos par mois, quinze maigres dollars (le salaire moyen tourne autour de vingt dollars). En septembre 2014, Bernardo a été embauché à Mariel comme opérateur de grue pour 8 200 pesos, vingt-deux fois plus ! «Ma vie a changé du tout au tout, je n'ai plus de soucis matériels», affirme-t-il. Seul bémol : les frictions que cela crée avec ses parents, ses amis. Son visage jovial se mue alors en rictus de gêne.

Dans la vallée de Viñales, à l'extrême ouest du pays, les bœufs ne servent pas seulement à labourer la terre rouge. Ils sont encore l'un des principaux moyens de transport, avec le cheval. Au second plan, on aperçoit un *bohío*, une hutte, où sèchent les feuilles de tabac.

A Mariel, le Cuba à deux vitesses est déjà une réalité.

A Viñales aussi, les coutures commencent à craquer. Au début des années 1990, cet humble village étalait ses rues coloniales délabrées entre plantations de tabac et *mogotes* – des montagnes calcaires aux formes arrondies, qui, par temps brumeux, évoquent des estampes chinoises. Ces vingt dernières années, le bourg a profité de la timide ouverture économique permettant aux particuliers d'ouvrir chez eux un *paladar* (table d'hôtes) ou une *casa particular* (chambre d'hôtes). Et depuis 2010, c'est l'envolée. On compte 760 *casas particulares*

pour seulement 27 000 habitants. Malgré un Etat vorace (entre vingt-cinq et soixante-quinze dollars prélevés chaque mois pour une chambre, en plus de 10 % du chiffre d'affaires), cela vaut le coup : un tenancier qui facture vingt-cinq dollars la nuitée parvient à dégager, après impôts, de substantiels bénéfices. En ce début novembre, mois qui ouvre la haute saison touristique, il n'y a plus un seul endroit où dormir, et les *paladares* sont pris d'assaut. Viñales est de facto une bourgade «privatisée» : la quasi-totalité des échanges se font dorénavant en CUC – une devise forte, convertible en dollars et réservée ●●●

EN COUVERTURE

CUBA OUEST



La mer cristalline du golfe du Mexique vient caresser les rivages déserts de Cayo Levisa. Cette merveille d'îlot, cernée par des récifs de corail noir, abrite seulement quelques bungalows. Mais le régime mise désormais sur l'essor du tourisme balnéaire dans la région.



Trente minutes de bateau suffisent pour gagner Cayo Levisa depuis l'embarcadere de Palma Rubia. Mais à 15 dollars la traversée, c'est un luxe que beaucoup de Cubains ne peuvent pas encore s'offrir.



«LE PARTI NOUS A DIT QUE S'ENRICHIR ÉTAIT PERMIS, ALORS J'EN PROFITE !»

●●● aux échanges avec les étrangers –, et non en pesos, vingt-quatre fois inférieurs et encore utilisés par la majorité des insulaires. Pas besoin ici, comme souvent à La Havane, d'alpaguer les touristes pour échanger discrètement une poignée de faibles pesos contre d'alléchants CUC...

«Il te reste de la peinture bleue et rouge, toi ?» A une encablure du *Parque Central* (place principale) de Viñales, Yeleidys Rivera, 42 ans, apostrophe sa voisine d'une voix musicale. Lorsqu'en 2012, son ex-mari mexicain a financé la restauration de deux pièces de sa maisonnette pour qu'elle les loue, cette femme rondelette a renoncé à son poste d'infirmière, payé seize dollars par mois. Désormais hôtelière, elle consacre ses bénéfices au confort des siens – sept sous le même toit – et au développement de son négoce. Sa demeure peinte de couleurs vives est inondée de plantes et équipée à l'européenne, avec télévision, lecteur DVD et air conditionné. Une troisième chambre d'hôtes a déjà vu le jour, et des ouvriers s'activent dès l'aube à transformer un débarras en une quatrième. «Le Parti nous a dit que l'enrichissement personnel était maintenant permis, alors j'en profite !» clame Yeleidys. Dans l'Occident, le rêve de la *casa particular* est généralisé : celui qui n'en dispose pas encore épargne dans ce but. Une frénésie qui s'appuie sur des projections mirifiques : selon les autorités, si les Etats-Unis levaient totalement le blocus et ses restrictions sur les voyageurs, le nombre de touristes passerait de trois millions par an à... dix millions !

«L'argent coule à flots à Viñales. Certains s'achètent même des voitures [ce qui relève presque du miracle, voir le texte de Leonardo Padura p. 46]. Nous, on roule toujours en calèche et en vélo...» Œil bleu, cheveux roux et casquette à l'effigie du «Che», Efraín Nuñez,

48 ans, vient de se refaire une beauté dans un salon de coiffure de Minas de Matahambre, à une quarantaine de kilomètres au nord. Là, seules la station-service et une quincaillerie de produits chinois écoulent leur marchandise contre des CUC, tout le reste s'échange encore en pesos. Surveillant dans un hôpital, Efraín doit, comme la plupart des Cubains, constamment *escapar* (littéralement «fuir»), trouver des subterfuges pour survivre. Son truc, en ce moment, c'est de revendre des vêtements importés en douce d'Equateur par un cousin. Aux confins de la ville, ce roi de la débrouille nous montre les vestiges des mines de cuivre exploitées par les Américains jusqu'à leur expulsion en 1959, après la prise de pouvoir de Fidel Castro. L'ascenseur, le générateur électrique, la machinerie de marque américaine : rien ne manque dans cet édifiant cimetière. «Faute d'argent et de pièces de rechange, les mines ont été peu à peu abandonnées, raconte-t-il. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté depuis.»

Partout, le même désir : sortir de la pauvreté

Pourtant, les puits désaffectés de la région sont synonymes d'espoir. Dans la ville voisine de Santa Lucía, le consortium international Emincar a reçu le feu vert du régime pour exploiter pendant vingt-deux ans des gisements de plomb, de cuivre et de zinc. Au bout d'une route de campagne cabossée où ne passent que des attelages à cheval et de clinquantes vieilles américaines, on débouche sur un vaste terre-plein : ici, se construit le futur centre opérationnel, avec sa centrale électrique et ses bâtiments administratifs. Au loin, la crête d'une montagne déboisée, où se nichent les précieux minerais. Marcelo Zubizarreta, 26 ans, a été nommé logisti-

cién sur le site pour un salaire neuf fois supérieur (3 600 pesos, soit 150 dollars par mois) à celui qu'il touchait auparavant comme ingénieur des télécommunications à La Havane. Portable à la ceinture et sourire aux lèvres, il parle carrément d'une nouvelle révolution : «En 2017, à plein rendement, il faudra 600 employés ici. Tout Santa Lucía va en profiter. Moi, ma paye sera doublée», s'enthousiasme-t-il, avant de glisser dans un murmure : «Et encore, dans un autre pays, je gagnerai bien plus...»

Peur oblige, les critiques envers le régime restent toujours exprimées de manière indirecte et subtile.

Mariel, Viñales, Santa Lucía... Autant de lieux annonciateurs de prospérité, mais aussi de disparités croissantes. Dans un pays qui, officiellement, ne jure que par l'égalité, ces brèches menacent un système à bout de souffle, qui peine à endiguer les ardeurs de consommation. «Mon souhait est celui de tous les Cubains : ne pas avoir à choisir chaque mois entre manger et m'acheter une paire de chaussures», confie, sous couvert d'anonymat, un restaurateur de Pinar del Río, cité qui vit encore de la culture du tabac. Partout, le même désir. Même dans la fertile vallée de Viñales : quatrième génération de cultivateurs, Eduardo Pino, quadragénaire à l'œil clair et madré sous un chapeau de paille, y possède quarante-deux hectares de vergers et de plantations de tabac face à d'imposants *mogotes*. Il n'est pas mécontent : il y a quinze ans, l'Etat – seul acquéreur autorisé – lui achetait 160 pesos le quintal de tabac, contre 3 000 aujourd'hui. «Mais ce n'est pas encore suffisant pour faire bien vivre les miens», tempère-t-il. Alors, sa sœur a agrandi le ranch familial et ouvert un *paladar* prisé des touristes. «Le socialisme avec un peu d'oxygène capitaliste, c'est la meilleure formule !» assure Eduardo. ●●●

UNE SEULE ROUTE TRAVERSE LA
MANGROVE, REPAIRE DES IGUANES

●●● Le changement des mentalités s'immisce jusqu'aux campagnes les plus reculées. Mais il se produit «à la cubaine», avec lenteur, et se heurte à mille résistances façonnées par un demi-siècle de politique collectiviste. «Ce que nous avons réalisé à Las Terrazas, je refuse que quiconque nous l'enlève», martèle Amalia Piña. La quarantaine enjouée, elle est l'un des piliers de Las Terrazas, un projet d'écotourisme lancé en 1968 par le révolutionnaire Osmany Cienfuegos, à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de La Havane. Une réussite : au cœur de la Sierra del Rosario, 427 hectares de terres sauvagement déboisées sous la dictature de Batista (de 1952 à 1959) ont été replantées avec des teks, des acajous, des cèdres... Une tâche herculéenne réalisée par des paysans miséreux, à qui le régime castriste a, en échange, offert des maisons en ciment. Amalia est la fille de l'un de ces paysans, et un membre heureux de ce village communautaire de 1 000 personnes : à Las Terrazas, qui vit surtout grâce aux touristes, attirés par la beauté retrouvée du site, les revenus sont

répartis équitablement entre tous. Depuis un promontoire qui surplombe un lac artificiel et de jolies maisons blanches sur pilotis, Amalia réfléchit : «Bien sûr, nous ne sommes pas très riches. Mais nous avons notre bibliothèque, notre cinéma, notre pain maison et même un groupe électrogène. Le collectif, ça a du bon !»

«Je n'ai aucune envie de voir s'implanter ici un McDonald's !»

Humberto Castillo, la fougue de ses 23 ans et la noblesse d'âme du *guajiro* – le paysan cubain –, ne la contredirait pas. Fils de cultivateur, il fait aussi partie d'une communauté rurale historique qui, comme celle de Las Terrazas, pratique la répartition des ressources et des bénéfices. El Moncada, à vingt kilomètres à l'ouest de Viñales, est un village idyllique, noyé dans une verdure exubérante et ponctué de quatre-vingt-trois maisons en brique rouge, dont celle du père d'Humberto, un communiste patenté. Humberto ne partage pas l'intransigeance paternelle, mais il est fier qu'El Moncada ait été fondé en 1961 par une milice paysanne révolution-

naire. Aujourd'hui, il gagne sa vie comme guide dans la toute proche Cueva de Santo Tomás, l'une des plus vastes grottes de l'Amérique latine, fascinant entrelacs de quarante-six kilomètres de galeries réparties sur huit niveaux. «Je vis du tourisme, c'est vrai, mais je veux que notre mode de vie soit respecté, insiste Humberto Castillo. Je n'ai aucune envie de voir s'implanter ici un McDonald's !»

S'il y a un endroit où cette menace paraît bien improbable, c'est à l'extrême ouest, dans la péninsule de Guanahacabibes. Parmi les mieux conservés du pays, ce parc national de 39 000 hectares a un air de Finistère. Le visiteur, qui ne peut s'y aventurer sans guide, entre au compte-gouttes (ils étaient 2 500 en 2014) dans ce surprenant écosystème, où personne n'a le droit de résider en permanence. Depuis le hameau somnolent de La Bajada jusqu'au cap San Antonio, avec son phare flanqué d'une poignée de maisons basses, une unique route traverse forêts et mangroves, où surgissent parfois des mangoustes et des iguanes. Dominant les plages, les falaises dites de l'«Anglais» et du «Hollandais» rappellent qu'après avoir été un refuge pour les autochtones à l'époque coloniale, cette pointe d'île servit de refuge aux pirates, dont le terrible Francis Drake. «Depuis les Castro, l'Etat chérit la péninsule comme la prune de ses yeux», affirme le sous-directeur du parc, Osmani Borrego, avec une fierté de gardien du temple. Mais sur place, les mauvaises langues fustigent «la propriété du commandant Camacho» : cet ancien compagnon d'armes de Fidel y posséderait une belle villa, et y ferait mouiller un yacht. Le changement passe par l'Ouest, disait cet instituteur. Oui, mais lentement. ■

François Musseau

«La patrie ou la mort. Nous vaincrons» : le slogan du Che pare toujours les murs de Mariel. Pourtant, le paisible bourg est en train de se transformer en gigantesque port international et en zone franche. Des entreprises étrangères commencent déjà à s'y installer.





VOUS SEREZ VIEUX PLUS TARD.

NOUVEAU MAGAZINE



www.serengo.net

ENCORE + DE PHOTOS

À LA DÉCOUVERTE DU GR



PAR SEBASTIÁN LISTE

GRAND OUEST CUBAIN



1

POISSONS ET ÉPAVES XXL

Ne pas se fier à son nom : María la Gorda, littéralement Maria la grosse, est l'un des meilleurs spots de plongée de la zone caribéenne. La visibilité est parfaite pour admirer les récifs de corail noir et une faune incroyable : poissons bariolés, raies, tortues, barracudas, requins-baleines... Sans oublier les galions espagnols et les vaisseaux corsaires, qui gisent non loin de la rive. La légende raconte que ce bout de côte a été baptisé ainsi en mémoire d'une Vénézuélienne, capturée par des pirates avant d'être abandonnée ici.

2

UN YACHT DANS UN PALAIS NÉOCLASSIQUE

Le musée de la Révolution, dans la vieille ville de La Havane, a plus d'une histoire à raconter. Cette merveille architecturale inaugu-

rée en 1920 fut d'abord un palais présidentiel. Là, derrière le balcon depuis lequel les chefs d'Etat haranguaient la foule, se déploie une grandiose salle des miroirs, où la mafia, du temps du dictateur Fulgencio Batista, dans les années 1950, avait ses habitudes... En 1959, l'édifice fut transformé en musée, retraçant la lutte pour l'indépendance, de la période coloniale à la Révolution. Parmi les nombreux documents et objets exposés, impossible de manquer le *Granma*, yacht sur lequel Fidel et ses révolutionnaires quittèrent le Mexique pour rejoindre Cuba en 1956. Et un fragment d'un avion espion américain abattu avant la crise des missiles de 1962.

3

VOYAGE (TRÈS LENT) DANS LE TEMPS

Quarante-sept arrêts et quatre heures pour parcourir... quatre-vingt-dix-huit kilomètres, entre la gare de Casablanca, à La Havane, et Matanzas. Pour moins de trois pesos, le train Hershey, tortillard à propulsion électrique, promène ses wagons décatis à travers la campagne cubaine et les sites naturels de la côte septentrionale. Il doit son nom à un fameux chocolatier américain, jadis propriétaire d'une usine de sucreries sur l'île, qui fit ouvrir cette ligne de chemin de fer en

1922 pour le transport de marchandises, puis de passagers. Voyageurs pressés s'abstenir car le Hershey est, à en croire son contrôleur, «le moyen le moins sûr d'arriver à destination» !

4

LA GÉOLOGIE DES PEOPLE

Voici l'un des sites les plus impressionnants de Cuba. Érigé sur Juventud, la deuxième île de l'archipel, le Presidio Modelo est une ancienne prison, ouverte en 1936 et convertie en musée en 1967. Les cinq bâtiments ont été édifiés selon les principes de



LES TENTATIONS D'UNE ÎLE

Un safari avec zèbres et buffles, une visite de la cellule de Fidel, une virée à bord d'un délicieux tortillard... GEO a choisi pour vous ses lieux préférés à Cuba.

PAR ALINE MAUME ET NADÈGE MONSCHAU (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

ÎLES CAÏMANS
(G.-B.)

l'architecture panoptique : les cellules sont disposées en cercle, autour de la tour des gardiens. L'objectif ? Que les 5 000 détenus aient l'impression d'être observés en permanence, et ce par un minimum de geôliers. Ce lieu de sinistre mémoire a compté parmi ses « hôtes » les frères Castro, de 1953 à 1955, après leur première rébellion (avortée).

5 DES CROCOS SUR UNE... CHAUSSEUSE !

Bienvenidos dans le plus grand marais des Caraïbes, aujourd'hui réserve de biosphère et parc national. La péninsule de Zapata, ainsi nommée en raison de sa forme de soulier (*zapato* en espagnol), offre un spectacle rare : dans ses lagunes, des

crocodiles rôdent autour de nuées de flamants roses... Un fantôme d'ornithologues (200 espèces d'oiseaux) à explorer accompagné d'un guide.

6 PIED DE NEZ AU VOISIN AMÉRICAIN

Un panneau, fiché près de la plage, annonce fièrement la couleur : « La première défaite de l'impérialisme en Amérique latine ». Le musée Girón célèbre le plus haut fait d'armes des Castro : l'invasion ratée des mercenaires et exilés cubains – entraînés par la CIA – dans la baie des Cochons, en 1961. A l'extérieur, chars, bombardiers et carcasses de bateaux sont exposés comme des trophées. A l'intérieur, la bataille est décryptée à grands renforts de photos, cartes, témoignages... Partisan, mais incontournable.

**7
BALADE GOURMANDE**
C'est un décor verdoyant, ponctué de vastes haciendas et de belles maisons de planteurs, de vieux pressoirs à sucre et d'anciens quartiers réservés aux esclaves. En sillonnant la Valle de los Ingenios, on revit l'âge d'or de l'industrie sucrière à Cuba. Ici, au début du XIX^e siècle, une cinquantaine de sucreries exploitaient 11 000 personnes. Immanquable : la tour de Manaca-Iznaga, érigée pour surveiller l'activité dans les champs de canne, offre, du haut de ses 44 m, un superbe panorama sur la vallée.

**8
DANSE AVEC LES INDIENS**
Des tessons de céramique, des bijoux en nacre, des ustensiles en os, une icône dorée symbolisant le dieu de la nature... Le site archéologique de Chorro de Maita permet de mieux comprendre le mode de vie des Taïnos, les autochtones de Cuba, grâce à la découverte, en 1986, de la plus grande nécropole précolombienne (108 squelettes)

des Antilles. Un village a été reconstitué, avec mise en scène de danses rituelles. Instructif.

9 UNE SAVANE DANS LES CARAÏBES

Zèbres, antilopes, autruches, buffles... Ces animaux importés d'Afrique vivent en liberté à Cayo Saetia, îlot de 42 km², dans la baie de Nipe. Dans les années 1970-1980, il fut un terrain de chasse prisé des apparatchiks castristes. Aujourd'hui classé parc naturel, il est réservé au tourisme. Pour y accéder, trois possibilités : un hélicoptère, un bateau ou un pont à bascule. On peut aussi s'y prélasser sur des plages idylliques.

10 ¡ VAMOS A CASA !

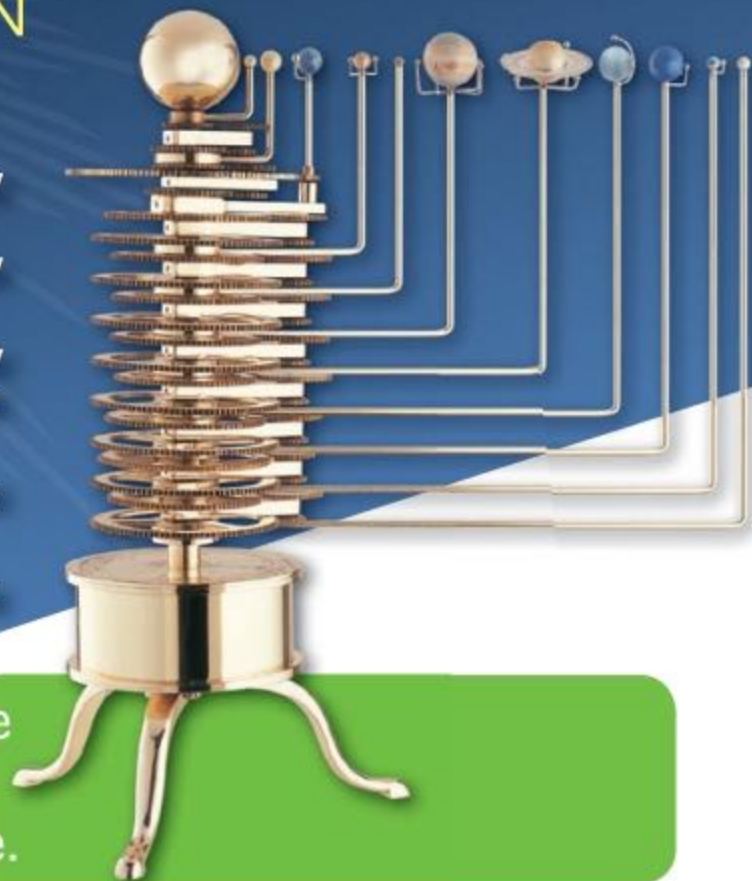
Un toit en cèdre ouvragé, une façade dotée de moucharabiehs, un patio fleuri, un élégant mobilier colonial... Située sur la plus belle place de Santiago, face à la cathédrale, la maison de Diego Velázquez de Cuéllar, premier gouverneur de Cuba, est la plus ancienne de l'île – elle a été bâtie en 1516. Emouvant.



GEO PRÉSENTE LA COLLECTION

CONSTRUIRE LE SYSTÈME SOLAIRE

Lancez-vous dans la construction d'une superbe maquette du système solaire, une pièce de collection unique d'une précision exceptionnelle.



UN MODÈLE UNIQUE

Ce planétaire a été conçu et réalisé par Louis Calmels, un artiste britannique spécialiste du métal. Sur la base d'instruments scientifiques anciens, il a créé un planétaire original évoquant à la fois des pièces architecturales mobiles et un décor de théâtre. Ce projet inédit reflète sa fascination pour l'astronomie et pour l'évolution de nos connaissances. Selon lui, un planétaire offre la possibilité de modéliser le système solaire pour une période historique donnée, et constitue un « objet d'époque vivant ». En jouant sur les diamètres des roues dentées, on peut reproduire mécaniquement les mouvements réels des planètes du système solaire. La distance entre ces corps célestes est immense et leur taille varie beaucoup, depuis le simple bloc rocheux jusqu'aux planètes géantes gazeuses.



TECHNOLOGIE

LE PREMIER PLANÉTAIRE



MONDES MOBILES Le planétaire de John Rowney comportait le Soleil, la Terre et la Lune.

En 1704, Charles Boyle demanda au célèbre fabricant d'instruments John Rowney de produire une modélisation mécanique du système solaire selon les croquis de l'horloger George Graham.

Bien que ce dernier soit l'inventeur du premier planétaire, Charles Boyle, quatrième Comte d'Orrery, attribua son titre à l'effigie de cet instrument.



INGÉNIERIE DE PRÉCISION

Un planétaire est une maquette mécanique à l'échelle, fonctionnant manuellement ou grâce à un moteur, qui matérialise les mouvements des planètes et des lunes du système solaire, et leurs positions relatives. Les matériaux utilisés pour cette maquette sont de haute qualité et très performants.

Les engrenages sont pour l'essentiel en laiton et manufacturés avec la plus haute précision. Les parties fixes sont également en laiton, poli et laqué, tandis que les planètes sont peintes avec un grand réalisme, et les lunes joliment argentées.

Vous pouvez dès aujourd'hui commencer à construire ce modèle d'exception, disponible uniquement dans cette collection. Chaque semaine, découvrez de nouvelles pièces pour cette superbe maquette ainsi qu'un fascicule passionnant qui révèle tous les secrets du système solaire.



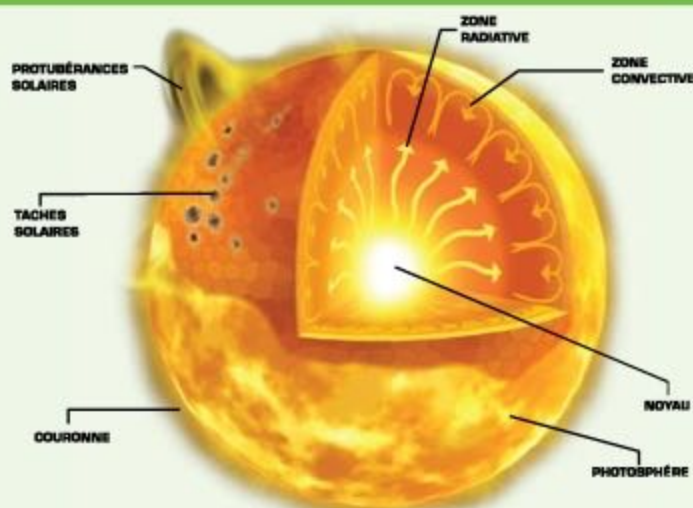
OFFRE DE
LANCEMENT
LES PREMIÈRES PIÈCES
+ LE FASCICULE

1,99
€

SEULEMENT



FONCTIONNEMENT DANS LE SOLEIL



Le Soleil se compose de couches qui se différencient par la manière dont l'énergie est transportée en leur sein. Le noyau produit des rayons gamma redoutables. Une fois à l'intérieur de la zone radiative, ceux-ci cheminent en zig-zag, étant absorbés et réabsorbés, perdant lentement de leur énergie au cours de leurs deux millions d'années de voyage. La zone convective représente des masses de gaz montant et descendant, transportant la chaleur vers la surface (la photosphère). C'est là que le Soleil devient visible à nos yeux. Au-delà de tout cela, la couronne solaire s'étend sur des millions de kilomètres, parcourue par le vent solaire.



Chez votre marchand de journaux
le 23 décembre 2015

Pour plus d'informations, rendez-vous sur
www.lesystemesolaire.fr

RETROUVEZ DE SUPERBES VIDÉOS DU MODÈLE
EN ACTION SUR NOTRE SITE INTERNET !







KANG

LE

CŒUR BRISÉ DU FOYER CHINOIS

Dans les villages du Gansu, les intérieurs sont agencés autour de cette estrade chauffée, qui raconte un mode de vie en disparition. Reportage de Gilles Sabrié.

PAR JEAN ROMBIER (TEXTE)
ET GILLES SABRIÉ (PHOTOS)

HUANGMEN Zhang Guizi, 71 ans, s'entoure de posters de bébés rieurs et aussi d'une grande effigie de Mao (non visible sur la photo) qu'il vénère pour avoir sorti sa famille de la pauvreté. Avant la Révolution, les siens vivaient dans une grotte.



ANJIAWAN Peng Jinjin, 70 ans, pose avec sa toute jeune petite-fille Xiyuan, emmaillotée à ses côtés sur le kang. Tout n'a pas toujours été rose dans la vie de Jinjin. Son fils s'est suicidé lorsque sa femme l'a quitté, laissant le bébé à la charge de son père âgé. Assis au premier plan, à gauche, se tient Xushen, 76 ans, le frère de Jinjin, qui ne s'est jamais marié.

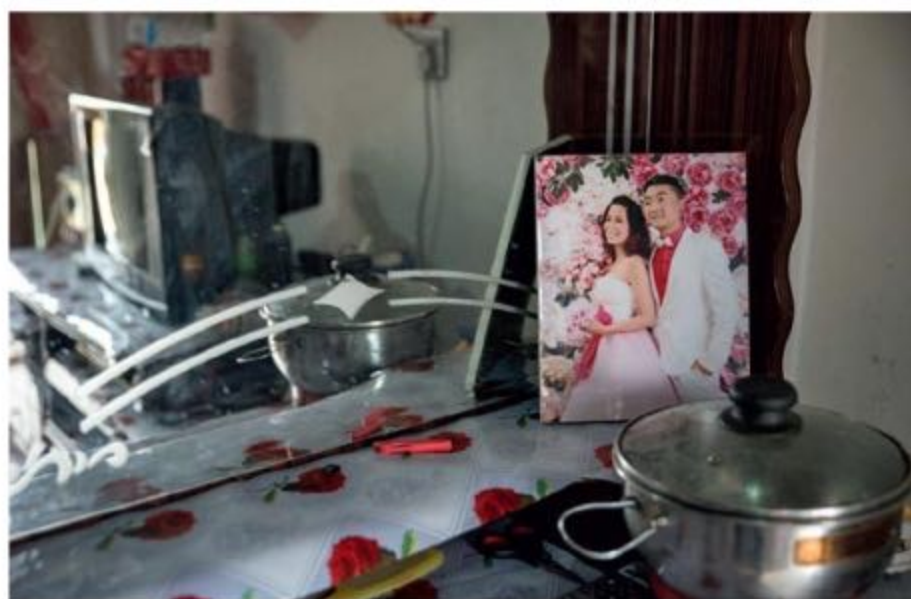
DOUILLET, AVEC COUETTES ET COUSSINS, C'EST





ANYUAN C'est un moment précieux de la vie de Niu Binggui, 32 ans : il est ici avec son fils, Haoran. Depuis dix ans, le jeune homme travaille dans la restauration à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui. Plus que tout, il désirerait ouvrir sa propre affaire au village mais n'a pas les fonds nécessaires. Il lui faudra donc repartir et se priver des siens durant de longs mois.

LE LIEU OÙ TOUT LE MONDE SE RETROUVE







FATIGUÉS DE LEUR VIE RUDE, LES ANCIENS RÊVENT DE DÉMÉNAGER

QINGTAI Jing Dingxia, 72 ans, et son épouse Zhao Nunu, 68 ans, sont fiers de leur petit-fils, Baoyu, qui étudie l'anglais à Lanzhou, la capitale provinciale, où il aimerait décrocher un master afin de trouver du travail dans une grande ville. Eux préféreraient qu'il revienne travailler dans l'administration locale. Leur rêve ? S'installer dans le village en construction tout près de leur vieille maison. Le mur derrière eux est décoré d'un poster de la compagnie d'électricité expliquant les règles de sécurité à observer lorsque l'on utilise le courant.



BAITUO La maisonnette de Chen Guiqin, 72 ans, et de son mari Liu Yanggao, 73 ans, est bien remplie : le couple la partage avec une de leurs filles qui vient d'être maman et dont le mari travaille à Shanghai, à 2 000 kilomètres des siens. L'autel des ancêtres de la famille, ci-dessous, est orné d'un buste de Mao.

DANS LES CAMPAGNES QUI SE VIDENT,





JINSHAN Élevé par ses deux tantes, Yandi, 16 ans, (à gauche) et Yanxia, 21 ans, (à droite), le petit Lei, 5 ans, a grandi loin de sa mère qui a trouvé du travail dans un supermarché du Xinjiang, à plus de 1 000 kilomètres du village, où les salaires sont meilleurs. Les deux sœurs et leur neveu emménageront bientôt dans une nouvelle maison que la famille fait construire dans les environs.

LES FAMILLES, PEU À PEU, SE RECOMPOSENT







LES GÉNÉRATIONS FONT BLOC POUR AFFRONTER L'ADVERSITÉ

JINSHAN Hong, 12 ans, ici entourée par ses grands-parents septuagénaires, rêve de devenir médecin pour pouvoir prendre soin d'eux. L'un et l'autre souffrent de problèmes cardiaques qui grèvent les maigres revenus du foyer. A la mort de son père, la fillette a été laissée à la garde de ses grands-parents, une pratique courante dans les campagnes chinoises déshéritées, où la vie des veuves est souvent un enfer. Dans les cadres suspendus se trouvent des broderies réalisées par Wang Yuxiu, la grand-mère de Hong.



GILLES SABRIÉ | PHOTOGRAPHE

Installé en Chine depuis neuf ans, il sillonne cet immense pays, au plus près des populations affectées par les bouleversements sociaux issus du développement économique. L'un des axes de son travail concerne les mingongs, ces paysans qui quittent les campagnes pour trouver un emploi dans les villes.

dans le nord de la Chine, où il gèle plusieurs mois par an, la pièce à vivre des maisons est astucieusement agencée autour d'une plateforme chauffée où il fait bon se retrouver pour discuter, lire et même dormir : le kang. Le photographe Gilles Sabrié, qui travaillait sur la décoration intérieure des foyers paysans dans la province du Gansu, a imaginé y faire poser ses hôtes, en famille, le plus naturellement possible. Résultat : une série d'émouvants portraits.

GEO Cet aménagement très particulier qui a attiré votre œil n'a pas d'équivalent en Occident. Comment utilise-t-on le fameux kang ?

Gilles Sabrié Il s'agit d'une sorte d'estrade chauffante d'environ deux mètres sur deux, haute d'environ quatre-vingts centimètres, construite en brique et couverte d'une natte. Elle se trouve dans la pièce principale de la plupart des maisons de la moitié nord de la Chine, où il fait très froid l'hiver. Une trappe, située à l'extérieur, dans la cour, et qui communique avec le kang, permet d'y enfourner toute sorte de combustibles qu'on y fait brûler : charbon de bois, déchets de maïs, tourbe... Cela procure une douce chaleur et contribue à rendre plus douillets ces logis modestes au confort

souvent rudimentaire. Mais l'utilisation de cette installation est délicate. En témoigne la mésaventure survenue à des amis français installés en Chine, qui se faisaient une joie de louer une maison équipée d'un kang pour un week-end à la campagne. Maîtrisant mal le foyer qu'ils avaient allumé, ils ont laissé la plateforme devenir tellement chaude qu'ils ont dû renoncer à dormir dessus !

Les kangs sont donc des lits chauffants ?

Ils sont beaucoup plus que ça ! Effectivement, l'endroit est pourvu de matelas, d'oreillers, de coussins ou de couettes pliées avec soin pendant la journée, et la tradition veut que toute la famille – parents, enfants et parfois grands-parents – y passe la nuit ensemble, en toute saison. Mais en hiver, une période où les travaux agricoles sont moins prenants, c'est dès la fin de la journée, lorsque la nuit tombe et que les paysans reviennent des champs et les enfants de l'école, que l'on allume le kang. Tous s'y retrouvent alors pour discuter en buvant du thé, se reposer, jouer aux cartes. Les jeunes y font leurs devoirs, et les mères de menus travaux de couture ou du tissage. On peut même y prendre le dîner, assis en tailleur autour de petites tables basses. Le kang se trouve donc au cœur de la vie familiale.

Qu'est-ce qui vous a donné l'envie de photographier cet espace si particulier ?

La province du Gansu est l'une des plus méconnues de Chine et ses villages, pauvres, menacés par la désertification et frappés par l'exode rural, ont gardé leur authenticité avec leurs vieilles maisons aux murs d'argile. Une amie de l'ONG française Les enfants de Madaifu, qui travaille dans la région depuis quinze ans pour encourager la scolarisation des plus défavorisés, m'a montré la photo d'une de ces habitations, dont un mur était recouvert d'images, de papiers et de dessins. Frappé par

INSTALLÉS TOUS ENSEMBLE, BIEN AU CHAUD, ON BAVARDE AUTOUR D'UNE TASSE DE THÉ

la beauté de ce décor, je me suis dit qu'il fallait que je documente ces murs de façon plus systématique et je suis allé visiter des maisons en mars et avril 2015. J'y ai vu de tout : broderies anciennes, affiches de paysages, calendriers, journaux, slogans politiques, diplômes, et aussi prospectus publicitaires, cartes géographiques ou photos intimes, une imagerie qui en dit long sur les occupants des lieux, leurs rêves, leur histoire familiale. Mais après une journée de prises de vue, j'ai trouvé mes photos un peu plates. Je me demandais comment les rendre plus vivantes. Et soudain, j'ai pensé à utiliser le kang comme un studio naturel, proposant à chaque famille de poser, assise à cet endroit si important de leur foyer, face à l'objectif.

Transformer ces modestes logis en studios de photo n'a pas dû aller de soi.

Comment leurs habitants ont-ils réagi ?

Très bien, car j'étais accompagné par cette amie de Madaifu, dont l'action appréciée des villageois m'a ouvert beaucoup de portes, créant un lien de confiance qui a rendu ces images possibles. Les gens se sont montrés accueillants, parfois surpris que je m'intéresse à leur habitation. J'ai d'ailleurs choisi, pour chaque intérieur, de photographier aussi un détail – bouilloire, tenture, objet – révélateur de l'âme des lieux. Quant aux conditions de prise de vue, la lumière «hollandaise» tombant des fenêtres à la fin de l'hiver donnait un relief supplémentaire aux compositions, avec parfois une atmosphère presque sépulcrale correspondant bien à cet habitat en voie de disparition.

Ces maisons traditionnelles sont donc menacées ?

Oui, beaucoup sont sur le point d'être rasées car les régions rurales sont en pleine transformation en Chine. Les autorités poussent les agriculteurs à quitter leur vieille demeure et à s'installer dans des villages nouveaux, faits d'enfilades de maisons en béton, identiques et sans âme. Certaines familles le font contre leur gré, d'autres n'attendent que ça, mais dans les deux cas, l'habitat traditionnel est abandonné ou détruit... Les nouveaux logements étant chauffés au gaz ou à l'électricité, le kang n'a plus sa place. Cet espace social unique, dont l'existence est attestée par des vestiges archéologiques remontant au VII^e siècle dans la province de Heilongjiang dans le nord-est de la Chine, à la frontière avec la Russie, à 3 000 kilomètres du Gansu, pourrait disparaître en quelques années. Je voulais témoigner de ce monde qui s'efface. ■

Propos recueillis par Jean Rombier



ANYUAN Après avoir travaillé trois ans à Pékin, Niu Taotao, 22 ans, est revenue au village pour prendre soin de son jeune frère après le décès de leurs parents. Son petit ami, que lui a présenté un membre de la famille, vit à Pékin. Elle ne l'a vu que deux fois, correspond avec lui par Internet, mais hésite à s'engager dans cette relation. Elle préfère vivre à la campagne où elle entretient le petit verger familial et occupe ses loisirs à regarder la télévision.

LE GRAND CALENDRIER GEO 2016

SUBLIMES COULEURS DU MONDE - CHEFS-D'ŒUVRE DE LA NATURE,
RÉVÉLÉS PAR LES PLUS GRANDS PHOTOGRAPHES GEO

INTROUVABLE
DANS LE COMMERCE



Vermilion Cliffs – Arizona, États-Unis

Illustré de 12 photos remarquables, ce calendrier format géant vous entraîne à la découverte des couleurs époustouflantes de notre planète. Introuvable dans le commerce et disponible en quantités limitées, commandez-le vite !



Janvier
Aurore sur le salar d'Uyuni – Bolivie



Février
Rizières de Yuanyang – Chine



Mars
Symétrie émeraude sur le lac d'Oppstrynsvatnet – Norvège

LE GRAND CALENDRIER GEO 2016

FORMAT GÉANT 60 X 55 CM • INTROUVABLE DANS LE COMMERCE • EXCLUSIVITÉ GEO



Avril
Île du Nord – Nouvelle-Zélande



Août
Champs de lavandin – France



Mai
Océan vert de colza à Qujing – Chine



Septembre
Culture d'osier – Espagne

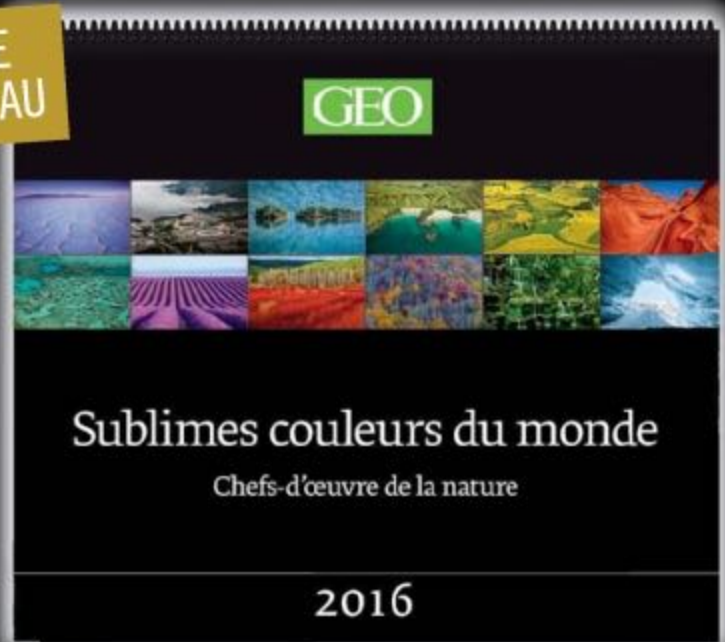


Juillet
Village flottant bajau – Malaisie



Octobre
Forêts des Great Smoky Mountains – États-Unis

IDÉE
CADEAU



Novembre
Chutes d'Erawan – Thaïlande



Décembre
Carnage de bleus dans un glacier – Autriche

Recevez un cadeau surprise pour toute commande de 2 calendriers ou plus !

BON DE COMMANDE

À découper ou à photocopier et à retourner à : Les Éditions GEO - 62 069 ARRAS CEDEX 9

MES COORDONNÉES

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
E-mail _____

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU

Je remplis les coordonnées du destinataire ci-dessous, la facture me sera adressée directement

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
E-mail _____

OUI, JE PROFITE DE VOTRE OFFRE ET JE COMMANDE

Nom des produits	Référence	Quantité*	Prix	Total en €
Grand Calendrier GEO 2016 Sublimes couleurs du Monde	13143		37,90€ au lieu de 39,90€	
J'ai commandé 2 calendriers ou plus, je reçois mon cadeau surprise				CADEAU
Frais d'envoi du 1 ^{er} exemplaire				+ 6,95€
À partir de 2 calendriers commandés, +1€ par exemplaire supplémentaire soit 1€ x				+.....€
TOTAL				

Merci de votre commande !

JE RÈGLE MA COMMANDE

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Par carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : MM / AA

Cryptogramme : _____

Signature : _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Visuels non contractuels. Offre valable en France métropolitaine, jusqu'au 31/01/2016 dans la limite des stocks disponibles. *Au-delà de 5 exemplaires, nous consulter au 0 811 23 22 21 (appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantir votre commande. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par Prisma Media de votre commande. À défaut, votre commande ne pourra être traitée. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe Prisma Media. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition aux informations vous concernant auprès du groupe Prisma Media. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de France.

GEO443CAL



Des canyons et des montagnes, et, à l'infini, le désert. On doit cette stupéfiante reconstitution en 3D du relief martien à la sonde Mars Express de l'Agence spatiale européenne, en orbite autour de l'astre depuis 2003.

MARS

916 JOURS ALLER-RETOUR

Deux ans et demi. C'est le temps qu'il faut, au mieux, pour aller sur la planète rouge depuis la Terre. Et en revenir... Une perspective qui, aujourd'hui, n'est plus simplement un rêve, mais devient un projet à la portée de l'humanité.

PAR JÜRGEN BISCHOFF (TEXTE)

EN ATTENDANT LE VRAI DÉCOLLAGE, ON S'ENTRAÎNE DANS LE DÉSERT DE L'UTAH, EN CONDITIONS EXTRÊMES

L'un des défis de la vie sur Mars ? Pouvoir cohabiter pendant des mois avec une petite équipe et sur une terre inhospitalière. Les spationautes se forment pour cela à la Mars Desert Research Station, dans l'Utah.





Bechara Saab, 36 ans, docteur en neurosciences de l'université de Zurich, en Suisse, a fait vœu de mourir sur Mars. En tant que pionnier. Espérant être l'un des premiers représentants d'une espèce humaine multiplanétaire, il a postulé, parmi 4 227 candidats, à *Mars One*, un projet lancé par une entreprise néerlandaise privée qui prétend pouvoir coloniser la planète rouge d'ici à douze ans – mais sans fournir de billet retour. La Française Lucie Poulet, pour sa part, trouve l'idée «assez débile». Ingénieur aérospatial et doctorante à Clermont-Ferrand, elle aura 30 ans début 2016 et rêverait elle aussi de se rendre sur Mars, mais certainement pas d'y rester. Elle en est convaincue, on pourra chercher là-bas d'éventuelles traces de vie, étudier l'histoire de notre système planétaire... Et envoyer des hommes plutôt que des robots permettra d'interpréter immédiatement les découvertes. Mais il faudra que ces individus reviennent sur Terre pour rendre compte de ce qu'ils auront trouvé ! Au fond, c'est le fonctionnement de l'homme que Bechara Saab cherche à comprendre alors que Lucie Poulet préfère étudier comment fonctionne l'univers. Pour l'un comme pour l'autre, Mars est un laboratoire formidable. Et un nouveau terrain de rêves.

La «marsomanie», en effet, fait rage. Grâce aux images transmises par les rovers de la Nasa, notre «voisine» distante de cinquante-six millions de kilomètres (au plus près) est devenue presque

aussi familière que le désert d'Atacama. Au cinéma, Matt Damon, héros de *Seul sur Mars*, se débat dans la poussière corail devant des millions de spectateurs. Et la Nasa estime que le premier vaisseau spatial habité pourrait être envoyé en orbite autour de Mars en 2033 avec un atterrissage six ans plus tard. Le tout sans tomber dans un budget délirant.

Bechara Saab – Besh comme on l'appelle – se souvient du moment précis où son rêve martien a commencé. C'était en 2002. Il campait sur une île du lac Ontario et observait la Station spatiale internationale dans le ciel étoilé. Les hommes sont capables de faire bien plus que de tourner autour de la Terre, a-t-il alors pensé. Pourquoi pas fonder une civilisation sur une autre planète ? Le projet de *Mars One* est arrivé à point nommé. Pour réaliser son rêve, Besh a renoncé à avoir une famille. «Si j'avais des enfants, je ne pourrais pas sérieusement me porter candidat», explique-t-il. Lucie Poulet, elle, a eu la révélation plus tôt encore. «Enfant déjà, je voulais devenir spationaute», confie-t-elle. Son métier l'amène depuis des années à étudier comment faire pousser des plantes sur Mars ou sur la Lune – afin de nourrir les futurs équipages. Lucie a presque fêté ses 29 ans dans l'espace. «*My birthday on Mars*», écrivait-elle sur son blog le 31 janvier dernier. Durant deux semaines, elle a en effet été aux commandes d'une station d'exploration martienne... édifée dans le désert de l'Utah, aux Etats-Unis. C'était déjà la troisième fois que Lucie participait à ce genre d'études. Son séjour le plus long s'est déroulé en 2014 sur le volcan Mauna Loa à Hawaï, où la Nasa

LE «HOME SWEET HOME» DES FUTURS PIONNIERS

Pour que les «habitants» puissent survivre, il faudra au préalable installer tous ces matériels. Et de surcroît dans le même périmètre.

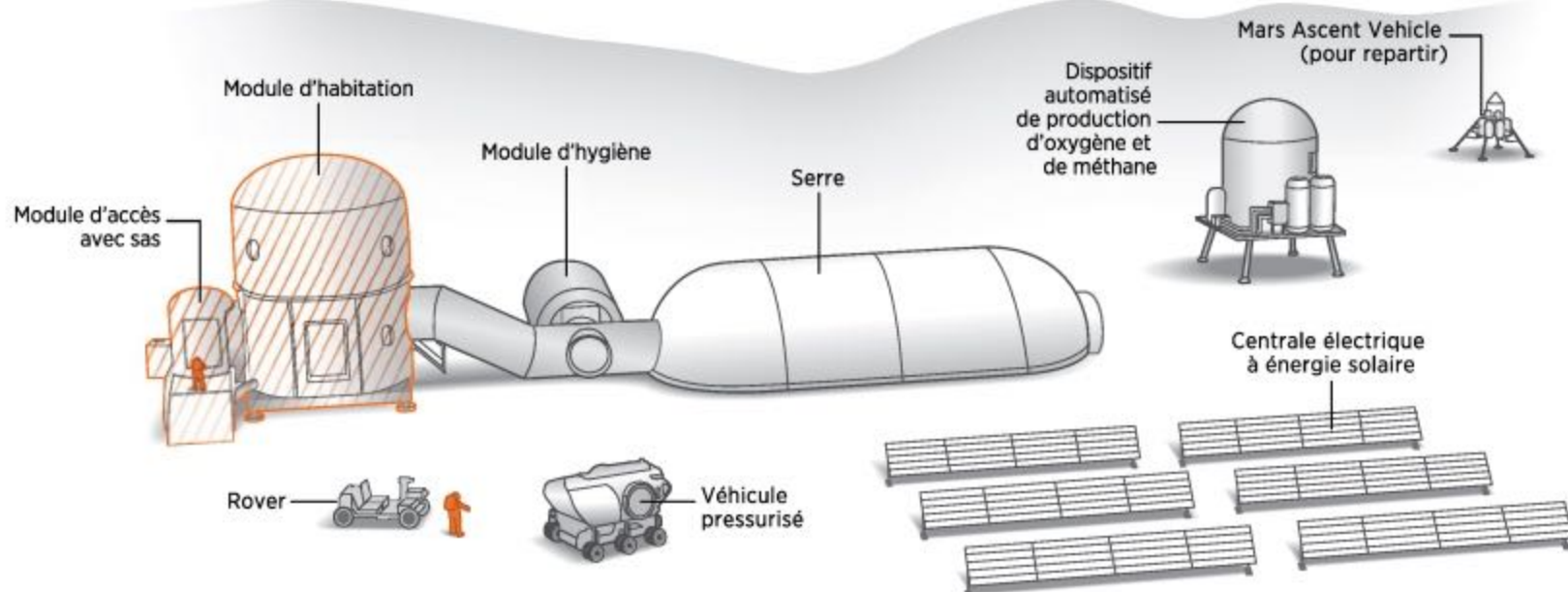


Illustration : GEO / Christian Ebenberg

et l'université publique locale ont installé la station Hi-Seas. Quatre mois durant, avec cinq autres participants, elle est restée coincée sur cette terre inhospitalière. Un test psychologique en conditions réelles : pas de liaison avec l'extérieur autre que par mail et quarante minutes de délai entre les questions et les réponses, le temps que prendrait ce style de conversation entre la Terre et Mars.

Besh Saab, lui, se contente pour le moment d'analyser dans son labo le comportement des souris. Lui-même se sent l'âme d'un cobaye aventureux. Mais Besh et Lucie devront tous deux faire preuve d'un peu de patience. Avant que soit initié le compte à rebours de la première mission sur Mars, les agences aérospatiales ont encore quelques obstacles à surmonter – dont certains particulièrement coriaces.

1

Comment faire pour y aller ?

An 2039, un jour de printemps. Une gigantesque fusée – 98 mètres de hauteur, 2 500 tonnes au décollage, dont 70 de charge utile – est stationnée à Cap Canaveral en Floride. Le lanceur spatial SLS Block 1 (SLS pour *Space Launch System*), conçu par la Nasa, est le plus grand qui ait jamais existé. A son sommet, une capsule de type Orion qui rappelle les vaisseaux Apollo des années 1960. Elle peut héberger quatre astronautes, en route pour le voyage le plus risqué, le plus solitaire et le plus cher de tous les temps. C'est le jour J. Tous les vingt-six mois seulement, la position de Mars par rapport à la Terre permet une durée de mission raisonnable : 210 jours pour l'aller, 496 jours d'exploration sur la planète jusqu'à ce qu'une nouvelle fenêtre de lancement se présente ; puis 210 jours pour le retour. Total : 916 jours.

Un grondement sourd se fait entendre, la fusée s'élève dans le ciel. L'équipage de l'Orion ne reverra pas la Terre avant deux ans et demi. A ce stade, il y a déjà eu onze autres lancements. Les cinq premiers auront permis de mener à bien deux missions : l'une pour assembler le module d'atterrissage qui attendra les pionniers dans l'orbite de Mars, l'autre pour apporter, sur la planète rouge, un dispositif permettant de fabriquer du méthane et de l'oxygène à partir d'hydrogène et de dioxyde de carbone : le carburant nécessaire au décollage retour. Six autres fusées auront mis en orbite autour de la Terre des modules d'entraînement et d'habitation, où ils auront été assemblés pour former le

POUR CONVERSER AVEC LA TERRE, PRÉVOIR QUARANTE MINUTES ENTRE CHAQUE E-MAIL

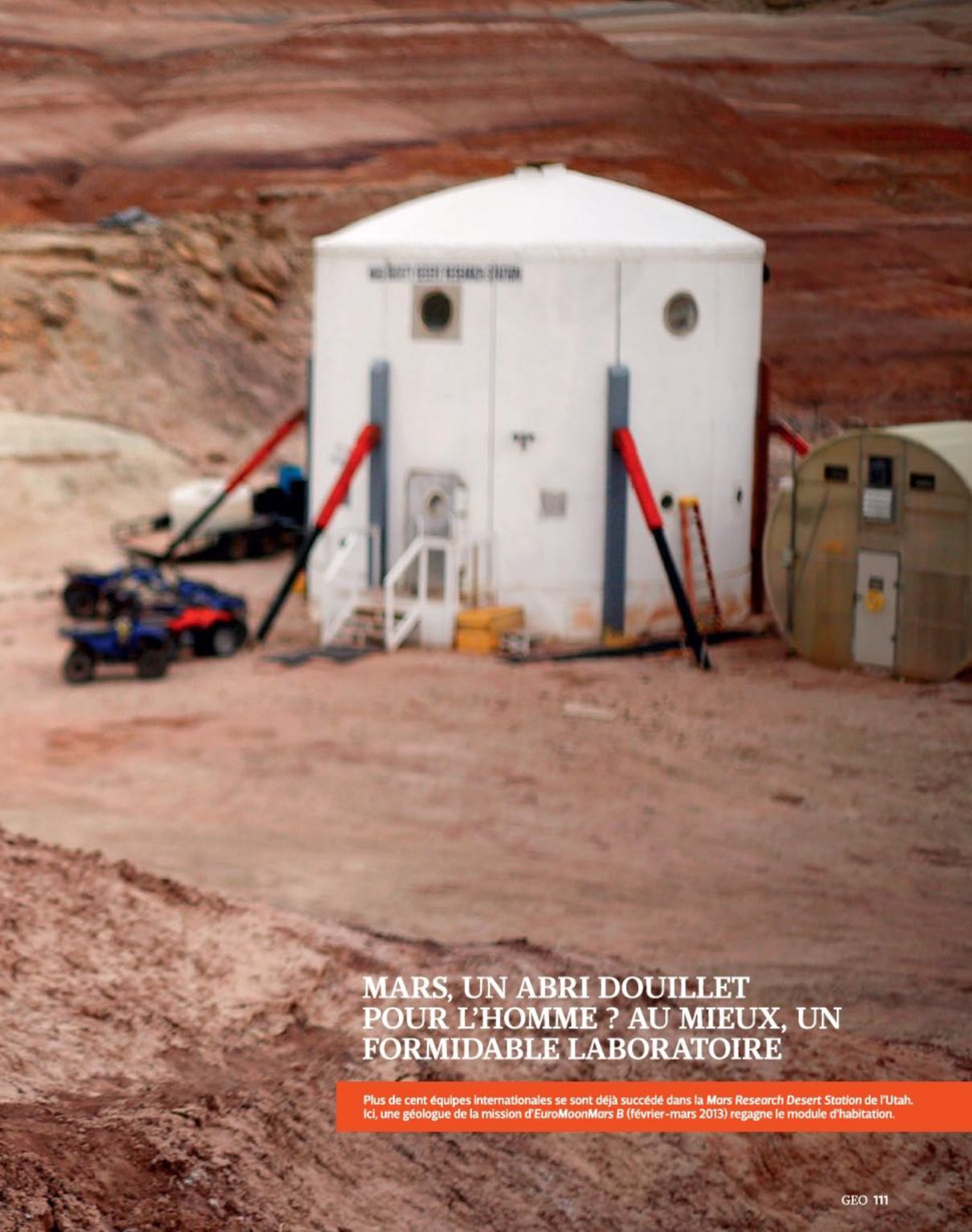
Mars Transfer Vehicle, auquel viendra s'accoupler la capsule Orion. Au total ce sont 400 tonnes de matériel (hors carburant) qui auront déjà été expédiées dans l'espace en prévision de la mission.

Voilà peu ou prou à quoi ressemble le plan de la Nasa. Pour l'instant, rien n'existe. Seuls quelques prototypes de la capsule Orion ont été développés. Aucune SLS n'a encore décollé – le premier vol est programmé pour 2018, il n'y a pas de fabrique de méthane, ni de *Deep Space Module* pour le transport d'équipage, ni de module d'atterrissage sur Mars. Le choix du type de moteur pour permettre à l'engin de sortir de l'orbite terrestre et d'aller vers Mars reste aussi à faire. La Nasa réfléchit à une propulsion nucléaire thermique, avec un réacteur qui chaufferait de l'hydrogène à plus de 2 000 degrés pour l'expulser par une tuyère. Une affaire délicate : le combustible, uranium ou plutonium, doit être acheminé, d'une façon ou d'une autre, dans l'espace. Ce qui pose la question : et si le cargo spatial prenait feu au décollage ?

On pourrait essayer à la place un combustible chimique. Mais il en faudrait au bas mot 700 à 1 100 tonnes pour que le vaisseau atteigne la vitesse de 11,2 kilomètres par seconde nécessaire pour s'arracher à l'orbite terrestre en direction de Mars. Cela supposerait que le *Mars Transfer Vehicle* transporte plusieurs fois son poids en carburant. Autre piste prometteuse : le moteur à propulsion ionique, utilisant l'énergie produite par des panneaux solaires. Mais sa faible puissance fait que le délai nécessaire au vaisseau pour quitter l'orbite terrestre atteindrait des semaines. Un tel système semble mieux adapté aux vols cargo sans équipage.

Coût total de l'opération : mystère. Pour l'instant on peut au mieux s'essayer à des estimations. La Nasa calcule 125 milliards de dollars sur vingt-cinq ans, laps de temps durant lequel on sera censés avoir fait parvenir quarante tonnes de matériel sur Mars. Le Conseil national de la recherche américain semble plus proche de la réalité en annonçant un coût situé entre 75 et 300 milliards pour une seule expédition. Ce qui renvoie les affirmations des Néerlandais de *Mars One* – six milliards de dollars pour leur projet de colonisation – au rang de simple coup marketing. ●●●





MARS, UN ABRI DOUILLET POUR L'HOMME ? AU MIEUX, UN FORMIDABLE LABORATOIRE

Plus de cent équipes internationales se sont déjà succédé dans la Mars Research Desert Station de l'Utah. Ici, une géologue de la mission d'EuroMoonMars B (février-mars 2013) regagne le module d'habitation.

LÀ-BAS, IL FAUDRA FAIRE POUSSER DES LÉGUMES, AVEC DES RACINES HORS SOL, ET SANS SOLEIL

2

Comment survivre sur Mars ?

Au bout du voyage, c'est un désert de poussière et de cailloux teintés de rouge par l'oxyde de fer qui attend les aventuriers. La poussière est partout, elle pénètre le moindre interstice. Il arrive que, poussée durant des semaines par des vents planétaires de plus de 400 kilomètres par heure, elle forme de gigantesques nuages tourbillonnants. Température moyenne : moins soixante degrés. La force de gravité représente un tiers de celle de la Terre. Il existe bien une atmosphère, mais elle est composée à 95 % de dioxyde de carbone. Et la pression atmosphérique, extrêmement basse, correspond à ce qu'on peut trouver trente-cinq kilomètres au-dessus de la Terre – trois fois plus haut que l'altitude de croisière d'un avion de ligne. Certes, la surface contient de la glace et il y aurait peut-être moyen d'extraire de l'azote et de l'oxygène de l'atmosphère martienne très peu dense, mais Mars est loin d'être une oasis de bien-être.

Et pour manger ? On pourrait penser qu'il suffit d'emporter ce qu'il faut pour l'équipage, puisque les surgelés se conservent des années. Mais la Nasa estime à environ 1,3 kilo la nourriture nécessaire par jour et par spationaute. Sachant que transporter un kilo de victuailles dans l'espace coûte environ 21 300 dollars, et qu'il faudrait acheminer plusieurs tonnes de repas vers Mars, la pension complète reviendrait vite très cher. Sans compter que, d'après les psychologues, une bonne alimentation comportant fruits et légumes frais constitue un facteur de bien-être important pour les astronautes. Conclusion : amenés à passer cinq cents jours dans une station martienne, les spationautes devront eux-mêmes cultiver une partie de leur nourriture. Mais comme l'exposition aux radiations empêche la construction de serres classiques,

l'affaire se complique. De plus, le fragile régolithe (le sol martien fait de poussière), exposé aux radiations et pauvre en nutriments, est loin de constituer le terreau idéal...

Le projet du DLR (Centre aérospatial) de Brême auquel participe Lucie Poulet a été baptisé «Eden». Dans un labo situé derrière un garage souterrain, se trouve un jardin paradisiaque où poussent salades, poivrons, concombres et tomates. Les chercheurs ont travaillé ici pendant deux ans sur le spectre de la lumière artificielle, la concentration idéale de dioxyde de carbone dans l'air et l'apport en nutriments nécessaires pour faire pousser des légumes. Car les plantes de l'Eden ne grandissent pas dans le sol : leurs racines sont à l'air libre, alimentées par une solution recyclable. En guise de soleil, les végétaux sont baignés par la lumière rose de LED à haute puissance. A ne pas approcher sans lunettes spéciales. Ce système fermé fonctionne à merveille. «Nous développons des espaces cultivables pour nos stations de recherche extraterrestres», explique le chef du projet, Daniel Schubert. A l'hiver 2017, le système devra faire ses preuves dans la station antarctique allemande Neumayer III. En attendant, les chercheurs s'attaquent au problème d'après : l'apport en graisses. Noix et avocats poussent sur les arbres, à la différence des légumes. «Comment planter des arbres sur Mars ? s'interroge Lucie Poulet. Pour l'instant nous n'en avons pas la moindre idée !»

Autre question, celle de la surface cultivable nécessaire pour nourrir quatre personnes sur une autre planète. Au moins 400 mètres carrés, estime Lucie. Seulement quatre-vingts, affirme-t-on chez Mars One. «Une fois sur place ils verront bien que c'est insuffisant !» commente la chercheuse.

3

Comment revenir ?

Printemps 2041. La position de Mars par rapport à la Terre est favorable pour le vol retour. L'équipage se prépare. A bord d'une petite capsule cylindrique, le Mars Ascent Vehicle (MAV), il s'apprête à quitter la planète rouge. C'est sur Mars qu'ils ont trouvé le carburant nécessaire au vol de plusieurs heures leur permettant de rejoindre le Transfer Vehicle qui les attend en orbite depuis un an et demi : un moteur a lentement produit du méthane et de l'oxygène à partir du dioxyde de carbone de l'atmosphère martienne et de l'hydrogène qu'ils ont apporté (réaction dite de Sabatier)



Ross Lockwood 2014

Sur Twitter, cette Française se surnomme elle-même avec humour @Space_chicken_, allusion à son patronyme. L'ingénieur et botaniste Lucie Poulet, 29 ans, contribue de près au bon déroulement des futures missions sur Mars.

+ D'INFORMATIONS
SUR
LUCIE POULET
SUR GEO.FR

jusqu'à obtenir un réservoir plein. Le décollage à partir de la planète rouge requiert une moindre poussée que sur Terre, en raison de la faible densité de l'atmosphère et de la faible gravité. Malgré cela, pour chaque kilo de charge au départ de Mars, il faut sept kilos de carburant.

L'opération est un succès. Soulagement de l'équipage : la fabrication de carburant sur Mars était une première. Bien sûr, le processus avait déjà été testé sur Terre. Mais, cette fois, les conditions étaient plus rudes. Un court-circuit, une fuite, une petite erreur du logiciel de pilotage auraient pu retarder le départ. Et faire manquer la fenêtre de lancement.

Deuxième semestre 2041 : le Mars Transfer Vehicle s'approche enfin de la Terre. Juste avant d'atteindre son orbite, l'équipage décroche le module de transfert de la capsule Orion. Ce qui suit est l'une des manœuvres les plus difficiles du vol. A la vitesse de quatorze kilomètres par seconde, Orion et ses presque neuf tonnes s'approchent trop rapidement de la Terre pour entrer tout droit dans l'atmosphère

sans dommage. Il faut freiner la capsule, en la faisant rebondir sur l'enveloppe atmosphérique pour la propulser en une courbe elliptique bien au-delà de l'orbite lunaire. «Puis elle devra à nouveau rebondir sur l'atmosphère et repartir dans l'espace, mais moins loin cette fois-ci, explique Ulrich Walter, professeur d'aéronautique à l'université technique de Munich. Comme un caillou qui fait des ricochets sur l'eau.» Une manœuvre répétée jusqu'à cinq fois en dix jours. Et une terrible pression pour l'équipage, surtout sur le plan psychologique, car il suffirait d'un angle de trajectoire trop aigu lors de la première approche pour catapulter Orion à tout jamais dans l'espace. Et d'un angle trop droit, pour qu'elle se consume en traversant l'atmosphère. Et même si le bouclier thermique résistait, les spationautes mourraient en raison de la vitesse d'accélération que subirait l'engin...

A lors, à quand le prochain grand saut dans l'espace ? Certainement pas en 2026, comme le prétend Mars One. La date 2048 semble plus réaliste à Ulrich Walter. L'expédition serait alors plus sûre, moins chère, avec un espoir de retour. «Pas avant 2050», estime de son côté le chef de l'Agence spatiale européenne, Johann-Dietrich Wörner. Un jour, on y arrivera. En aéronautique, le temps connaît souvent des accélérations. En 1926, le pionnier Robert H. Goddard avait lancé à douze mètres de hauteur la première fusée au monde à carburant liquide. Qui aurait pu croire que quarante-trois ans seulement après cette date, deux hommes se baladeraient sur la Lune à 384 400 kilomètres de la Terre ? Et on n'aura peut-être pas besoin de faire des séjours d'un an et demi sur Mars. On étudie actuellement la possibilité de placer une station spatiale habitée en orbite autour de l'astre, ce qui permettrait d'aller faire un tour de temps à autre sur la planète rouge. Oubliée du coup l'armada de vaisseaux spatiaux avec leur équipement de plusieurs tonnes. L'idée plaît bien à Lucie Poulet : «Je trouve fascinante la perspective d'une espèce humaine multiplanétaire.» Quant à Bechara Saab, il va devoir s'armer de patience. Il a appris qu'il n'a pas été présélectionné par Mars One, devancé entre autres par une cuisinière japonaise qui prétend ouvrir le premier bar à sushis martien, et un Polonais qui espère extraire de l'énergie du centre de la galaxie. Alors quid de ses projets de colonisation ? Il ne renonce pas : «J'en rêve depuis plus de dix ans. Ni les problèmes techniques, ni Mars One n'y changeront rien.» ■

Jürgen Bischoff
Traduction Laurence Le Van



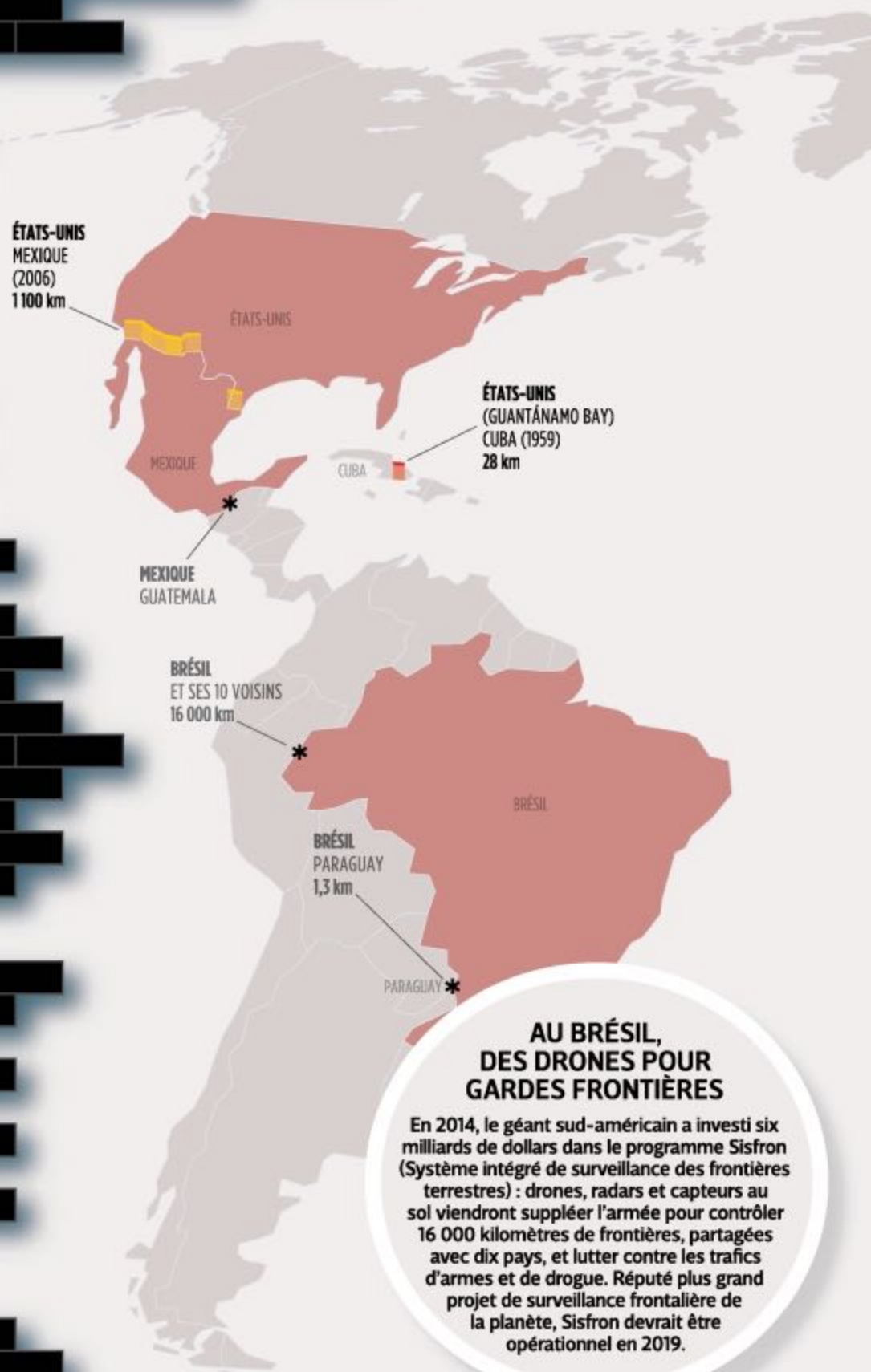
S : TOUJOURS PLUS DE MURS !

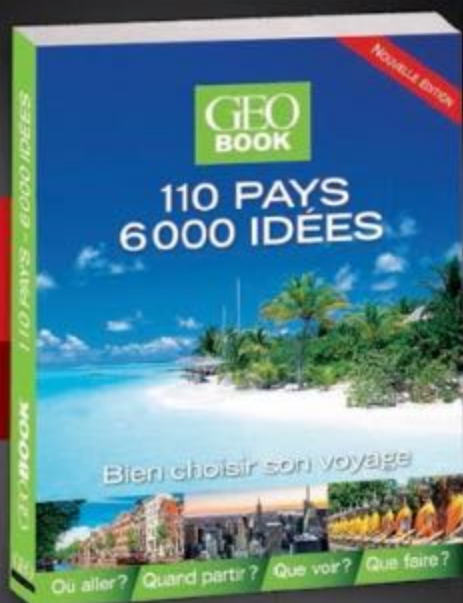


TOUJOURS PLUS DE MURS !

PAR LAURE DUBESSET-CHATELAIN (TEXTE)
ET HUGUES PIOLET (ILLUSTRATION)

L'Autriche et la Slovaquie seront bientôt séparées par une barrière infranchissable. Une première au sein de l'espace Schengen. Face à l'afflux de réfugiés et de migrants, la ministre autrichienne de l'Intérieur, Johanna Mikl-Leitner, plaide pour une «forteresse Europe». Un quart de siècle après la chute du mur de Berlin, le monde globalisé n'a jamais été autant cloisonné. Elisabeth Vallet, de l'université du Québec à Montréal, dénombre cinquante-neuf «structures inamovibles» fin 2015, contre une dizaine pendant la guerre froide. Soit 40 000 kilomètres de murs. «Le réflexe d'encastement se retrouve partout», souligne la chercheuse. Et sous toutes les formes : barrière de béton en Israël, dune de sable doublée d'une tranchée entre la Tunisie et la Libye, grillages et barbelés à Ceuta et Melilla, deux enclaves espagnoles au Maroc... Les objectifs : entraver le flot migratoire, les trafics, le terrorisme. Problème, ces digues sont inefficaces. «Elles n'ont aucun sens en termes de finances publiques, affirme Elisabeth Vallet. Leur entretien coûte de un à cinq millions de dollars par kilomètre. En outre, elles échouent à enrayer les flux migratoires et alimentent les mafias.» On compte, par exemple, plus de 150 tunnels illégaux sous la frontière entre le Mexique et les États-Unis. En rabattant les hommes vers des points de passage périlleux, ces remparts les mettent en danger. Selon l'Organisation internationale pour les migrations, 40 000 personnes sont mortes depuis l'an 2000 en tentant de franchir une frontière. ■





Prix abonnés
25€*
55

Prix non abonnés
26€
90

GEOBOOK 110 PAYS 6000 IDÉES Des milliers d'idées de voyages

A la fois beau livre et guide pratique, ce GEOBOOK donne un avant-goût du voyage avec de superbes photos, des cartes de localisation et des informations claires et pratiques pour voyager selon vos envies.

- 110 fiches pays classées des Açores au Zimbabwe
- Tous les paysages, les villes et les sites naturels ou culturels à découvrir, les activités à pratiquer absolument, les achats à effectuer.

Editions GEO • Auteur : Collectif • Format : 18 x 24 cm • 432 pages • Réf. : 13188

PICASSO

L'œuvre et la vie d'un peintre de génie

GEO ART propose un nouveau regard sur la vie trépidante et l'œuvre colossale de l'artiste le plus connu au monde. Picasso a créé plus de trente-six mille œuvres, une « production » sans équivalent dans l'histoire de l'art.

Ce livre, accessible à tous, décrit les débuts de l'artiste, sa méthode de travail expliquée en photos, ses relations avec son complice cubiste Georges Braque, les détails de son chef-d'œuvre Guernica, ses relations tumultueuses avec ses muses, son tempérament parfois sombre, son influence sur ses proches, les arnaques autour de ses œuvres...

Editions GEO Art • Beau livre avec couverture cartonnée et jaquette • Format 21,4 x 27 cm
160 pages • Réf. : 13238



Prix abonnés
23€*
70

Prix non abonnés
24€
95



WHISKIES DU MONDE

Un livre à consommer sans modération !

Prenez la route du whisky : de l'Écosse aux États-Unis, en passant par le Japon, aucun terroir n'est oublié ! Comment se fabrique le whisky ? Quels sont les différents types ? Comment bien le déguster ? Toutes les questions trouvent leur réponse dans ce livre très complet avec :

- des cartes pour parcourir les routes du whisky
- les plus grandes distilleries et leurs secrets de dégustation
- les visuels de plus de 700 références
- de nombreux et instructifs commentaires de dégustation

Partez pour un voyage inédit parmi les meilleurs whiskies du monde !

Editions Prisma • Format : 19,5 x 23,5 cm - 352 pages • Réf. : 11912

Prix abonnés
26€*
50

Prix non abonnés
27€
90



SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

LE DOUBLE COFFRET 10 DVD DES RACINES ET DES AILES COLLECTION PASSION PATRIMOINE

Découvrez la richesse du patrimoine français

Explorez des régions et villes légendaires de France grâce aux coffrets thématiques Passion Patrimoine de la célèbre émission diffusée sur France 3.

Les films de la Collection Passion Patrimoine sont consacrés à la sauvegarde et à la protection du patrimoine (naturel et architectural), à la transmission des savoirs et des métiers, et au travail des associations et des particuliers qui se mobilisent pour défendre et valoriser la culture et le patrimoine au cœur des régions.

Du Mont-Saint-Michel à la Provence, du Périgord à l'île de Beauté, les plus belles régions de France vous seront révélées.

Collection Passion patrimoine • 2 coffrets de 5 DVD chacun • Réf. : 13207 + 13208



• Passion Patrimoine Vol. 1

- Du Mont-Saint-Michel aux Îles Chausey
- Le nord au cœur
- Un balcon sur la Provence
- Les couleurs du Périgord
- Un balcon sur le Dauphiné

• Passion Patrimoine Vol. 2

- La Corse autrement
- En Bretagne, de la Cornouaille au Léon
- Terre de Gascogne
- Sur la Route Napoléon
- Du Languedoc au Roussillon

Prix abonnés
59€⁺
80

Prix non abonnés
79€
80

DVD

PHOTOGRAPHIE

La bible de la photographie

Cet ouvrage de référence retrace l'extraordinaire aventure de la photographie, depuis ses prémices en 1825 jusqu'aux plus récents développements de la technologie numérique.

On y suit l'évolution du 8^{ème} art au gré des avancées techniques et des travaux majeurs de ses pionniers. L'ouvrage explore les diverses applications de la photographie à travers l'histoire - reportages, propagande, publicité ou encore cliché artistique - posant la question fondatrice de savoir s'il s'agit d'un art ou d'une technique. Laissez-vous submerger par la force de ces clichés !

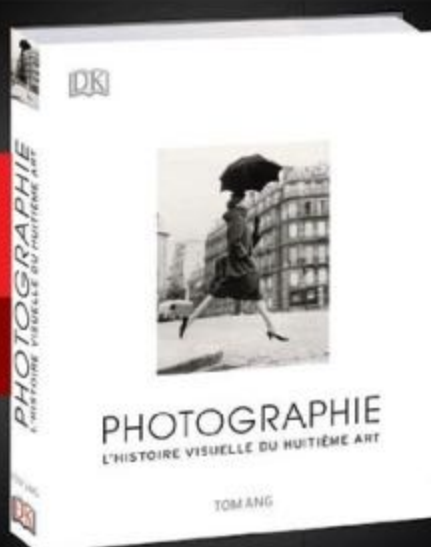
Auteur : Tom Ang • Format : 25,2 x 30,1 cm • 480 pages • Réf. : 13231

Prix abonnés

42€⁺
75

Prix non abonnés

45€



COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

GEO443V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____

Ville* _____

E-mail _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° _____ Date d'expiration M M / A A

Cryptogramme _____

Signature : _____

(Les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 30/06/2016. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ci@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au 0 811 23 23 23 (Service 0,06€/min + prix appel). Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser.

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an / 12 numéros).

☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Geobook 110 pays 6000 idées	13188
Picasso	13238
Whiskies du monde	11912
Double coffret 10 DVD Des Racines et des Ailes	13207 + 13208
Photographie	13231

Participation aux frais d'envoi**

+ 5,95 €

☐ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)

+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 23 23 (Service 0,06€/min + prix appel) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

GRAND REPORTAGE



De tous les Amérindiens des Etats-Unis, les Navajos, qui se nomment aussi *Dineé* (le peuple), sont les seuls à s'être réappropriés leurs terres ancestrales. Ils sont 170 000 à vivre dans leur réserve.



Nation Navajo

UN ÉTAT DANS L'ÉTAT

Ils représentent
le plus grand peuple
amérindien des
Etats-Unis. Jadis méprisés
et pourchassés, ils
ont maintenant leur
propre président,
leur parlement et leur
système judiciaire.
Et leur réserve est
devenue une étonnante
démocratie à
l'intérieur du pays.

PAR FRANÇOIS DE WITT (TEXTE)
ET YVES GELLIE (PHOTOS)



ILS SONT LES GARDIENS DE PAYSAGES DE LÉGENDE, COMME MONUMENT VALLEY

Entre l'Arizona et l'Utah, Monument Valley, dont on voit ici les pics des Trois Sœurs, est un parc tribal (et non national) qui appartient à la réserve navajo. Ce théâtre désertique a été popularisé par les westerns de John Ford, comme *La Chevauchée fantastique* (1939).



Window Rock, Arizona : 2 700 habitants, de rares commerces, une banque, huit lieux de culte, deux hôtels, des baraques tristounettes disposées au petit bonheur parmi les herbes folles. Cette bourgade quelconque, localement célèbre pour son rocher percé, est pourtant une capitale : celle de la plus grande tribu indienne des Etats-Unis. Là, dans de modestes bâtiments de plain-pied, bâtis sur des étendues sablonneuses et caillouteuses, siègent les représentants de la nation navajo. Leur président, leur Conseil législatif et leurs organes judiciaires. Un Etat dans l'Etat.

Aujourd'hui, le peuple navajo compte 300 000 personnes, dont 170 000 vivent sur le vaste territoire de la *rez*, la réserve. *Dinetah*, le pays des Navajos (qui se désignent aussi sous le nom de *Dinee*, le peuple), a tout du décor de légende : un désert rouge planté de falaises, chauffé à blanc par le soleil en été, qui s'étend sur 71 000 kilomètres

carrés entre l'Arizona, le Nouveau-Mexique et l'Utah. La réserve, délimitée par quatre montagnes sacrées symbolisant les points cardinaux, renferme quelques-uns des sites naturels iconiques des Etats-Unis, comme les mesas de Monument Valley ou le spectaculaire canyon de Chelly, qui furent le terrain de jeu des stars de western dans les années 1940, comme John Wayne. Son effigie en tenue de cow-boy sert ici d'emblème touristique.

Forts d'institutions politiques et judiciaires fondées sur des valeurs héritées de leurs croyances traditionnelles, les Navajos jouissent aujourd'hui d'une relative autonomie politique. Ils reviennent de loin. Au XIX^e siècle, ce peuple pacifique a d'abord surmonté l'extermination, à l'époque où selon la formule du général Sheridan, «un bon Indien est un Indien mort». Il a ensuite subi, entre 1864 et 1866, la «Longue Marche» de la déportation vers le Nouveau-Mexique, parcourant à pied jusqu'à vingt kilomètres par jour dans la poussière ocre, sous la menace des fusils. La petite histoire voudrait que l'immensité du territoire navajo n'ait permis de capturer qu'un quart des Indiens qui s'y trouvaient. Le traité de Fort Sumner de 1868 permit aux survivants de retourner sur leurs terres mais ne leur restitua que le cinquième de la surface actuelle de la réserve. A la fin du XIX^e siècle, une énergique politique d'assimilation fut instaurée, avec pour mot d'ordre de «tuer l'Indien pour sauver l'homme». Pendant près de quatre-vingts ans, des milliers de jeunes «sauvages» furent inscrits de force, le plus souvent loin de leur famille, dans des pensionnats aux allures militaires, où leur étaient inculquées coûte que coûte les valeurs civilisatrices de la société américaine. «Un lavage de cerveau, une destruction d'identité», se souvient Lorenzo Max. Désormais homme-médecin à Tuba City, une des principales villes de la réserve, située dans le nord de l'Arizona, il raconte le cachot où il était envoyé à chaque fois qu'il osait parler en langue navajo avec un autre pensionnaire.

De nos jours, leurs terres ancestrales, ces *Native Americans* – une dénomination à laquelle ils préfèrent celle de *Indian Americans* – n'en sont pas propriétaires, mais simples usufruitiers, le gouvernement américain conservant la nue-propriété de 85 % du sol et du sous-sol. L'économie n'y est guère florissante : le niveau de vie de la réserve ●●●

APRÈS AVOIR ÉTÉ DÉPORTÉS ET ASSIMILÉS DE FORCE,
ILS ONT CONQUIS UNE RELATIVE AUTONOMIE POLITIQUE



Le nouveau président de la nation navajo, Russell Begaye (au centre), a été élu en avril 2015. Drapé dans une couverture traditionnelle ornée de motifs sacrés, il reçoit ici la bénédiction des leaders spirituels de la communauté.



La réserve a sa propre police (ici à Tuba City), chargée des infractions de droit commun. En cas de crime commis sur le territoire navajo, l'enquête est confiée au FBI.



A Window Rock, les prisonniers ont leur hutte à sudation. Ce sauna où l'on entre pour se purifier le corps et l'esprit est un élément rituel majeur dans la culture navajo.

DES INSTITUTIONS REVISITÉES PAR LA TRADITION

Au cours du ^{xx}e siècle, les Navajos se sont dotés d'institutions politiques uniques en leur genre parmi les nations amérindiennes. Elles reposent sur le principe démocratique de la séparation des pouvoirs entre l'exécutif, le législatif et le judiciaire. Mais elles s'appuient aussi sur les valeurs héritées des croyances autochtones.

LE PRÉSIDENT

L'exécutif est incarné depuis 1989 par un président et un vice-président élus au suffrage direct pour un mandat de quatre ans renouvelable une seule fois. Un embryon de gouvernement s'était déjà formé en 1923, au moment où les compagnies pétrolières américaines commençaient à prospecter sur la réserve.

LE CONSEIL

Composé de vingt-quatre membres élus pour un mandat de quatre ans, il détient le pouvoir législatif. Ses délégués représentent les 110 *chapters*, équivalents de collectivités locales qui se trouvent sur le territoire. Ils votent notamment les taxes et les budgets alloués au développement de la réserve.

L'APPAREIL JUDICIAIRE

Il comporte dix tribunaux de première instance, dix tribunaux traitant des affaires familiales et une Cour suprême. Depuis 1958, l'ensemble des juges sont désignés par l'exécutif. Autrefois, la justice navajo était exercée de manière traditionnelle par des «chefs de paix».

UN PROJET DE CONSTITUTION

Pour certains, la séparation des pouvoirs est un concept mal adapté aux valeurs fondatrices des Navajos, comme le *hozho* et le *k'e*, qui reposent sur la confiance, l'harmonie et la solidarité. Aussi, l'introduction d'une constitution navajo fidèle à ces valeurs est-elle un sujet de débats animés. Une commission spéciale planche sur la question depuis 2006.



La juge Carol K. Perry préside le tribunal de Window Rock. La justice navajo ne traite que les délits mineurs, les faits plus graves relèvent de la justice fédérale.



Vingt-quatre députés siègent au Conseil de la nation navajo, un parlement où s'exerce le pouvoir législatif. Les membres sont élus pour un mandat de quatre ans.



●●● représente le tiers de celui des États-Unis, le taux de chômage officiel, qui atteint 50 %, est certainement plus proche de 70 % si l'on tient compte de ceux qui ne cherchent plus d'emploi. Les services publics emploient les trois quarts des 31 000 salariés, l'industrie, seulement quelques centaines. On compte à peine plus de 200 employeurs navajos sur tout le territoire. Mais l'artisanat – les bijoux en argent sertis de turquoise, les « capteurs de rêves » à plumes et les célèbres tapis aux motifs ancestraux – occupe au moins un membre de 60 % des familles.

Lors de son intronisation en mai 2015, le nouveau leader de la nation navajo, Russell Begaye, ancien entrepreneur dans le bâtiment, a annoncé à son peuple « l'éveil à une aube nouvelle », ajoutant que « la route sur laquelle nous allons avancer est celle de la souveraineté ». Le président a notamment rappelé ce qui fait l'originalité de la démarche de son peuple : « Le respect de la nature, la protection de la terre et la vie harmonieuse sont des valeurs sacrées. Nous devons apprendre à vivre en

LE PLUS GRANDE TRIBU D'AMÉRIQUE

La rez, diminutif de « réserve » s'étend sur un espace grand comme l'Irlande, réparti sur trois États. Comme l'indique le Grand Sceau de la nation navajo (ci-dessus), le territoire de la tribu, jadis plus vaste, était symboliquement délimité par quatre montagnes sacrées (le mont Hesperus au nord, Blanca à l'est, Taylor au sud et San Francisco à l'ouest).

Il comprend plusieurs sites naturels classés ainsi qu'une enclave où vivent les indiens Hopis.



harmonie avec ce qui n'est pas nécessairement renouvelable, mais dont nous avons besoin.» La force des Navajos : les deux valeurs fondatrices qui leur ont permis de ne pas perdre leur âme et de résister aux tentatives de normalisation successives qu'ils ont subies depuis 150 ans : *hozho* (prononcer hojo) et *k'e* (prononcer ké).

On dit qu'il faudrait une centaine de mots pour décrire *hozho*. Équilibre, beauté, harmonie... s'en approchent. *Hozho* correspond dans la tradition navajo à l'état initial du monde à l'époque du premier homme et de la première femme, issus des entrailles de la Terre. Pour vivre *hozho*, il faut se montrer à la fois fataliste, résilient et reconnaissant, ne serait-ce que du fait d'être là, vivant et debout lorsque tout se déchaîne autour de soi. « Être Navajo, c'est vivre *hozho*, ce lieu d'harmonie qui fait que le ciel et la terre s'entendent », explique l'artiste française Lorenza Garcia, chanteuse et compositrice adoptée depuis vingt ans par les Navajos, auxquels elle a dédié un album, *La Beauty*. *K'e*, lui, représente la relation, le lien. Vivre *k'e*,

c'est pratiquer l'ouverture, la solidarité, l'entraide, la gentillesse. Un principe qui puise ses racines dans la famille et dans le système des clans. La structure familiale navajo a la particularité d'être matrilineaire, chacun relevant du lignage de sa mère. La transmission du patrimoine passe donc par les femmes. Elle est aussi matrilocale : le jeune époux s'installe dans la famille de sa femme, à laquelle il apporte une dot, et peut être répudié par son épouse. Lorsque deux Navajos font connaissance, la bienséance veut qu'ils ne s'identifient pas par leur occupation ou leur statut, mais par leur clan – il en existe une petite centaine. La formule consacrée est : «Je suis né du Clan du Bord de l'Eau du côté de ma mère et du Clan de la Flèche du côté de mon père.» Il est inconcevable, pour des raisons de consanguinité, de se marier au sein d'un clan. En revanche, deux Navajos du même groupe s'appellent volontiers frère et sœur.



e k'e ne s'arrête pas au clan. Il implique de se sentir responsable de chaque membre de la communauté. «Nous sommes tous frères et sœurs partout dans le monde», sourit Jones Benally, devant son

café glacé. Le visage buriné sous son chapeau de cow-boy, cet octogénaire, qui fut tour à tour champion de rodéo et guérisseur, diffuse aujourd'hui l'esprit navajo autour du monde – jusqu'à la Philharmonie de Paris en 2010 – avec sa troupe familiale de *hoop dance*, danse rituelle qui se pratique avec des cerceaux. «L'esprit k'e consiste à toujours traiter les gens comme s'ils faisaient partie de votre famille», renchérit Ed Becenti, ancien prof de gym reconverti en spécialiste d'Internet. Personnage haut en couleur, avec son catogan et ses colliers de turquoise, il se présente comme un activiste soucieux de défendre les valeurs *dineé*.

Lesquelles sont omniprésentes dans la réserve. Produit naturel de *hozho*, l'écologie, par exemple, apparaît comme une préoccupation permanente. Car la terre navajo, très convoitée, a subi bien des blessures. Rondouillard et jovial, Gilbert Badoni, un retraité navajo de la mine d'uranium de Shiprock, habite une modeste maison dans la ville où il travaillait, avec sa femme et ses quatre enfants. Souffrant d'une scarification des poumons qui ●●●



Lawrence Kaibetoney (en haut) possède une ferme à l'ouest de Tuba City dans l'Arizona. Les Navajos ne sont pas propriétaires du sol. Ils n'en ont que l'usufruit. La tribu, décimée lors de la «Longue Marche» (1864-1866), avait pu retourner sur ses terres après la signature du traité de Fort Sumner en 1868.

ICI, ON S'EFFORCE DE VIVRE SELON LES PRINCIPES DU «HOZHO», L'HARMONIE, ET DU «K'E», LA SOLIDARITÉ



On vient du monde entier admirer ce site. Le John Ford Point, fréquenté chaque année par 350 000 touristes, offre l'un des panoramas les plus iconiques de Monument Valley avec ses mesas et ses buttes de schiste et de grès. Rendu célèbre par les westerns des années 1940, ce parc est géré par la réserve navajo. Les droits d'entrée sont donc perçus par les Indiens.



LEUR CULTURE ET LEURS JOYAUX NATURELS SONT DEVENUS DES ATTRACTIONS TOURISTIQUES



Comme Xaviera Jackson, de nombreux Navajos vivent de l'artisanat



traditionnel, notamment de la vente de bijoux en argent sertis de turquoise. Cette pierre, extraite des mines d'Arizona, est sacrée pour les Indiens.

L'ARMÉE DOIT BEAUCOUP AUX HÉROS NAVAJO QUI SE SONT DISTINGUÉS SUR TOUS LES FRONTS



Devant le rocher percé de Window Rock, la statue d'un code talker et le cimetière des vétérans rappellent que les Navajos furent recrutés par l'armée américaine lors de la Seconde Guerre mondiale pour mettre au point un langage codé inspiré de leur langue (non écrite). Le dernier code talker, Chester Nez, s'est éteint en 2014.



●●● l'empêche de respirer et le réveille la nuit, il milite activement pour l'indemnisation des victimes du radon. «Un génocide !» assène-t-il. Son combat, qui l'a mené jusqu'au Congrès, rappelle que la richesse de leur sous-sol a aussi fait le malheur des Navajos. Au cours des années 1920, la découverte d'abondantes ressources en pétrole, puis en charbon, attira les entreprises, avec l'aval d'un simulacre de parlement navajo, qui avait été mis en place et contrôlé par le tout-puissant Bureau des affaires indiennes de Washington. La main-d'œuvre locale était peu exigeante et il était facile d'obtenir des permis. Le comble de l'exploitation fut atteint pendant la guerre froide, quand la course aux armements poussa le gouvernement américain à multiplier ses commandes d'uranium aux groupes miniers nationaux. Or ceux-ci opéraient notamment en terre navajo, sans la moindre considération pour les conséquences de l'exposition aux rayonnements sur les mineurs indiens et leurs familles. Une étude fut pourtant réalisée dès 1950 par les services fédéraux de santé sur les ravages du radon, mais elle ne fut publiée que douze ans plus tard. Et un taux limite d'exposition à la radioactivité ne fut voté à Washington qu'en 1969.



En attendant, le mal était fait et, outre les cas de tuberculose, les cancers du poumon ou de l'estomac se sont multipliés. Les rares plaignants furent déboutés. Pis, en juillet 1979, la rupture d'un barrage à Church Rock, au Nouveau-Mexique, à une soixantaine de kilomètres de Window Rock, déversa des millions de mètres cubes d'eau contaminée par l'uranium et par l'arsenic sur 130 kilomètres de rivières au sein de la réserve. Quoique plus grave que la catastrophe qui venait de se produire dans la centrale nucléaire de Three Mile Island en Pennsylvanie, ce désastre écologique majeur n'attira guère l'attention. Il fallut attendre 1990 et la fin de l'extraction de l'uranium pour que Washington prenne des dispositions pour indemniser les victimes.

La réserve porte encore les stigmates de ce passé minier : 500 puits d'exploitation, désormais à l'abandon, la défigurent. En promenade sur ses terres, l'ex-mineur Gilbert Badoni tire des ronces un vieux bloc de *yellowcake*, la pâte jaune (peu radioactive) issue de la première transformation de l'uranium. «On n'aurait sans doute jamais dû ouvrir les mines, dit-il. Mais qu'y pouvons-nous ? Nous étions bien contents d'être payés. Il s'agit maintenant de restaurer, de retrouver l'équilibre initial.» Gilbert est sans amertume, une parfaite illustration de l'esprit *hozho* : il constate, ne juge pas et attend que les choses se remettent à ●●●



Ces vétérans de la guerre du Vietnam arborent les distinctions militaires que leur a valu leur engagement sur le front.
Les Amérindiens en général furent nombreux à servir lors de ce conflit, notamment dans les unités de combat.

PÉTROLE, CHARBON, URANIUM... LA RICHESSE DE LEUR SOUS-SOL A AUSSI FAIT LEUR MALHEUR



A Shiprock, Phil Harrison (en haut à droite) milite sans relâche contre le nucléaire. Il se tient ici devant un gigantesque entrepôt de déchets radioactifs qui jouxte sa ville, au nord-ouest du Nouveau-Mexique. Son père, autrefois ouvrier dans la mine locale, est mort à 43 ans, des suites de l'exposition au radon.



Clayson Benally s'entraîne à la danse des cerceaux (hoop dance) à Twin Arrows dans



l'Arizona, sous l'œil de son père Jones Benally, homme-médecine réputé. Il s'agit d'un rituel, dans lequel le cercle représente le cycle de la vie et les figures, des animaux.

«LES VALEURS OCCIDENTALES NE NOUS PERMETTRONT PAS DE RÉSOUDRE NOS PROBLÈMES. NOUS DEVONS INNOVER»

●●● leur place. Depuis son plus jeune âge, Norman Patrick Brown, 55 ans, lutte pour les droits de son peuple à vivre dans un environnement sain. Cet agent de sécurité, occasionnellement metteur en scène, milite pour l'accès à l'eau, «notre bien le plus précieux», pour la protection des quatre montagnes sacrées qui encadrent la réserve et contre les ravages de l'uranium. Partisan de l'autodétermination du peuple navajo, il réclame aussi la restitution de leurs terres par le gouvernement américain, la défense des valeurs *dinee* et la mise en place d'une constitution dont les contours seraient établis «par la base». Utopique ? Il s'en défend. «Nous sommes un peuple vivant à la surface d'une terre sacrée, explique-t-il. Notre arme la plus efficace consiste à honorer notre relation positive à la nature, au cosmos, à nos ancêtres et à chacun d'entre nous. Ce ne sont pas les valeurs occidentales qui nous permettront de résoudre nos problèmes. Nous devons innover.» Norman Patrick Brown, comme son ami Ed Becenti, a soutenu la candidature de Russell Begaye à la présidence de

la nation navajo, séduit par son volontarisme. Trop polluantes, deux centrales à charbon vont être fermées, privant le gouvernement navajo de cinquante millions de dollars de taxes. En suspens depuis plus de dix ans, un ambitieux projet touristique, baptisé Grand Canyon Escalade, au confluent du fleuve Colorado et de la petite rivière du même nom, a été abandonné par le président «parce que, en dépit de la stagnation économique, nous ne devons pas sacrifier notre identité culturelle et nos responsabilités spirituelles pour quelques centaines d'emplois».

Ni perdre de vue les principes démocratiques essentiels. Pendant des années, l'esprit de clan a encouragé la distribution de prébendes et le népotisme chez ceux qui disposaient d'une parcelle de pouvoir, à commencer par les élus. «Un gouvernement navajo corrompu ne peut pas davantage se réformer qu'un alcoolique ne peut tenir un magasin de spiritueux», soupire Norman Patrick Brown. En 2010, soixante-dix-huit des quatre-vingt-huit membres du Conseil de la nation ont été mis en examen par un procureur spécial à la demande du ministère de la Justice navajo, aux motifs de fraude, abus de pouvoir, vol, usage de faux et conspiration. Trente-six millions de dollars auraient été détournés au profit de leurs familles et de leurs proches, une pratique à ce point banale que le plus attaqué d'entre eux s'est quand même fait réélire par la suite. L'affaire n'est pas officiellement tranchée, mais le nombre des membres du Conseil a été réduit à vingt-quatre en 2011.

A eux désormais de relever de nouveaux défis. Fruits de l'inactivité, l'obésité et le diabète, mais aussi la dépression, l'alcoolisme et les stupéfiants sont devenus des fléaux. Ici, comme chez les autres Amérindiens, le taux de suicide des jeunes, sujet tabou – le mot n'existe pas dans la langue navajo –, est plus élevé que dans le reste de la population (22,5 pour 100 000 chez les 18-24 ans, contre 12,8 dans la même tranche d'âge, au niveau national).

Pour y faire face, la communauté n'oublie pas que les expériences menées pour éradiquer le mal ont montré que la meilleure thérapie contre la désespérance reste la tradition. Et pense que la qualité de vie est plus importante que le niveau de vie. Alors *hozho* et *k'e* soufflent partout où ils le peuvent. Y compris en prison. «Notre devoir est de traiter les détenus avec respect et de les aider

LES DIX PLUS GRANDES RÉSERVES AMÉRINDIENNES DES ÉTATS-UNIS





Dans le parc de Red Rock, à Gallup au Nouveau-Mexique, ces étudiantes portent avec fierté leurs attributs navajos, bijoux en turquoise et couvertures traditionnelles, lors de la cérémonie de remise des diplômes, coutume très américaine.

en leur montrant pourquoi ils ne doivent pas aboutir ici», explique Robin Preston, le responsable de la maison d'arrêt de Tuba City, ouverte en 2013. Ici, le *hogan*, nom de l'habitat traditionnel octogonal en bois, symbole de la recherche d'harmonie, fait partie du décor. De même que la hutte à sudation, sorte de sauna où les Indiens entrent pour purifier les corps et les esprits.



L'appareil judiciaire navajo s'appuie sur les valeurs traditionnelles. Pour Robert Yazzie, ancien président (*Chief Justice*) de la cour de justice navajo, c'est un système «circulaire», opposé au système «vertical» des tribunaux occidentaux. Il explique dans un livre, *Life Comes from It* (la vie en découle, en anglais seulement) que la société est gouvernée par «des lois harmonieuses dictées par les dieux, puis transmises par les sages, et non des lois humaines punitives, qui commandent à la justice de désigner une victime et un coupable». Le mot «coupable» n'existe pas dans la langue des *Dine*. «Le système vertical est à ce point concerné par l'issue (un gagnant et un perdant) que rien n'est fait pour résoudre les problèmes sous-jacents à l'origine du litige, souligne Robert Yazzie. Or l'agresseur est souvent lui-même une victime, de l'alcool, par exemple.» Et à ce titre, il mérite la compassion du *k'e*. Les tribunaux navajos procèdent de façon horizontale ou circulaire car «un cercle n'a ni droite,

ni gauche, il est sans début ni fin, c'est un symbole d'unité», ajoute l'ancien magistrat. Plaignants et agresseurs sont traités à égalité. La recherche de la vérité compte moins que la résolution harmonieuse des conflits. Cette démarche a permis la mise en place, en 1982, des *peacemaker courts*, ou tribunaux de pacification. Ils doivent résoudre, par l'entremise d'un sage local non rémunéré, les conflits familiaux, comme la transmission des droits d'élevage. Une centaine de ces tribunaux couvrent le territoire navajo, mais le système vertical persiste : les délits importants et les crimes relèvent du FBI et sont jugés en dehors de la réserve.

Jim Chee est un héros du romancier américain Tony Hillerman, auteur d'une vingtaine de polars campés en terre navajo. Chee, personnage singulier, officier de police attaché à la culture de son peuple, résume l'esprit *hozho* dans *Les Clowns sacrés*, paru en 1996 : «Je vais prendre un exemple. Une terrible sécheresse. Les plantations mortes, les moutons qui se meurent. Les sources à sec. Pas d'eau. Les Hopis, ou les chrétiens, ou peut-être les musulmans, prient pour avoir la pluie. Le Navajo fait exécuter la cérémonie qui convient pour retrouver son harmonie avec la sécheresse. [...] Le système est conçu pour reconnaître les changements qui dépassent les capacités humaines et, dans ce cas, pour changer l'attitude des humains afin qu'ils s'accommodent de l'inévitable.» Et recherchent l'harmonie en toutes circonstances, tout particulièrement lorsque le ciel gronde. ■

François de Witt

+ DE PHOTOS

AU CŒUR DE LA NATION NAVAJO



PAR YVES GELLIE

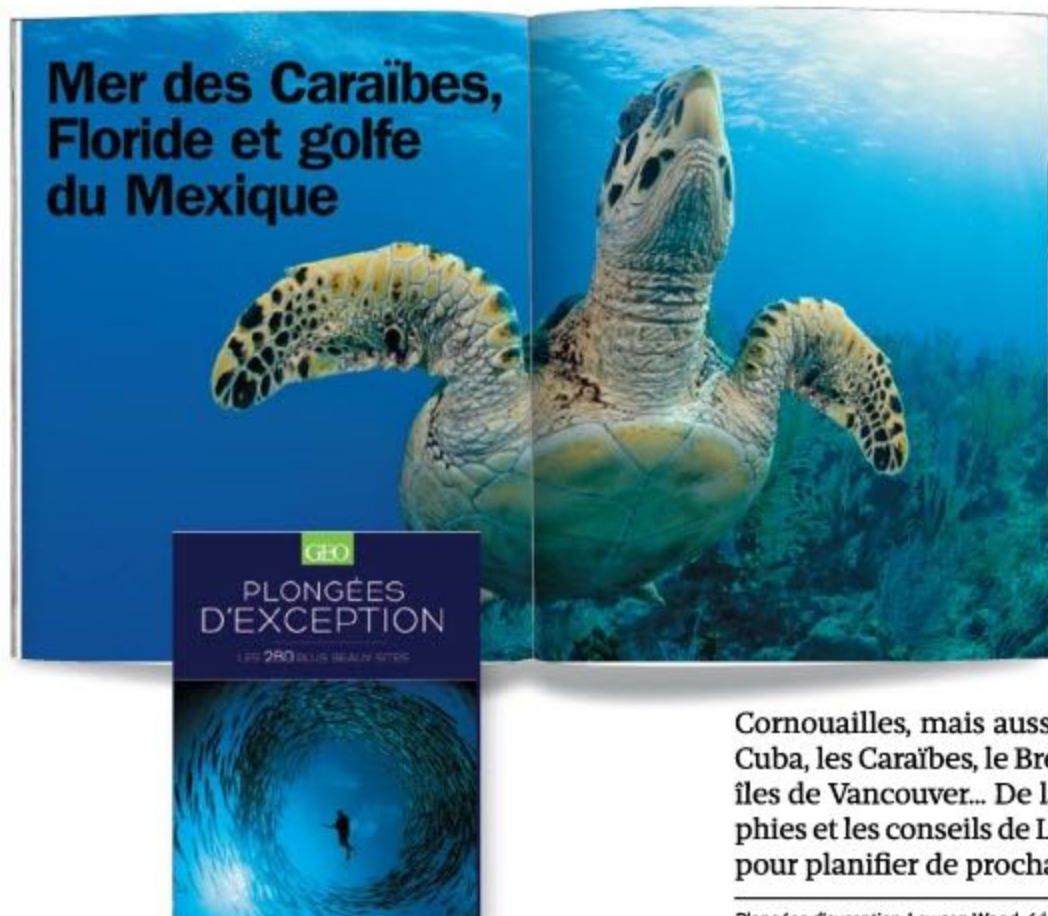
+ EN VIDÉO

LE RÉCIT DE NOTRE PHOTOGRAPHE



EN LIBRAIRIE

UN TOUR DU MONDE DES PLUS BELLES PLONGÉES SOUS-MARINES



Et si vous échappiez au froid et à la grisaille hivernale et partiez plonger sous des latitudes plus douces ? Découvrir des créatures étonnantes, explorer une épave historique ou nager aux côtés des plus gros animaux de la planète ? Chaque plongée est une aventure qui change notre vision du monde. Dans *Plongées d'exception*, le photographe spécialisé Lawson Wood partage son expérience et sa passion pour le monde sous-marin. Ce livre aux photographies saisissantes et au texte riche de nombreux conseils et informations pratiques mettra l'eau à la bouche de tous les amateurs de plongée, qu'ils soient débutants ou chevronnés. A la fois beau livre et guide pratique, cet ouvrage répertorie les 280 plus beaux sites de plongée du monde. Malte, Chypre, les

Cornouailles, mais aussi des destinations plus lointaines comme Cuba, les Caraïbes, le Brésil, la mer Rouge, le Mexique ou encore les îles de Vancouver... De la Méditerranée au Pacifique, les photographies et les conseils de Lawson Wood apportent une aide précieuse pour planifier de prochaines aventures autour du monde.

Plongées d'exception, Lawson Wood, éd. Prisma/GEO, 192 pages, 19,95 €, disponible en librairie.

LES MERVEILLES DU PRIX WILDLIFE PHOTOGRAPHER OF THE YEAR

Les 100 images de ce livre, prises par les meilleurs photographes de nature au monde, ont été primées au prestigieux concours international Wildlife Photographer of the Year organisé chaque année à Londres par le Muséum d'histoire naturelle et BBC Wildlife. L'édition 2015 mettait en compétition plus de 42 000 clichés en provenance de quatre-vingt pays, en concurrence dans différentes catégories : portfolio, jeunes photographes, botanique, oiseaux, paysages, mammifères, vu du ciel... Chacune de ces photos nous rappelle à quel point la nature est belle, riche et fragile... et combien il est important de la préserver.



Prix Wildlife Photographer of the Year, volume 17, année 2015, éd. Dakota/GEO, 32 €, en librairie et rayons livres.

UN PEU DE SAGESSE ET DE SÉRÉNITÉ POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

«Ou bien parais tel que tu es, ou bien sois tel que tu parais», Djâlal al-Din Rûmi (poète persan). «La joie est en tout, il faut savoir l'extraire», Confucius (philosophe chinois). Méditez sur les enseignements des plus grands sages grâce à ce calendrier perpétuel superbement illustré. Proverbes irlandais, thaïlandais ou japonais côtoient les pensées de Descartes, Lao-Tseu ou Benjamin Franklin. Chaque jour, la citation d'un philosophe ou un proverbe issu de cultures populaires, vous aidera à atteindre la sérénité. Et pour bien commencer 2016, voici de quoi illuminer le 1er janvier : «Mille victoires sur mille ennemis ne valent pas une seule victoire sur soi-même» (Bouddha).

Calendrier perpétuel *Sagesses du monde en 365 jours*, éd. Playbac/GEO, 19,99 €, en librairies et rayons livres.



EN KIOSQUE

39-45 : L'ALBUM RÉFÉRENCE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE



Après le succès d'un numéro grand format consacré à la Première Guerre, GEO Histoire revient sur ce second conflit qui embrasa le monde. L'occasion d'abord de proposer un nouveau choix de photos « choc », parfois méconnues, de redonner la parole aux historiens fran-

çais et étrangers les plus éminents, mais aussi de republier une sélection de nos meilleurs textes. Accompagné d'un solide cahier pédagogique et d'un ensemble de cartes thématiques, ce numéro propose aussi deux moments forts : la reconstitution en 3D des principaux sites du Débarquement et les émouvants témoignages des enfants déportés à Auschwitz. Bref, un numéro « Collection » exceptionnel. Qui donne à regarder et à comprendre, autant qu'à méditer.

GEO Histoire, Hors-série Collection, 9,90 €.

SUR INSTAGRAM

SUIVEZ PAS À PAS NOS REPORTERS SUR LE TERRAIN



Arno Gasteiger

Chaque mois, GEO envoie en reportage des photographes talentueux pour vous faire découvrir le monde. Ils en reviennent avec les somptueuses images que vous connaissez. Désormais, vous pouvez suivre cer-

tains d'entre eux durant leur périple au gré des clichés qu'ils postent sur le compte Instagram de GEO. Arno Gasteiger en Nouvelle-Zélande (photo), Franck Vogel dans la vallée du Jourdain, James Whitlow Delano au Japon, Paolo Verzzone en Alsace, en Provence et en Corse, Ivan Kashinsky au Costa Rica et Ian Teh en Normandie sont parmi les tout premiers. Et bien d'autres suivront !

Rendez-vous sur notre compte Instagram: [magazinegeo](https://www.instagram.com/magazinegeo)

SUR GEO.FR

VIDÉO : LES CONSEILS PHOTO DES PROS



Catalina Martin-Chico, Olivier Culmann, Yves Gellie, Valerio Vincenzo... Vous avez vu le travail de nos photoreporters dans notre magazine. Vous pouvez à présent retrouver, sur le site de GEO, leurs conseils et as-

tuces en vidéo pour réaliser les plus belles prises de vue. Par exemple ceux de Gilles Coulon (photo), qui souligne l'importance du contraste pour construire, en hiver, des images fortes dans des paysages monochromes, baignés par une lumière blanche. Les amoureux de la photo seront comblés !

Retrouvez ces vidéos sur bit.ly/geo-briefs-photo

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 19h55

2 janvier Kenya, les chiens au secours des éléphants (43'). Inédit. Dans le parc d'Amboise, des rangers luttent contre le massacre des éléphants avec une brigade canine, redoutée des braconniers.

9 janvier Valparaíso, la ville des ascenseurs (43'). Inédit. A Valparaíso (Chili) quinze funiculaires sont inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. Un moyen de transport irremplaçable, gravissant de vertigineuses pentes à soixante-dix degrés.

16 janvier L'archipel d'Åland et ses postiers (43'). Rediffusion. L'hiver, dans les îles d'Åland (sud-ouest de la Finlande), lorsque le froid, la glace et l'isolement imposent leur loi, la visite hebdomadaire du bureau de poste itinérant est attendue avec impatience.

23 janvier Au fil de la Lena, en Sibérie (43'). Inédit.

Depuis Yakoutsk (République de Sakha), le Magdeburg parcourt 1 600 km pour approvisionner les habitants du Grand Nord, dans l'océan Arctique.

30 janvier Vivre heureux au pied de l'Olympe (43'). Inédit. A 80 ans, Kostas Zolotas, l'ancien patron du refuge le plus ancien du mont Olympe, veut, une dernière fois, gravir «sa» montagne.



Michael Deffert / Medienkontor

arte

À LA RADIO



Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Cuba comme vous ne l'avez jamais vu ■ Le charme discret de Dubaï. ■ Le kang, cœur des foyers chinois ■ La nation navajo, un Etat dans l'Etat.
Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

Tout l'univers de GEO à prix Noël

MULTIPLIEZ VOS AVANTAGES PAR

Offre "Essentiel"



21€
d'économies*

1 an - 12 numéros

Offre **Passion** GEO + GEO Hors-Série



41€
d'économies*

1 an - 18 numéros

GEO

12 numéros par an

Voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

TOUT L'UNIVERS GEO

GEO Hors-séries

6 numéros par an

Des hors-séries pour aller plus loin !

GEO vous propose 6 hors-séries par an qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des océans à l'alimentation dans le monde en passant par l'exploration de la saga James Bond, GEO Hors-Série satisfera votre curiosité !

Les avantages abonnés



Vous bénéficiez d'une réduction importante



Vous recevez votre magazine chez vous sans risque de rater un numéro



Vous pouvez gérer votre abonnement en ligne sur www.prismashop.geo.fr



Vous faites parti du club des abonnés et recevez des offres pour des produits GEO

L'abonnement c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr

1,2 ou 3

Offre **Univers GEO**



1 an - 24 numéros

GEO Histoire

6 numéros par an

Tous les deux mois, revivez les grands événements de l'histoire !

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.



Si vous lisez
la version
numérique

**< cliquez ici
pour vous
abonner !**

BON D'ABONNEMENT

à compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 • Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ Offre **Univers GEO**

GEO (1 an/12n^{os}) + GEO HISTOIRE (1 an/6n^{os})
+ GEO HORS-SERIES (1 an/6n^{os}) soit 1 an/24n^{os} pour **81€**
au lieu de ~~148,80 €~~*

68€
d'économies*

☐ Offre **Passion**

☐ GEO + GEO HORS-SERIES (1 an/18n^{os}) pour **66€**
au lieu de ~~107,40 €~~*

41€
d'économies*

☐ Offre **"Essentiel"**

GEO (1 an/12n^{os}) pour **45€** au lieu de ~~68 €~~*

21€
d'économies*

MES COORDONNÉES

Je renseigne mes coordonnées :

☐ Mme ☐ M (civilité obligatoire)

Nom** :

Prénom** :

Adresse** :

Code Postal** : Ville** :

email@ : Tél :

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du Groupe Prisma Media

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du Groupe Prisma Media

MON RÈGLEMENT

☐ Par chèque bancaire à l'ordre de GEO ☐ Par carte bancaire (visa, Mastercard)

N° : /

Date d'expiration : /

Numéro de contrôle :

Les 3 numéros figurant au verso de votre carte bancaire

Signature :

GEO443D

**SI VOUS ÊTES À L'ÉTRANGER
ET QUE VOUS SOUHAITEZ VOUS ABONNER :**



Suisse

Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
www.edigroup.ch/fr/5156-geo



Belgique

Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
www.edigroup.be



Canada

Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com - www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **Information obligatoire. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.



NOUVELLE-ZÉLANDE

Oban, le dernier village avant l'Antarctique, où les kiwis sont plus nombreux que les hommes, le Milford Track, plus beau sentier de randonnée au monde, les vignobles de Marlborough... Nos reporters ont exploré un archipel à couper le souffle. Et sont remontés aux sources de l'identité maorie.

Et aussi...

- **Regard.** Dhaka, Lagos, Karachi, São Paulo... Dans la foule dense des mégapoles.
- **Découverte.** Aux Etats-Unis, les Gullah, descendants d'esclaves, cultivent leur singularité.
- **Grand reportage.** En Sibérie, chasseurs d'ivoire et paléontologues affluent vers les gisements d'ossements de la Grande Liakhov, l'île aux mamouths.
- **Grande série 2016.** La France, terre d'histoire. Ce mois-ci : Lyon et sa région.

En vente le 28 janvier 2016

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars
5-1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 -
e-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonex - CH-1225 Chêne-Bourg.
Tél. (0041) 22 860 84 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou
(Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressmag.com

Abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN \$ avec taxes

Etats-Unis : USACAN Media Corp 123A Distribution Way Building H-1,
Suite 104 Plattsburgh, NY 12901. Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh
New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 -
e-mail : expmag@expressmag.com

Abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbasse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrovic (6070),

Nadège Monchau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065),

Chef de rubrique geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougui (6089)
avec Elodie Montréer (cadreuse-montaise)

Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075),

Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Blueodot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943),

Christelle Martin (6059), premières maquettistes

Premières secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomardie (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Hugues Piolet, Alice Sanglier,

Léa Santacroce (geo.fr et réseaux sociaux).

Magazine mensuel édité par **P1** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbasse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.
Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.
et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Editeur : Martin Trautmann

Directrice marketing adjointe : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directeur de publicité : Arnaud Maillard (4981)

Directrices de clientèle : Evelyne Alluin Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Rachel Eyang (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grölée (6025)

Directeur commercialisation réseaux : Serge Hayek (6471)

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétaire : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vannière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2015. Dépôt légal janvier 2016,

Diffusion Pressalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550



Notre publication adhère à
l'autorité de régulation professionnelle
de la publicité et s'engage
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES

LES PYRÉNÉENS, OFFREZ-LES FRAPPÉS !



Découvrez ou redécouvrez

Les Pyrénéens de Lindt, le célèbre chocolat frisson des Maîtres Chocolatiers Lindt, élaboré depuis 1927 à Oloron-Sainte-Marie dans les Pyrénées. Savourez toute l'intensité de leur cœur fondant et laissez-vous envahir par leur étonnante sensation de fraîcheur. Cette année encore, Les Pyrénéens de Lindt enchanteront vos fêtes de fin d'année et vous feront frissonner de plaisir !

Ballotin Les Pyrénéens Lait 219 g - PMC : 6,79 €.

www.lindt.fr

SAMSUNG WIRELESS AUDIO 360

Samsung enrichit sa gamme audio avec une enceinte sans fil, à la fois innovante, performante et objet de déco, qui se fond dans tous les décors. L'enceinte sans fil 360 inonde votre pièce de musique, grâce à sa lentille acoustique (Technologie Ring Radiator) qui diffuse le son dans toutes les directions de manière parfaitement équilibrée. Pensé pour s'intégrer parfaitement à votre intérieur, son design élégant unique, noir carbone ou blanc céramique, composé de matériaux nobles permettent à votre enceinte 360 d'être en parfaite harmonie avec votre intérieur. L'Enceinte Audio 360 : quand le son devient objet de décoration

www.samsung.com



MICKY, 100% SOLIDAIRE AVEC LE SAC À SAPIN !



À l'occasion des fêtes de Noël, le Sac à Sapin de Handicap International est LA bonne idée pour faire rimer praticité et générosité ! Avec le Sac à Sapin, emballer son arbre de Noël devient un jeu d'enfant : 100% biodégradable et simple d'utilisation, le Sac à Sapin protège le sol des aiguilles et s'adapte à la majorité des arbustes. Pour chaque sac acheté, 1,5 € contribuent à financer les actions humanitaires de Handicap International sur le terrain. Alors n'hésitez plus, faites comme Mickey et soutenez le Sac à sapin !

www.boutique-handicap-international.com



MONKEY SHOULDER : LE NOUVEAU VISAGE DU WHISKY ÉCOSSAIS

Oubliez tout ce que vous avez appris jusque-là sur le whisky, Monkey Shoulder change les règles du jeu ! Monkey Shoulder est un Blended Malt élaboré à partir de trois Single Malts du Speyside. Loin des codes complexes de la dégustation, accessible, généreux et jamais ennuyeux, c'est un whisky rond qui se déguste aussi bien sec que dans les meilleures recettes de cocktails.

www.monkeyshoulder.com

L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

UNE DÉCOUVERTE DE PARIS AVEC JOHNNIE WALKER BLUE LABEL

La maison Johnnie Walker présente son nouveau flacon parisien : « Johnnie Walker Blue Label Edition Limitée Paris », une série unique et dévoilée à l'occasion des fêtes de fin d'année. Le flacon gravé des plus grands monuments de la capitale (notamment la Tour Eiffel, la Pyramide du Louvre, la Basilique de Montmartre et Notre Dame), invite à une visite de ces lieux symboles de Paris, synonymes d'élégance, inspiration et création. Cette série spéciale « Johnnie Walker Blue Label Édition Limitée Paris » présente tout le savoir-faire et l'élégance de la Maison Walker. L'assemblage unique et rare de Blue Label en fait un whisky à la fois équilibré et complexe, riche d'une expertise et d'un savoir-faire qui se transmettent de génération en génération, se révélant une nouvelle fois comme le blended scotch whisky de luxe et la pièce rare de la Maison.

www.johnniewalker.com/fr



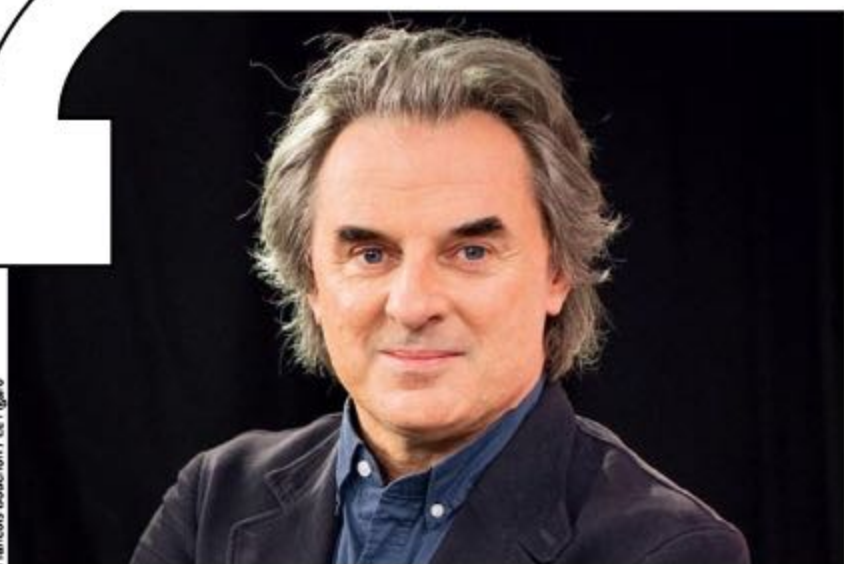
L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. À consommer avec modération.

DISCOVERY DE TWININGS

Découvrez la nouvelle collection Discovery de Twinings, une gamme de 8 mélanges uniques, nés de la passion de ses Tea Tasters (créateurs de thés). Derrière chacune de ces recettes se cache une histoire... Laissez-vous guider et partez à la découverte du London Strand Earl Grey le temps d'une balade sur les bords de la Tamise, de l'Enchanting Forest Fruit au sein d'un sous-bois enchanté où les rayons du soleil percent à travers les arbres et viennent éclairer des fruits qui tamisent le sol... Ou bien encore du Golden Caramel Rooibos où vous serez transportés vers les flancs des montagnes de la ville du Cap en Afrique du Sud. Ces thés d'exception marient des feuilles de thé entières associées à des ingrédients savoureux, et sont présentés dans des sachets pyramidaux soyeux pour en sublimer le contenu et en exalter les parfums.

www.mytwinings.fr





Chez le peuple des forêts, j'ai perdu la notion du temps

Jean-Christophe Grangé a situé une partie de l'histoire de *Lontano* (éd. Albin Michel), son nouveau roman, au Congo. Pour l'écrire, il s'est remémoré un incroyable séjour de trois semaines chez les Pygmées de Centrafrique, il y a vingt-cinq ans. Une expérience profondément marquante.

GEO Quand et comment vous êtes-vous retrouvé à partager la vie de Pygmées en Centrafrique ?

Jean-Christophe Grangé

A l'époque, j'étais rédacteur free-lance et j'ai eu la chance de rencontrer des photographes qui avaient monté leur agence et cherchaient quelqu'un pour écrire les quelques feuillets accompagnant les clichés vendus aux magazines. J'ai demandé à partir avec l'un d'eux. Pierre Perrin a accepté. Moi qui n'avais jamais dépassé l'Espagne, je suis passé du jour au lendemain d'intellectuel sédentaire à aventurier. Pierre avait eu l'idée d'une série de reportages sur les derniers nomades dans le monde. Nous avons choisi six tribus et sommes allés à leur rencontre pendant un an. Parmi elles, les pygmées Aka, en République centrafricaine. Nous sommes arrivés à Bangui, avons fait une journée et demie de piste en 4 x 4 jusqu'au chef-lieu de la province, Mbaïki. Avec notre guide, nous nous sommes enfoncés dans la forêt et avons marché quatre jours durant, dans

un foisonnement d'insectes et d'humidité. Puis nous sommes arrivés au village de Zoko.

Et vous avez rencontré les fameux pygmées Aka...

Un matin, nous avons entendu ce qui ressemblait à des chants tyroliens. Les Pygmées sont alors apparus comme dans un film de Tarzan : tout petits, la peau caramel, les dents en pointe et armés de sagaies. Cela a été un choc. Ils nous ont emmenés dans leur village, des huttes rondes faites de branches et recouvertes de feuilles. Le premier soir, ils ont célébré notre venue. Ils se sont mis au tam-tam et ont dansé autour du feu. J'étais hypnotisé. Nous étions dans une clairière et quand j'ai relevé la tête, j'ai vu la voûte étoilée. C'était sublime.

Concrètement, à quoi ressemblait votre quotidien ?

Le matin, devant notre hutte, nous prenions notre petit déjeuner, du manioc en pâte. Une pâte verdâtre qui sentait très mauvais, au goût atroce. Une fois, on nous a servi du pangolin, un fourmilier qui ressemble un peu à un gros lézard. Ensuite, nous partions à la chasse. Pour attraper les gazelles, il y avait deux techniques : le filet ou la course à pied. Les Pygmées étaient extrêmement rapides. Pour cueillir le miel, ils saisissaient les ruches à mains nues dans les arbres. On buvait l'eau directement à la liane, un liquide un peu riche et au goût



L'auteur a rapporté cette diapositive de Centrafrique en 1990. On l'y voit boire à la liane avec un pygmée Aka. De ce reportage et de cinq autres a été tiré un livre *Nomades, les passagers de la terre* (éd. Denoël, 1991).

végétal. Tout avait un goût de feuille. Les journées passaient vite. Là-bas, vous perdez la notion de l'heure : le soleil se lève d'un coup à 5 heures et, à 18 heures, c'est la nuit. On retourne à la logique

de la nature, on éprouve des sensations profondes.

Pourquoi les Pygmées vous ont-ils davantage marqué que les autres tribus de nomades ?

Parce que c'est le mode de vie le plus ancestral et le plus panthéiste que j'aie eu à connaître. Ils forment partie intégrante de la forêt. Peu à peu, on a presque la sensation de devenir soi-même un végétal. Rien de la civilisation moderne ne s'est invité dans ce milieu envoûtant. On ne consomme que des aliments que l'on a vus vivants dix minutes plus tôt : une gazelle, un singe... Et il n'y a aucune couleur artificielle, c'est un monde uniformément brun, vert et rouge. Ça fourmille, tout bouge, partout il y a des bruits, des parfums. Parfois à la limite de la puanteur car la forêt est aussi un monde en pleine décomposition : les odeurs sont saturées, même celles des fruits. Très rapidement, vous vous détachez de tous vos repères, de vos habitudes physiques et mentales. C'est un peu comme revenir aux origines du monde. ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

**Il y a
des gestes simples
qui sont
des gestes forts.**

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.





N°5
CHANEL
PARIS
PARFUM

BOUTIQUE EN LIGNE CHANEL.COM *CE QUE JE VEUX La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe)

#THEONETHATIWANT